

F. JAFFRENOU (Taldir)

La Genèse d'un Mouvement

(Ganedigez eun Emzao)

ARTICLES

DOCTRINES

& DISCOURS

(Skridou — Reolenou — Prezegennou)

1898-1911

CARHAIX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DU PEUPLE

1912



La Bretagne de demain ⁽¹⁾

Le temps est venu de mettre au jour la Question Bretonne qui couve depuis longtemps, latente, dans les cœurs de tous les vrais Celes d'Armorique. Cette question est l'une des plus importantes qui puissent s'agiter pour nous, en ce moment où le problème des races domine l'Europe, où nous voyons les Polonais demander aux Russes le respect de leur langue, les Hongrois, les Bohèmes, les Slaves essayer d'arracher aux Autrichiens et aux Allemands les droits dûs à leur caractère national et à leur langue propre, les Provençaux faire ressusciter dans le midi la vieille langue d'oc et en réclamer l'enseignement public, les Irlandais lutter énergiquement contre l'anglicisation et la guerre faite à leur langue, les Gallois forcer les Anglais à reconnaître l'autonomie relative de leur pays et les obliger à leur accorder l'enseignement de leur idiôme,... en ce moment, où il semble que les petits peuples doivent espérer leur réhabilitation et leur place au soleil, où les grandes nations enfin, conscientes de leur puissance et de leur force, daignent leur accorder parfois leur appui et leur aide.

Pour trouver l'origine du monument breton, il n'est pas nécessaire de remonter bien loin. Jusqu'ici les Bretons, silencieux, retirés, inconnus, mais terribles dans leur colère quand ils déterraient la « hache de guerre », avaient pu sauvegarder à travers les âges l'héritage que leur avaient légué leurs ancêtres : leurs coutumes, leur caractère national, leur langue. Mais quand l'aurore de la civilisation eut lui, les vieux usages disparurent forcément l'un après l'autre comme autant d'étoiles illuminant la nuit mais devenues incapables d'éclairer le

(1) J'ai publié ce premier article-programme à 19 ans, quelques semaines avant de sortir du collège.

jour quand l'astre brillant a commencé sa course. Une suite de pouvoirs, ou tyranniques, ou autocrates, ont longtemps contribué à étouffer dans les provinces les restes des sentiments d'autonomie, au profit d'une tête « qui est devenue trop grosse », selon le mot déjà attribué à Henri II, parlant de Paris, et à accabler l'individu, au profit d'une prétendue unité plus solide de la Nation.

Mais maintenant que le temps permet de juger plus sainement de leur œuvre, on peut reconnaître que les centralisateurs se sont trompés de chemin et ont manqué leur but. En voulant réduire à rien les provinces (qu'on ne confonde pas : j'entends surtout les provinces où la race est autochtone), les centralisateurs ont fait de Paris un centre qui paralyse absolument le développement du reste de la France. Ce centre serait pris, en cas de guerre, que la résistance des provinces deviendrait impossible et inutile : c'est bien là une des causes qui nous firent écraser en 1870. La centralisation, en un mot, n'a abouti à rien sinon à prouver par son incohérence l'impossibilité de la réalisation d'un pouvoir absolu et central. Il y a entre les Bretons et les Français des différences de race et de tempérament, de caractère et de besoins, qu'une centralisation à outrance ne saurait pas plus supprimer qu'elle ne peut déplacer les territoires, changer les climats, étouffer les traditions.

C'est le souci constant de la petite patrie qui doit faire le culte de la grande. Car l'amour de la France, les devoirs du Patriotisme sont incomplets et même inconvaincables à notre époque sans l'amour primitif du pays natal et de la Patrie des aïeux. Qu'est l'unité de la France sinon une agglomération de personnalités réunies, mais toujours distinctes, de provinces qui ont été conquises ou qui se sont données librement à elle... Est-il juste de leur demander le complet abandon de leur caractère national et de leur langue au profit d'une unité qui n'en est pas puisqu'elle se réduit à la fusion des provinces dans la capitale? D'ailleurs, est-ce le vrai

moyen pour parvenir à l'unité du Corps entier que d'ôter aux membres toute liberté et toute initiative dans le but de tout mettre dans la tête?

Si les membres dépérissent et tombent de décrépitude, la tête, privée de nourriture et d'appui, ne les suivra-t-elle pas dans la ruine? Devant ces faits qui nous donnent la preuve d'une nécessité de liberté dans l'unité même, quelques-uns s'en iront concluant qu'il faut étouffer les derniers germes d'indépendance qui seraient au cœur des provinces pour la plus grande gloire du pays. Ici, c'est une question de langue qui se pose, car la langue est justement l'élément conservateur de ces derniers germes d'indépendance. Nous allons essayer de l'éclaircir et de la résoudre. Que veulent les rénovateurs de la littérature et de la langue bretonnes? Perpétuer leur autonomie de race par tous les moyens légaux et naturels compatibles avec l'Unité française. Tel est leur but, et tel il doit être. Et la manifestation la plus vivace, la plus sûre, la plus juste de cet individualisme c'est le libre parler, c'est l'usage familier et l'emploi littéraire de la langue bretonne, c'est enfin son enseignement dans les écoles de l'Etat.

II

Cette langue n'est pas morte en Bretagne, qu'on ne s'y trompe pas! Elle est le parler habituel de 1 million et demi de Bretons, chez qui elle est la gardienne des traditions du passé et de l'amour de leur pays, elle est ailleurs le parler de près de 2 millions de Gallois, de 2 millions d'Irlandais, et de plus d'un million de Highlanders d'Ecosse; non, la langue celtique n'est pas morte! « Une nation, a dit Thomas Davis, doit garder sa langue plus que ses territoires : c'est une barrière plus sûre, une frontière plus importante qu'une citadelle ou qu'un fleuve ». Les Bretons ont gardé leur langue, et c'est

pour cela qu'ils sont encore en droit de se dire « un peuple ». Oui, je vous accorde que cette langue, après avoir dominé sur la Grande-Bretagne et la Gaule, après avoir brillé pendant des siècles, a pour ainsi dire disparu de l'histoire de l'esprit humain pendant une longue période, et n'a pas fourni les trésors d'arts et de beautés qu'enfantèrent les langues française ou anglaise. A qui la faute?...

Réduits à de petits peuples, engloutis dans de plus grands et de plus forts, les Celtes eurent pour Destin le malheureux l'oppression éternelle, et pendant de longs siècles, leur nom ne fut prononcé que comme synonyme d'ignorance et de grossièreté. « Partout une espèce d'anathème a été lancée contre ces races malheureuses que leur fortune seule a trahies : partout frappées d'ostracisme, elles ont été longtemps bannies du domaine de la science, et même aujourd'hui qu'elles n'ont plus à gémir sous la tyrannie du glaive, le despotisme intellectuel ne les a pas encore délivrées de son joug (1) ». Nous devons donc admirer les Bretons, au lieu de leur en vouloir d'avoir su garder leur langue intacte au milieu d'une tyrannie plusieurs fois séculaire.

D'ailleurs, comment ce petit peuple eût-il pu songer aux arts et à la littérature, au sein des guerres sans fin qui remplissaient son histoire ?

Ce sont d'abord les légions romaines de César, puis les invasions des Francs, les cohortes des Huns qui viennent s'échouer sur ses frontières, les pirates normands qui pendant deux siècles pillent ses rivages, puis ce sont les guerres ruineuses contre ces mêmes Normands devenus ses voisins, c'est son héroïque défense de 400 ans, tantôt contre l'Angleterre, tantôt contre la France qui l'une et l'autre le convoitaient, et au milieu de tout cela, ce sont les guerres civiles qui le désolèrent si souvent à l'intérieur, l'empêchant d'unir ses forces

contre l'ennemi du dehors. Eut-il davantage le temps de songer à la littérature quand, réuni à la France, il se vit accablée d'une nuée de gouverneurs, d'employés fiscaux, d'orgueilleux bourgeois, de nobles morgueux tous venus de l'étranger, qui méprisaient la langue de la « paysantaille » et se faisaient un point d'honneur d'être plus souvent à Versailles que dans leur propre contrée?... (1)

Il ne faudrait pas croire cependant que la Bretagne resta complètement étrangère aux lettres, ce qui serait une grosse erreur. Sans parler des œuvres des premiers bardes, il serait facile de citer les nombreux mystères, les cartulaires précieux des moines de ses abbayes, les chroniques et les généalogies de ses ducs, les œuvres de poètes populaires enfin qui sont malheureusement perdues pour nous, et dont le Barzaz-Breiz n'a pu recueillir qu'une faible partie. Mais cette partie est suffisante pour montrer combien belle et grandiose devait être la poésie du peuple aux temps obscurs de notre langue. Quoiqu'il en soit, un fait ressort de tout cela : c'est que la langue bretonne a triomphé de tous les obstacles, et qu'elle est aussi enracinée que jamais au cœur de ses enfants. Depuis des siècles en effet, les limites du breton parlé n'ont guère reculé, ou du moins ne l'ont-elles fait qu'insensiblement. Longtemps prosaïque et vaincue, la langue bretonne réapparaît maintenant comme un soleil qu'aurait englouti l'horizon et qui remonte de nouveau avec l'aurore.

L'attrait mystérieux de ce vieil idiôme n'a pas achevé son emprise ; ce siècle qui va finir a vu commencer sa renaissance. Il s'agit maintenant pour nous de faire respecter les conquêtes des de la Villemarqué, des Luzel, des Le Gonidec, des Milin, des Troude, des Le Skour, et de ceux qui continuent aujourd'hui leur œuvre. Que les

(1) Ici, je n'entends pas les nobles vraiment de race bretonne qui furent toujours les premiers à prendre la défense de leur patrie : tels de Pontcalec et de Tinténiac.

(1) De La Villemarqué : Introduction du « Barzaz-Breiz ».

penseurs parisiens ne se méprennent pas : « les bardes ont laissé des descendants », la Bretagne a ses poètes toujours renaissants, ses prosateurs remarquables tels que Milin, Lan Inizan, Le Jan, Gwennou, et d'autres encore, en qui la saine critique trouverait des merveilles.

III

Qu'on ne nous dise donc plus que nous n'avons pas de littérature, car ce serait faire preuve d'une ignorance absolue dans la matière.

Plusieurs s'en vont aussi annonçant à qui veut bien les entendre que dans 50, 100 ans, les derniers restes du breton auront été balayés de la surface du globe !!... D'autres croient trouver un argument sérieux pour la nécessité de sa suppression dans l'affirmation de l'ignorance du paysan breton en particulier.

Ici encore il n'y a que les mal informés qui parlent et aux ignorants qui veulent faire montre de connaissances qu'ils n'ont pas, il n'y a qu'une réponse, le silence et la pitié. Cependant, pour éclairer ceux qui sont de bonne foi, et qui ne demandent qu'à être renseignés, nous répondrons à cette objection. Certes, si le paysan breton est heureux de voir ses enfants apprendre la langue française, ce n'est pas lui qui se moque du parler de sa mère, surtout quand ce parler est une source vive, un lien puissant qui le rattache à son foyer et aux séductions infinies de sa terre natale. Chaque fois qu'il sort de l'Ecole, ou que le service militaire l'a rendu à son vrai milieu, il reprend la langue des ancêtres qu'aucun décret ne saurait extirper du sol. De tout temps, le paysan breton a préféré sa langue propre aux parlers étrangers : est-ce là un motif pour le taxer d'ignorance ? Nous entendons M^{me} de Sévigné nous dire que le paysan breton est lourd, grossier, qu'il ne sait pas exécuter les commandements, qu'il va à gauche quand on lui dit d'aller à droite : mais il y a longtemps qu'on a fait jus-

tice des pointes de cette aimable dame et qu'on a extrêmement réduit sa gloire de critique. Transportons-nous en esprit à cette époque ; est-il étonnant de voir les Bretons rester comme sourds aux ordres de chefs qui leur parlent une langue absolument inconnue d'eux ? Duguesclin parlait breton aux Bretons, et ses soldats étaient les meilleurs du monde !

Sous la Chouannerie, était-il ignorant l'enfant du peuple qui avait au cœur un idéal aussi sublime que la défense de son pays, de sa religion, de ses protecteurs naturels ?

Au moyen-âge et aux siècles derniers, étaient-ils des ignorants, ces guerriers, ces paysans, dont le mets le plus savoureux était un air de harpe, un chant de barde, la complainte d'un mendiant errant, la représentation d'un vieux mystère en sa langue ? Combien de villages bretons où l'usage du français est encore inconnu, et qui mettent leur plaisir à écouter le soir un conte émouvant du passé ou un récit des aïeux, qui pratiquent leur religion avec une foi si sincère et si naïve, qui lisent à chaque veillée la Vie des Saints, chez qui ne pénètrent que les feuilles bretonnes et les almanachs populaires, mais nourris d'une sève vraiment pure ! Qu'il y a loin de cette simplicité antique à l'ignorance du paysan de certaines autres provinces, à l'immoralité de l'ouvrier de certaines grandes villes dont l'instruction est cependant l'apanage... Le paysan breton sait fort bien distinguer une œuvre de talent d'une œuvre médiocre, une poésie admirable d'une chanson populaire : les plus beaux morceaux de Brizeux sont encore chantés à Scaër et dans la Basse-Cornouaille. Il n'est pas une seule foire où l'on ne trouve des chanteurs, des vendeurs de brochures et de gwerz qui sont enlevées en un instant par le peuple.

Il existe maintenant dans la presqu'île une dizaine de journaux qui ouvrent leurs colonnes au breton, quand

ils ne sont pas écrits en entier dans cette langue, et une Revue littéraire (1) d'esprit entièrement celtique, qui publie mensuellement des poésies de bardes contemporains.

On nous dira aussi, et c'est une objection qui arrive souvent, que les paysans bretons ont de grandes difficultés à comprendre certaines œuvres, certaines poésies dont le breton est littéraire et parfois même recherché. Mais il convient de distinguer entre les besoins intrinsèques du peuple, et l'intelligence des lettrés. Une littérature ne doit pas être que populaire. Et d'ailleurs, croyez-vous donc que l'artisan du Nord, le paysan du Centre, voire même l'ouvrier de Paris, puissent s'y reconnaître dans la littérature savante des modernes auteurs français ?

Sans aborder les maîtres raffinés de l'art décadent, croyez-vous que Victor Hugo dans sa dernière manière soit intelligible au peuple ? Le vocabulaire du peuple est restreint, en France comme en Bretagne, et quand bien même 4 ou 5.000 mots seulement des 30.000 que contient le Grand Dictionnaire de Le Gonidec seraient usités par les paysans des monts d'Arrhée et des Montagnes Noires, il n'en résulterait pas que la littérature bretonne ne dût aborder les mots savants, ne pût reprendre aux vieux auteurs les termes tombés dans l'oubli, ne pût greffer régulièrement des mots nouveaux sur le riche tronc celtique, appropriés aux idées nouvelles.

IV

On accorde encore volontiers à nos poètes « l'inspiration fraîche et naïve des landes et des bois », mais on ne leur concède guère l'enthousiasme qui fait les génies. Certes, le Pays de Galles a eu en ce siècle des poètes dignes d'être mis en parallèle avec les maîtres de la

(1) *L'Herminie*, Rennes, Directeur, M. Louis Tierceolin.

muse romantique pour ne citer que Menezog, Ceiriog et Glasynis : la Bretagne, plus déshéritée, n'a pas eu son Lamartine. Est-ce à dire cependant que nos bardes n'aient pas connu « l'aigle de Ganimède » ou monté le « coursier de Mazeppa ? » Qu'on lise les œuvres de Luzel, le poème magnifique de Clec'h *Hunvre an duh Jean IV*, la superbe ode de François Le Skour, *Ar Barz*, les belles pièces de Gabriel Milin, et de l'école qu'il a formée, le poème de M. Charles Gwennou sur la « Mort de Morvan » et des milliers d'autres morceaux qui sont de purs chefs-d'œuvres, et alors on avouera peut-être que notre littérature a des beautés, nées du plus pur enthousiasme.

On nous objectera que nous n'avons pas d'Histoire, de Critique, de Roman, quoiqu'en réalité nous ayons l'*Histor Breiz*, de la Sœur Anne de Jésus, le *Fets hag ar Vro*, de l'abbé Durand, œuvre de critique sur la Révolution de 1789, le roman *Emgann Kergidu*, en 2 volumes, de Lan Inizan, qui est une beauté dans le genre, les contes innombrables de Troude, de Milin, de Luzel... mais en admettant que nous n'en possédions pas autant que d'autres pays plus favorisés, est-ce donc une raison pour que nous n'en puissions avoir ? Il semble au contraire qu'en considérant les prodiges accomplis par la langue bretonne en ces cinquante dernières années seulement, nous soyons en droit de compter immensément sur l'avenir.

Passons maintenant à la question du Breton à l'école. C'est là un point qui a été soulevé par les patriotes, non pas seulement en Bretagne, mais chez tous les petits peuples jusqu'ici enfouis dans les grands, [mais qui avaient gardé latent le culte de leur langue. Pour ne pas sortir de France, citons simplement la Flandre et la Provence. Quand M. Paul Mariéton publia en 1883 une étude consacrée au mouvement flamand, où il osait réclamer l'enseignement de cette langue pour l'instruction primaire, on s'exclama à Paris !... Les félibres de Provence ont pensé, eux aussi, qu'il importait à leur

pays de conserver longtemps son idiôme comme un vivant miroir de ses mœurs et de sa beauté, et grâce à leur énergie, à leur activité qu'aucun obstacle, aucun mépris, aucune ineptie ne rebuta, ils ont obtenu du gouvernement l'enseignement bilingue.

N'est-ce pas d'ailleurs rationnel et, celui-là n'est-il pas plus savant qui parle deux langues avec intelligence que cet autre qui n'en sait qu'une imparfaitement? On n'apprend bien une langue qu'en la comparant avec une autre déjà connue. Et vous enlevez à l'enfant ce premier élément naturel, la langue de son berceau!... Le procédé bilingue, qui n'est que l'application du connu à l'inconnu, consiste à instruire l'enfant du sens des mots étrangers au moyen des mots qu'il apporte à l'École. Il est injuste et grotesque en même temps de venir nous le refuser, à nous autres Bretons, au nom de l'unité française, alors qu'il serait le moyen le plus sûr et le plus loyal de la réaliser. Le fait est indéniable et constant. Lakanal le comprenait quand il proposait à la Convention un projet de loi sur l'enseignement du français et comprenant cet article: « les dialectes provinciaux pourront être employés comme moyen d'enseignement. » Les lois sur le Notariat de la 1^{re} République toléraient aussi l'emploi de la langue des provinces à côté du français dans les testaments et d'autres actes officiels. De nos jours, les laïques croiraient déroger en traduisant leurs actes.

Pour revenir à l'enseignement, j'avoue qu'en Basse-Bretagne il arrive souvent que les instituteurs parlent en breton à leurs nouveaux élèves, mais ce n'est pas ce système arbitraire que nous demandons, c'est l'enseignement officiel de la langue comme il est appliqué au pays de Galles et même en Irlande par les Anglais. La France voudrait-elle donc se montrer moins généreuse que l'Angleterre?

C'est encore à la centralisation que nous devons cet état de choses: la Faculté de Rennes est certes bretonne d'esprit, mais elle est attachée à Paris par des liens

rigides, elle n'est pas même libre d'adapter son programme au milieu qu'elle dirige (1).

La République a accordé l'enseignement bilingue à la Provence, dont la langue est en somme sœur de la langue française, mais il semble qu'elle craigne toujours ces Bretons qui défendirent si bien et si vaillamment leur indépendance, qu'elle craigne de voir renaître ces sombres Chouans qui firent trembler les armées de Canclaux, de Hoche, de Kléber, de Brune, et qu'elle soit résolue à tout faire pour supprimer la seule sauvegarde qui nous reste encore, notre langue. Mais cette barrière nous la maintiendrons! *Hon tez a virfomp!* Mais qu'elle se rassure, Nomenoë est vraiment mort, et les Chouans ont bien disparu! Qu'est-ce donc qui lui fait peur?

V

« L'attachement fidèle des Bretons pour la Bretagne, le dévouement des Gallois pour le Pays de Galles où ils sont nés, ont, me semble-t-il, un double caractère: ils sont un appel et un mobile pressant pour travailler à leur progrès, un signe de ralliement pour toutes les bonnes volontés. » Ces paroles sont de Gladstone, *the great old man* que l'Angleterre et l'Europe pleurent, et l'Association Bretonne les a adoptées comme ligne de conduite. Elle veut « donner à tous les Bretons un sentiment plus vif de leur nationalité, afin qu'ils trouvent dans ce patriotisme local des sources d'énergie nouvelle pour aller de l'avant. » (2) Avec un tel programme il sera toujours vrai de dire avec Luzel:

Hon tez na c'hell ket mervel!

« Notre vieille langue ne peut mourir! »

(1) Treize ans après cet article, en 1911, les Régionalistes ont obtenu gain de cause; l'Université de Rennes acceptera désormais des thèses de Doctorat-ès-Lettres en breton.

(2) M. de la Villarabel, *Bretagne et Irlande*.

Les Gallois le chantent aussi :

Enw Brython, enw Cymro
A baro tra ho byd.

« Le nom breton, le nom gallois, dureront tant qu'il y aura un monde. »

Que reste-t-il donc à faire, et que sera la *Bretagne de demain*? Doit-elle rester à jamais plongée dans une routine séculaire, demeurer stationnaire sur le chemin du progrès, refuser tout accès à la civilisation du dehors? Non certes : elle ne doit pas craindre d'affronter la lumière. Plus elle sera connue, plus elle sera aimée; plus elle aura osé et plus elle sera grande dans le succès.

« Les Celtes, a écrit Michelet, paraissent faits pour dominer l'Europe, car il semble qu'une race qui ne changeait pas lorsque tout changeait autour d'elle eût dû vaincre par sa persistance seule, et finir par imposer son génie au monde. Le contraire est arrivé : plus cette race s'est isolée, plus elle a conservé son originalité primitive, et plus aussi elle est tombée et déchuë.

Rester original, se préserver de l'influence étrangère, repousser les idées des autres, c'est demeurer incomplet et faible... »

Quoiqu'un peu exagéré, cet aperçu peut nous donner une idée de ce qui s'est passé en Bretagne jusqu'à nos jours. Mais la *Bretagne de demain* sera tout autre! Demain, comme toujours, la Bretagne gardera sa religion et ses vieux saints; demain la Bretagne verra tous ses enfants unis dans un même but et un même amour; demain, les hommes du Tréguier, du Léon, de la Cornouaille et de Vannes, sans considération des différences dialectales, se donneront la main pour développer dans leur pays la civilisation du Bien par l'intermédiaire de la langue ancestrale; demain la Bretagne verra ses enfants unis sous le patronage d'une puissante Association [Bretonne, se réunir en Congrès populaires où ils pourront se compter, s'unir et apprendre à s'aimer; demain la presse bretonne pénétrera plus avant dans les campa-

gnes, initiant le peuple aux pages glorieuses de ses annales et lui donnant le sentiment de sa force; demain, à l'imitation des Celtes d'Outre-Mer, nous verrons se créer parmi nous une Presse absolument nationale et indépendante; demain la langue bretonne, féconde en œuvres nouvelles, soutenue par les efforts des patriotes n'entendra plus dire d'elle que son étoile est une des plus pâles au firmament des littératures; demain enfin les Celtes de tous pays, conscients de leur nombre et de leur force, unis dans un même sentiment, et mettant en pratique le principe de « l'union faisant la force », verront se lever pour eux une plus brillante aurore (1)

Partout l'on répète le mot de « Confiance » et il est certain que nous pouvons en avoir.

L'avenir, quoique sombre encore, s'éclaircit peu à peu, et l'heure n'est peut-être pas éloignée où nous aussi nous pourrions chanter comme les Provençaux en appliquant ces paroles à notre Bretagne :

D'un viei poble fier et libre
Sian bessal li fineloun,
E se toumboun li fêlibre
Toumbara nostro nacioun.
D'uno raço que regreio
Sian bessal li proumié gréu ;
Sian bessal de la patrio
Li cepoun emai li priéu ! (Mistral).

« D'un vieux peuple fier et libre serions-nous la fin ?
Si tombent les félibres, tombera notre nation. D'une
race qui renait, nous sommes les premiers rejetons ;
nous sommes de la patrie les conducteurs et les chefs ! »

L'Indépendance Bretonne, Saint-Brieuc,
13-19 juillet 1898.

(1) Ce programme a déjà été en partie réalisé.

Fondation de l'Union Régionaliste Bretonne à Morlaix

A 8 h. 1/2, dans la grande salle des fêtes de l'Hôtel-de-Ville, se sont tenues les réunions particulières des différentes sections de l'*Union Régionaliste Bretonne*, dans lesquelles elles ont décidé de leurs travaux et de la marche qu'elles devraient suivre.

A la section de la langue et de la littérature bretonnes, M. Vallée, président, nous a mis au courant des travaux déjà accomplis par une autre Association Bretonne dont le siège est à Saint-Brieuc.

Dans le pays de Tréguier surtout, les résultats déjà obtenus sont magnifiques. Dans le Morbihan aussi, l'enseignement congréganiste breton est solidement organisé. Il y a 2 ans, 1 collège seul et 3 écoles enseignaient le breton : maintenant nous avons 2 collèges et plus de 30 écoles. Un concours en breton ayant été organisé, 300 copies ont été fournies par les écoles. Ce succès relatif est dû au zèle de M. Allo, inspecteur des Ecoles Libres, qui a fait donner une part au breton pour l'acquisition du diplôme d'études primaires, à M. Corfec, directeur de l'*Indépendance Bretonne* et de l'*Electeur*, qui ouvre régulièrement ses colonnes aux écrits en cette langue, et qui, par ailleurs, accepte toujours de prendre résolument en main les intérêts de notre pays, à M. l'abbé Buléon, pour le Morbihan et à M. Pierre Laurent, le poète « gwenedour » bien connu, à M. Vallée, M. Ch. Guennou, M. l'abbé Bernard Cozannet et nombre d'autres écrivains.

Mais une autre question se présente, c'est celle des livres bretons. Il faut le dire : ils ne sont pas nombreux, surtout les livres instructifs, à bon marché, à la portée du peuple. Cependant l'Imprimerie Saint-Guillaume à Saint-Brieuc édite assez souvent des brochures à 0 fr. 05 qui sont répandues dans le Tréguier et même le Léon.

Ce dont nous avons le plus grand besoin en ce moment ce sont des livres d'exercices bretons pour les commençants : les Frères en réclament depuis longtemps. M. Vallée nous dit qu'il tient une grammaire en préparation : M. Ernault de son côté prépare une grammaire plus complète que celle qu'il a déjà publiée et un dictionnaire.

Au point de vue de la philologie, la section Bretonne s'en remet entièrement à sa haute autorité. Elle adopte son orthographe, qui est celle de Le Gonidec, et qui est rationnelle d'ailleurs.

M. Guennou soulève la question de l'unité de dialecte, l'acceptation d'un dialecte unique littéraire.

M. Vallée répond avec raison que ce sont les écrivains qui forment la langue littéraire d'un peuple. Les meilleurs écrivains imposeront naturellement leur dialecte. Le dialecte de Léon, en ce sens que les mots doivent être écrits dans leur forme entière, est d'ailleurs généralement adopté.

La Section de Langue et de Littérature Bretonnes résument son programme : favoriser le mouvement vannetais, développer l'enseignement du breton en Cornouailles, Léon et Tréguier, organiser des cours dans les collèges secondaires, écrire, publier, et répandre de plus en plus des livres bretons, poésie et prose ; en un mot faire aimer et connaître la Bretagne. Elle adopte avant de se séparer la devise de Luzel, qu'elle met au pluriel : *Bepred Breiziz*, c'est-à-dire : « Toujours Bretons. »

L'un des Secrétaires : JAFFRENOU.

Indépendance Bretonne, 16 août 1898.

Koz ha Iaouank

« *Domine, salvam fac Britanniam* ; Doue, gra silvidigez Breiz. »

Eno e ma goulen ha mennad an darnvuia euz ar Vretouned a-vrema. Leun a fizians en o nerz o-hunan, ez int ive leun a feiz en galloud an Holl C'halloudek, a c'hall trei tu d'ar bed. hag etre daouarn pehini ne ma ar waskerien hag an dud fallakr nemed evel eun tam pri gwak en dourn eur poder.

Eun avel nevez an deuz c'hwezet a-z-iouc'h da veneziou hor Bro, entanet an eneou, ha troet ar sperejou var zu karantez ar iez hag ar vro. Hag e c'hellomp lavaret brema gand gwirionez penaoz er ouenn a gresk e ma esper an amzer da zond.

Koulskoude, eun nebeud bihan tud kintus a zo manet, dilerc'h eun amzer c'haro tremenet da viken, hag o deuz miret c'hoaz kredennou brema zo hanter-kant vloaz divar benn ar brezounek. Ar re-ze a zalc'h da gredi ez eo eun dizenor komz er iez-ze, ha muioc'h c'hoaz skriva enni. Gand plijadur en d'eun (zoken) e lavaront ez eus taolet hablac'h var ar brezounek, hag e varvo deiz pe deiz, abred pe divezad.

Evid gwir, iskuzus int, o veza ma 'z int ganet en amzer ma ioa ar c'hredennou-ze barz an ear, rag brema 'z eus hanter-kant vloaz, n'o devoa ket ar re binvidik awalc'h a faë evid teuler var ar brezounek, awalc'h a fank evid kaillari anezan.

Pez a zo a wasa, an dud-ze, daoust d'ezo da veza doujus meurbed ahendall, a zo ber ha plad tre o skiant pa roont o ali divar benn an emzao a zo bet great en hon deiziou en Breiz. Lavarout a reont evel doktored, en eur ziskouez o fennou gwen, penaoz n'ez eus nemed

tud iaouank skanv-benn ha dibouell en penn an emzao, penaoz n'ez eus den koz a spered a-bed en Breiz o kemer e lod en difenn ar brezounek, ha neuze, kuzet dreg eun nebeud reazoniou toull er c'hiz-ze, e leuskont o flemmou war ar re a zo diod awalc'h da ginnig o buhez da Vreiz, hag ec'h enebont didruez ouz kement tra a zigouez beza skrivet en eur iez mad ha digemmesk.

Ia, a greiz kaloun, me a iskuz an dud paour-ze. C'hoaz eur weach, ganet int en eun amzer ha n'eo ken hon hini, ha disket int bet ebarz en skoliou renet fall.

N'it ket da zonjal e tisprizan anezo evid-se. Nan. Peb den an deuz e sonj, mad pe fall, hag evel a lavaren brema-zouden, meur a re a daol kaillar war ar brezounek, a gement a c'hell beza a hendall tud honest ha maledezus.

Eun avel all, kredit hen, Bretouned, an deuz c'hwezet !

Er c'hontrol deuz an dud a gomzan outo uheloc'h, bez ez eus tud iaouank ha tud koz ive, da c'hras Doue, laiked ha beleien, hag a laka o enor o skriva brezounek hag o komz er gador-brezek eur iez euz ar glanna. Anvezout a ran eun niver mad a gureed iaouank, ac'hanta, var dek, ez eus eiz hag a zo mignoun d'an emzao, hag a boa'n evid lakaat en o frezegennou an nebeuta ma c'hellont a vrezounek fall. Mil bennoz d'ezo !

Bez ez eus savet ive, trugarez d'ar skoliou brezounek great dumaduhont, eun nebeud tud iaouank all, lalked, hag o deuz evel roet o le da zifenn en peb leac'h o Bro c'hinidik. Anvezout a ran diouto en Brest, Gwengamp, Sant-Briek, Roazon, Pariz, hag en keariou all. Darn a brezeg, darn a skriv, darn a zav gwerziou. Re all a zo unanet ganto, ha re all a zeuio d'o heul ! En Bro-C'hall evel en Breiz, an amzer da zond a zo d'ariaouankiz kalounek. D'ez i eo ive da hadsevel Breiz en eur embrega mad he nerziou. Na raio ket da Vreiz eun ti nevez a-bez rag evel

kent, e fell d'ezi mirout an diazevou koz, da lavaret eo he feiz hag he c'hredennoù he-hunan, hogen mogerioù nevez e vezo savet, gand mein *karantez ar vro*, ha raz an *unvaniez*. Gand karantez ar vro, da lavaret eo, ar c'hoant stard da vouta er-meaz an amprevaned a skuill o binim en hon touez, ha da zerc'hel sounn ar vanniel wen herminiet.

Gand unvaniez, da lavaret eo al labour great assamblez, dourn ouz dourn, vel breudeur.

Bezomp sonj e lavar ar Skritur-sakr « e vezo an treac'h d'ar re a zalc'ho mad. »

La Résistance, 14 Janvier 1899.

Ar Brezounek er skol er gador-brezeg hag en teatr

E ma em sonj diskouez d'eoc'h hirie, va lennerien, peger mad ha talvoudus e viche evidomp, mar hor beuz ar c'hoant stard da zifenn ha da adsevel Breiz, ha da virout he feiz, rei da genta tout d'hor iez brezounek eul leac'h a enor er skol, dirag ar vugale; er gador-brezeg, dirag ar gristenien, hag en teatr, dirag ar bobl.

Va c'henvreur, ar skrivanier brezounek a lennit e skridoù ama a-bell zo, a lavar d'eoc'h hep ehana : Dal-c'homp mad d'hor brezounek ! Roet en deuz d'eoc'h bete vrema provennou awalc'h evit gwaranti da bep hini,

divac'hañ e bouell, peger red eo d'eomp deski ar brezounek er skolioù. Daoust ha n'eo ket eun dra mezus evidomp gweled hor bugale gouest da lenn ha da skriva iez ar Gall, hep beza zoken reiz da lenn eur gazeten vrezounek pe da skriva an disterra lizer en iez ho mam ! Piou a zo kirriek da ze ? Den, nemed ar skolaerien avrema. Na gomzan ket ama euz ar skolioù renet gant frereed pe leanezed. Ar re-ma, dre [c'h]ras Doue, a gomans kalz anezo deski ar brezounek d'o bugale. Komz a ran euz ar skolioù laik. An darnvuia euz ar mistri-skol ma ne gav ket d'ezo a reont c'hoaz awalc'h en eur lakaat ar vugale da zispriz ho bro baour. Nag a bed skolaer am beuz bet klevet o lavaret divez e dleche ar brezounek beza rastellet didrugarez diwar c'horre an douar !... Petra ac'h euz great eta, o brezounek, evid sacha warnoud eun hevelep kounnar ? Petra ! Sethu ama. Bet eo heget epad hir amzer ; bet eo argaset ha kaillaret ; n'eo choumet beo nemed dre vuzud dispar ; paourkeaz truillek, redek en deuz great dre e zouarou e hunan, hep kavout awechou eun ti hepken d'hen digemer ! Epad mil vloaz e deuz hor bro, en em difennet gant enor ; goude, p'edo staget ouz Frans, e deuz skuillet evithi he gwad ar glanna ! Setu aze petra hor beuz great, gwelit petra reer d'eomp. Hon feurlaza zo red. Red eo distruja ar ouenn-tud gouer ha didalvez a veo duze e-hunan en eur c'hornik douar. Hag evit dont su-roc'h a-benn ouz an taol ac'h esaont lemmel diganeomp hon iez !...

Pegen enk eo spered ar re a zonj evelse ! E-leac'h argas er c'hiz-ze ar brezounek, deuit eta da gomprenn pegen talvoudek e viche evidoc'h hag evidomp hen deski er skolioù. Gwelloc'h teskefe ar vugale ar gallek, ha gwelloc'h e c'houefent ive ar brezounek. « Lezit ho tez gand ar Vretouned, alavare an historier brudet Henri Martin, evid ma choumo da vihana ganeomp eun dra bennag deuz dilerc'h hon tadou koz... »

Ar brezounek er skol, eno e fell d'eompen em gavout.

Al lealded a zo a du ganeomp. Gand piou e ma ar wirione, pe gand an hini a c'houlen e dra, pe gand an hini a glask hen laërez digantan ?

Me garche c'hoaz gweled ar brezounek muioc'h enoret er gador brezeg. Var ar mæez, evit gwir, na reeur drehol nemed prezegenou brezounek, mez sellit en tammou keariou... Bep eil prezegen c'hallek ha brezounek, pe aliez gallek bepred. Eun dra vad a viche d'hor beleien komprenn pebez benvek prest ha deread o deuz er brezounek evit mirout ar feiz. Ha n'eo ket iez ar Sent ? Var digarez eun nebeud bourc'hizien na enten-tont ket brezounek, e vezo komzet gallek. Gwas evidoc'h, Bretouned !

D'am c'hreden-me ha da hini kalz a re-all, d'ar brezounek eo dleet ar renk kenta er gador-brezeg, koulzen kear vel var ar mæez. Hogen red eo hen ansao, bez ez eus beleien brema hag o deuz eun izin braz da goms en iez Breiz. An Aotrou 'n Eskop Dubourg a zo unan outo. An Aotrou Kere, nevez marvet person en Kastellin, a ioa unan outo. Gand aoun d'o chifa, na gredan ket hanvel ama hon prezegerien vad, a zo beo c'hoaz. Er gador-brezeg e weler penaoz :

Ar brezounek hag ar feiz
A zo breur a c'hoar en Breiz.

N'eo ket hepken er skol hag er gador-prezeg e plij ganeomp klevet hon iez. Lawen braz e vezomp ive pa welomp displega dirag hon daoulagad c'hoariadennoù brezounek, evel e Plouian, en Landreger, en Sant-Martin. Gweach all, ar c'hiz da c'hoari brezounek var an teatr, a oa drehol barz ar vro. Beza oa teatroù brudet en Montroulez, Gwerliskin, Plouaret, Pluzunet, etc. Hogen d'ar vourc'hizien ha d'ar vistri-skol, a anaveze re vad, emichans, Corneille, Racine, ha Shakespeare, kement-se a oa badinellou ! « C'hoaz, emezo, ma viche bet en gallek pe zoken en saoznek, mez en brezounek ! Pebez diotach ! »

Hogen brema zo bet troet tu d'ar grampoezen. E mer adarre krog gand hor c'hoariou koz, ha me anavez skrivanierien a zo o sevel re nevez. Mad sur ! Araog pell ac'halen, e welimp eun teatr o sevel en peb kear a a Vreiz-Izel, eleac'h ma tistono iez ar Bretoun, adlakeat en enor. N'euz ket eveltan evid leda dre ar bobl ar c'hredennoù mad hag uhel.

Ar brezounek a vevo pell c'hoaz en hon touez, rag ar Bretoun zo kaled e benn. Mez n'eo ket awalc'h d'ezan beva, red eo d'ar veleien prezegi atao ha bepred en brezounek, red eo da bep hini ahanomp skigna dre holl ar c'hiz da zisplegâ c'hoariou en iez hor Bro.

Neuze e vezimp din euz hon tadou koz, gourvezet en o beziou, mez o c'horfou maro prest da drital c'hoaz, mar klevjent bremaik korn boud Arzuro c'hervel e Vretouned...

La Résistance, février 1899.

La Question Orthographique en Bretagne

L'orthographe bretonne n'a jamais été plus discutée qu'en ces derniers temps.

Le Gonidec, dans sa grammaire et ses dictionnaires immortels, dans ses Œuvres nombreuses, semblait cependant l'avoir fixée définitivement et de la manière la plus rationnelle. Après lui une foule de disciples

éminents, comme de la Villemarqué, Luzel, Troude, Le Scour, Proux, Brizeux, Lejean, Hingant, Sauvé, Clec'h, Lan-Inizan, Dom Rolland, Gwennou, Kellien, en dialecte du Nord; Gwilliom, Joubioux, Buléon, Pengleuic, en dialecte de Vannes, ont frayé à la littérature bretonne moderne une voie large et aplanie.

Pendant trois quarts de siècle, l'orthographe de Le Gonidec, a été acceptée presque sans contestation. Je dis acceptée, car il n'y a guère à tenir compte d'un petit nombre d'écrivains revêches et momifiés dans leur particularisme, qui ont persisté à suivre une manière d'écrire à eux seuls propre, et aussi variable qu'elle était la plupart du temps irrationnelle. La grammaire de Le Gonidec, fruit de travaux sérieux et d'une connaissance approfondie de la grammaire comparée des idiômes celtiques, fait donc toujours loi. Certes, il serait téméraire de prétendre qu'elle soit irréprochable à tous les points de vue; le savant philologue Ernault, dans la « *Petite Grammaire* » qu'il vient de publier, en a réformé les quelques imperfections. Le mot *ciel*, par exemple que Le Gonidec écrivait *env*, s'écrira plus rationnellement *nenv* (grec *nepbos*; latin *nebula*; gallois *nev*.) L'*h* est supprimé devant les pronoms poss. masc. *e*, *son* et *o*, *leur*, où il était inutile. (Gallois *et*, *son*; *eu*, *leur*; irlandais *a*, *son*.) Ernault conserve le *k* et le *w*, introduits par Le Gonidec, de sorte qu'on est en droit de le regarder comme un de ses savants disciples.

Tels sont les deux autorités que suivent l'Association Bretonne, et la section de langue de l'U. R. B.

Actuellement ce système a des ennemis. Les uns en sont les adversaires *raisonnés*, ou soi-disant tels; ils dirigent leurs assauts contre les *k* et les *w*. Au lieu d'accepter l'orthographe établie comme un fait accompli et épargner ainsi à la cause bretonne, qui paraissait être en voie de réussite, un obstacle de plus, ils en font une question primordiale, alors qu'elle devrait n'arriver qu'au second plan.

Mais il nous paraît tout-à-fait inutile d'insister sur cette catégorie d'individus, ce serait donner de l'importance à un système qui jusqu'ici n'en a pas.

Une seconde classe d'antagonistes de l'orthographe établie n'est inspirée par aucune idée préconçue. Son ignorance en la matière la guide seule. On peut y ranger tout un cortège de chansonniers populaires, chez qui le bon plaisir constitue l'orthographe, et dont le style et la langue sont souvent aussi insipides que les sujets qu'ils chantent.

Je suis loin de nier l'influence salutaire que les bardes populaires ont eu sur la conservation de la langue parlée, mais on ne saurait trop les blâmer d'avoir, surtout dans la fin de ce siècle, introduit dans leur rimes des mots français à foison. Ils les plaquent souvent tels quels, grossièrement, sans prendre même la peine de leur donner une vague teinte bretonne. Et certes, si l'on rencontre de nos jours dans certains bourgs, dans certaines campagnes même, autant d'expressions françaises, la cause principale et funeste en est dans le ridicule répertoire d'un grand nombre de *sôntou*, et de *gwerstou* populaires modernes. Chantées sur toutes les places publiques, dans les foires et dans les pardons, elles sont devenues la lecture habituelle des paysans, au grand détriment des beaux chants anciens, pieusement conservés par une tradition séculaire.

Actuellement, là où l'on trouve les plus purs échos de la langue, c'est dans cette gerbe de journaux dévoués, dont le nombre grossit journallement, et qui lui consacrent plusieurs de leurs colonnes.

Avec la voix de la Chaire, c'est la leur qui maintiendra pour longtemps encore dans toute sa pureté le vieux dialecte celtique de la Bretagne.

La Résistance, 22 avril 1899.

Le mouvement des Races

Le mouvement des races, ou racique, est un fait psychologique réel qui se manifeste à l'heure présente dans l'âme de tous les peuples de la vieille Europe, et qui vise à la renaissance, soit politique, soit littéraire, d'un groupe plus ou moins étendu d'individus de même origine. Des confins de la Sibérie jusqu'aux dernières plages de l'Europe occidentale, il a passé comme un large souffle de renouveau, comme une étincelle de vie enflammant ainsi une foule de petits peuples qui paraissent oubliés ou morts.

Soudain un grand nombre de ces races confondues dans le sein de nations puissantes, se sont senties un cœur propre battre sous l'épaisse couche des âges, qui les recouvrait, et elles ont eu assez de force et de volonté pour oser réclamer leur droit de vivre. « Le secret de l'irrésistible force qui a poussé à ce réveil de races, réside, ainsi que l'a dit Fournier d'Albe, dans le fait qu'elles font appel au plus pur esprit patriotique, le désir de sauvegarder les trésors spirituels et intellectuels, et les traditions qui, encastrées dans la langue, constituent l'inaliénable et éternel héritage d'une nation. »

Dans cette trop courte étude, on se propose de s'élever autant que possible au-dessus des vues étroites des pédagogues unitaires et centralistes, pour considérer le mouvement racique avec un œil impartial et juste, tout en se basant sur les données de la science moderne, d'accord pour lui reconnaître une importance primordiale, et lui prédire un rôle décisif dans les destinées de l'Europe future.

Il serait difficile de préciser l'époque exacte où, en ce siècle, ce mouvement se fit jour. L'excès d'autocratie qui caractérisa le règne de Napoléon, dont l'autorité accablait les peuples, n'en est pas, certes, un des moindres motifs.

Nous voyons, de 1825 à 1830, la Grèce se soulever et reconquérir les droits que le joug turc lui avait depuis longtemps ravés. Puis, c'est la Hongrie qui se révolte ouvertement contre l'Autriche, l'obligeant à reconnaître son autonomie, à lui octroyer des lois propres et un Parlement spécial. A cette époque, l'Irlande, isolée dans la mer, avait déjà essayé plusieurs fois de reconquérir son indépendance. Elle ne fit souvent qu'aggraver sa situation. Ce sont ensuite les races slaves dispersées dans l'Allemagne du sud-est, l'Autriche, et la Russie occidentale, qui forment le panslavisme, et tentent en vain de se réunir. C'est la Finlande qui bouge, quoi qu'accablée par l'autocratie du tzar, et qui vient tout dernièrement de voir supprimer le dernier lambeau de son autonomie : sa Constitution.

Les différentes tentatives que nous venons de signaler se sont toutes plus ou moins accomplies par la violence ou les armes. Moyen extrêmement aventureux et barbare pour revendiquer ses droits ! L'expérience apprit souvent à ces peuples que cet expédient ne contribuait qu'à resserrer davantage les liens qui les étouffaient. Aussi en vint-on peu à peu à des moyens plus légaux et plus rationnels.

Il importe de remarquer ici que presque tous les mouvements de race ont commencé par être des essais de renaissance littéraire, autour d'une langue ou d'une histoire. C'est ainsi que l'insurrection grecque prit naissance dans un réveil de l'antique littérature des Hellènes.

Dans la seconde moitié du siècle, on vit de nouvelles races se lever encore pour défendre leur territoire, pacifiquement cette fois.

Dans le Midi de la France, la Provence donna l'éveil. Autour de l'harmonieuse *lingua d'Oc* bientôt se groupèrent les Félibres. Le mouvement s'étendit à tout le midi et devint rapidement très puissant.

En Irlande, O'Connell et Parnell ouvrent la voie de l'opposition légale. Dans la Principauté de Galles, toujours rebelle à l'infiltration anglaise, une activité littéraire des plus intenses se manifeste. L'antique coutume des *Eisteddfods* est remise en honneur. Ce peuple de Bretons se rappelle qu'une époque fut où ses aïeux versèrent leur sang pour leur pays. Il obtient successivement l'enseignement de sa langue et la création à Cardiff d'une Université galloise. Dans les clans d'Ecosse, un mouvement identique enflamme les populations. En Bretagne, une pléiade de bardes et d'écrivains fait couler une nouvelle sève dans les veines de la langue. De leur côté, au Nord de la France, les Flamands remettent en honneur leur vieil idiôme gothique et réclament à hauts cris son enseignement.

De grands peuples se créent, nûs par cette idée : les provinces d'Italie se souviennent qu'elles sont filles des mêmes Latins, et s'établissent en nation. La terrible unité Allemande se constitue.

Le mouvement panceltique vient le dernier en date. Mais il n'est pas le moins fort. C'est une race perdue qui se cherchait. Il est vrai qu'à Aber-Gavenny (Galles) et à Saint-Brieuc, s'étaient tenus en 1837 et 1869 des Congrès plus ou moins panceltiques. Mais le mouvement était disjoint et mal unifié. Actuellement, il est constitué : c'est un courant qui, fatalement et par la force même des choses, triomphera.

Malgré la rapidité et la trop grande généralité de cet aperçu, il suffit pour donner une idée de ce mouvement immense.

J'ajouterai seulement que le réveil des petites races, considéré au point de vue *humanitaire* est essentiellement juste et légal, car nul peuple ne peut ni ne doit se

prévaloir de son état de « plus fort » pour opprimer ou comprimer le développement et l'activité propre d'un autre peuple qu'il a soumis.

Qu'est-ce en effet qu'une nation ? Ce n'est certes pas une collectivité quelconque, grande ou petite, d'individus. L'Irlande, la Belgique, Paris et New-York sont des collectivités d'hommes, cependant les unes peuvent se dire nations, et les autres ne le peuvent pas. Sans avoir l'autonomie, on peut être une nation, et c'est là notre définition, si l'on possède une histoire, des mœurs et une langue. Cette dernière condition est importante : le proverbe allemand le dit : « Pas de langue, pas de nation »

Au point de vue *social* enfin, le mouvement racique tend non seulement à rapprocher des peuples dont la souche est commune, mais encore à alimenter le travail économique et international par le contact des autres pays ; à faire connaître de plus en plus des trésors de littérature, d'arts, de science, qui n'eussent pas été révélés sans lui, à faire collaborer enfin dans une zone plus naturelle et plus étendue des activités fragmentées par les siècles.

De ces considérations il résulte, et c'est là où nous voulions aboutir :

1° Qu'il est juste d'enseigner dans *les écoles* les langues de ces races.

2° Qu'il est juste de respecter leurs traditions nationales ;

3° Qu'il est juste de leur donner des magistrats aptes à parler leur langue, et à comprendre leur peuple, pour le plus grand bien de l'équité et du droit.

4° Qu'il est juste enfin de ne pas leur insinuer le dédain de leur première patrie, et juste de les régir par leurs lois propres, si elles les ont conservées, ou autrement par des lois appropriées à leur caractère et à leur milieu.

La Résistance, 29 avril 1899.

Allocution prononcée à l'Eisteddfod de Cardiff

(Traduction française)

M. Jaffrennou, qui parle le kymraeg, prononce en cette langue un discours qui est frénétiquement applaudi par plus de 10.000 assistants.

G. CORFEC, *Indépendance Bretonne*,
22 juillet 1899.

« Honorable Archidruide,
Frères et Compatriotes de Galles,

Je salue l'Honorable Archidruide Houva-Môn, et je remercie le glorieux Gorsedd des Bardes de cette antique Nation de l'honneur qu'il m'a fait en me recevant aujourd'hui dans son sein.

J'ai appris depuis ma plus tendre jeunesse, par les œuvres de notre La Villemarqué national, à connaître et à aimer le Pays de Galles... Enfin, je vois aujourd'hui cette nation sœur de la mienne, qui m'apparaissait perdue dans le lointain des brumes septentrionales ; enfin, je vois ces Gallois, fils de Llewelyn, dont le patriotisme peut être donné en exemple à tous les petits peuples ; je me trouve enfin au milieu de ces Druides et de ces Bardes, gardiens fidèles de l'esprit de la Race, descendants de Marzin, de Llywarc'h Hen et de Iolo Morgannoc, et à leur contact, je sens se réveiller au fond de mon âme celte une foule de sensations profondes et anciennes. Ce sont les voix de nos communs ancêtres qui parlent en moi, car je sens que je suis ici dans un milieu

qui me comprend et que je comprends malgré la séparation millénaire des branches armoricaine et kymrique de notre glorieuse Race celtique.

Je suis heureux, mes chers compatriotes, de vous apporter ici le salut fraternel des Bretons dans votre langue à vous, qu'il ne m'a pas été difficile d'apprendre par suite de ses similitudes avec celle que nous parlons nous-mêmes en Bretagne !

En leur nom, je remercie le Gorsedd des Bardes, la cité de Cardiff, le Comité de l'Eisteddfod et vous tous, de l'accueil cordial que vous avez réservé à notre Délégation sur le sol de la Cambrie. Que les liens qui nous réunissent aujourd'hui ne soient plus jamais rompus.

Galles, Bretagne, et Celtia à jamais ! »

Le Gorsedd de Cardiff

Le Gorsedd est l'assemblée historique du Collège des Bardes, maintenue sans variation depuis le passé le plus lointain. L'archidruide est le chef élu de cette assemblée. Les druides, les bardes et les ovates composent, en trois degrés hiérarchisés, la cour symbolique de ce dépositaire suprême de la tradition celtique dans les Galles. Une initiation est nécessaire pour pénétrer dans chacun des degrés de l'ordre bardique et — sauf pour les distinctions accordées honorairement — cette initiation ne peut avoir lieu qu'après examen des titres du candidat et en reconnaissance des services rendus par lui au celtisme.

Dans les cérémonies druidiques les membres du Gorsedd revêtent les insignes de leur grade. Les robes vertes des ovates, les robes bleues des bardes et les robes blanches des druides forment ainsi le plus pittoresque des cortèges. L'ar-

chidruiide se distingue par sa couronne de chêne et son large collier d'or.

Pendant toute la durée des fêtes il y a eu à Cardiff réunion du Gorsedd tous les matins. Chaque jour une procession imposante et originale s'organisait à l'Hôtel-de-Ville. Un peloton de troupes à cheval ouvrait la marche, suivi par une musique militaire, ovates, bardes et druides précédaient un landau dans lequel l'archidruiide et « deux druidesses » appartenant à l'aristocratie du pays prenaient place. Les délégués bretons venaient ensuite, puis, précédés d'une éclatante fanfare de « pipers », les Highlanders d'Ecosse, superbes dans leurs riches costumes nationaux ; les Irlandais, les représentants de l'île de Man, les Bretons et les invités officiels suivaient et le cortège était fermé par un deuxième peloton de troupes.

Cette procession défilait à travers les longues rues de la populeuse cité galloise. Sur tout le parcours une foule énorme se pressait. Fréquemment des acclamations sympathiques accueillait le passage des Bretons. On se rendait ainsi au champ du Gorsedd, sur une immense pelouse hors de la ville.

Au milieu du champ était tracé le cercle bardique formé de douze menhirs, cravatés d'écharpes aux couleurs bardiques qui entouraient le trône du Gorsedd, énorme rocher en forme de dolmen sur lequel l'archidruiide et les principaux officiants prenaient place. Arborées au haut de mâts gigantesques les étendards des cinq pays celtiques flottaient. Les hermines de Bretagne, le dragon rouge de Galles, la harpe sur champ vert d'Irlande, la bannière d'Ecosse, les couleurs de l'île de Man. Devant le dolmen de l'archidruiide : le glaive d'Arthur et la harpe, gigantesques et dorés, tenus par des bardes. A côté, la *Korn Hirlas*, coupe mystique du Gorsedd, richement ornementée, reposant entre les griffes d'un énorme dragon d'or. Ça et là les plantes symboliques des Celtes, la bruyère, l'ajonc, le poireau de Galles, le chêne et le blé.

Tous les matins, Hwfa Môn, archidruiide, majestueux, de haute prestance, solennel et grave dans sa blanche robe de lin, montait sur le rocher comme sur un trône et présidait aux rites druidiques. Ovates, bardes et druides, tour à tour appelés par lui, prenaient la parole et, debout, par delà le cercle du Gorsedd, parlaient à l'immense peuple assemblé. Ils disaient les plus beaux vers de leurs œuvres dans leur langue âpre et sauvage pourtant si savoureuse et si nuancée.

Les délégués du pays celtiques, conviés à affirmer là publiquement les sentiments d'*union morale* et de fraternité qu'ils représentaient, venaient successivement saluer le pays de Galles du haut du rocher druidique.

Puis les initiations commençaient. L'archidruiide appelait auprès de lui le néophyte et lui conférait le baptême bardique en lui imposant un nom nouveau. Un ruban aux couleurs du Gorsedd, noué au bras droit, symbolisait le grade attribué. L'archidruiide prenait alors le peuple à témoin et tenant par la main le nouvel initié, lui souhaitait la bienvenue dans une formule sonore, qui croulait sur les assistants en vocables rocailleux.

Ces rites, les Gallois les acceptent depuis des siècles et c'est sans doute l'un des moyens par lesquels le sens du traditionalisme se maintient si vivace parmi eux. L'archidruiide et les membres du collège bardique sont bien autre chose que des figurants d'opéra, ils sont, devant tout un peuple, les dépositaires et les continuateurs d'un lointain passé où la famille des hommes d'aujourd'hui eut son berceau. Les pensées que ces figurants évoquent sont salutaires, car, sans rien exclure des légitimes progrès modernes, elles enracinent profondément l'individu dans les souvenirs séculaires de sa race et de son pays.

La Résistance, 29 juillet 1899.

Un mois au Pays de Galles

I

Llanover

Le samedi 22 juillet, clôture de l'Eisteddfod, après un splendide dîner offert aux délégués celtiques par Lord Windsor, un grand nombre de ces délégués et

quelques membres du comité Eisteddfodique prenaient le train d'une heure à Cardiff pour Abergavenny, en réponse à l'aimable invitation que leur avait faite lady Herbert, de Llanover, de passer quelques jours dans ses domaines. Parmi les Bretons, se trouvaient M. le marquis de l'Estourbeillon, député ; De Saint-Méleuc ; M. et Mme Le Goffic : Bourgault-Ducoudray ; Le Fustec Vallée ; Grivart ; Oscar Havard et votre serviteur. Trois grands breaks attendaient les visiteurs à la gare d'Abergavenny. A la barrière nord du grand parc, les voitures stoppèrent pour permettre aux visiteurs de lire les inscriptions de bienvenue en gallois, gravées des deux côtés de l'immense arche. Après avoir traversé les longues et larges avenues du parc, bordées de chênes séculaires, les voitures s'arrêtèrent devant la haute porte renaissance du château de Llanover. Tandis que MM. J. Hobson Matthews et T.-H. Thomas présentaient les visiteurs à Lady Herbert le *telenor* du manoir jouait sur son instrument à trois rangs de cordes « la Marche des Hommes de Glamorgan » qui est notre air breton « Seziz Gwengamp. »

De même que sa décédée mère, Lady Llanover, Madame Herbert s'intéresse énormément aux choses celtiques et particulièrement à la langue galloise. Tous les sujets qui habitent ses domaines doivent parler gallois, quoique le comté de Monmouth, dont Llanover fait partie, soit en réalité détaché de la Principauté de Galles depuis des siècles. Quel magnifique exemple pour nos châtélains bretons.

Il est difficile de décrire la grandeur, la magnificence et en même temps la touchante simplicité avec laquelle les Bretons ont été reçus par Lady Herbert. Lady Herbert aime les Bretons comme sa mère les aimait. Qui ne se souvient encore à Saint-Brieuc qu'en 1867, lors du Congrès celtique tenu dans cette ville, un vieil harpiste gallois aveugle, Gruffith, traversa la mer et vint, au bras de sa fille, émerveiller l'assistance breton-

ne des airs de son merveilleux instrument ? Ce Gruffith, c'était le telenor du château de Llanover ! Il est mort. Mais sa fille vit toujours ; ses doigts légers ont couru sur les cordes de la vieille harpe, devant les délégués bretons...

Les Bretons passèrent à Llanover la journée du dimanche, au milieu de fêtes dignes de la cour d'Arthur ou de Lewelyn.

Le lundi matin je pris congé de l'hospitalière châtelaine, et, en compagnie de mon ami John Edwards « Pwyntil Meirion » élève de l'école des Beaux-Arts à Paris, et de M. Bourgault-Ducoudray, le distingué professeur au Conservatoire de Musique, je pris le train à Abergavenny, dans l'intention de me rendre dans le Nord. A Pontrilas, nous sortons du Pays de Galles. A Hereford, nous sommes en plein pays anglais.

Hereford est une immense gare, comme le sont en général les gares anglaises, où d'interminables trains défilent à tout instant. Il n'est pas difficile de s'y perdre, vu le mutisme des employés qui daignent à peine vous répondre. Heureux encore quand on possède un certain stock de questions et de phrases anglaises...

Le comté de Hereford produit du cidre en abondance. C'est une des rares régions de la Grande-Bretagne où le pommier croisse avec succès.

Nous voici à Shrewsbury : encore ces ennuyeuses « junctions » si fréquentes sur les lignes britanniques. Peu après nous étions rendus à Gobowen, enfin à Ruabon. C'est une erreur de croire que les trains anglais sont plus rapides que les trains français. Leur vitesse est très inégale, et leurs arrêts surtout sont interminables.

A Ruabon, nous quittâmes M. Bourgault-Ducoudray, dont l'intention était de se rendre à Carnarvon, par Chester et en longeant la côte nord de Galles : il voulait faire le lendemain, l'ascension du Snowdon (en gallois *Wyddva*), une des plus hautes montagnes des Iles Britanniques.

Le petit train de Ruabon à Festiniog nous fit rentrer de nouveau dans le pays de Galles. Nous éprouvâmes un grand soulagement et comme une ardeur nouvelle en nous retrouvant en terre de langue bretonne.

Les noms des gares et des stations à eux seuls nous indiquent que nous sommes « chez nous. » Voici Llangolen, Berwen, Trévor, Llandrillo, Trawsvynydd (en breton *Treusvenez*.) Le train court dans une vallée profonde, entourée de hautes montagnes aux flancs verdoyants et aux crêtes arides et desséchées. Qu'il fait beau contempler ces vieux monts, témoins de si nombreuses batailles, et qui recouvrent les tombes de tant de héros morts pour la patrie galloise en combattant l'Anglais envahisseur !

Le train siffle une dernière fois. Nous sommes à Blaenau-Festiniog, le pays natal d'Edwards.

II

Dans le Nord. — Festiniog

Blaenau-Festiniog est une ville coquette bâtie dans un *glen* profond. Elle compte environ 12.000 habitants, et est surtout célèbre par ses carrières d'ardoises. Deux rocs à pic, hauts de plusieurs centaines de mètres, la dominent. Ce sont le *Craig Du* et le *Boulc'h y Gwynt*.

M. John Edwards, père, demeure à l'ouest de la ville, dans une maison qu'il a baptisée du nom de *Berlin-House* parce que, m'a-t-il dit, elle fut construite en 1872, après que Guillaume, devenu empereur, eut choisi Berlin pour capitale ! M. Edwards, dont l'amabilité à mon égard, durant mon séjour sous son toit hospitalier ne connut pas de bornes, est un marchand de quincaillerie, de fers, fontes et bicyclettes, respecté et honoré dans tout le pays. Ses six enfants forment une auréole

autour de sa tête patriarcale, et sa femme est la bonté même. Je fus reçu à bras ouverts par cette excellente famille. Je vis tout de suite que ce n'est pas en étranger qu'on me considérait : pour eux j'étais un Breton, c'est-à-dire un Gallois, un Gallois venant de très loin, d'un pays dont bien souvent ils avaient oui parler, de *Llydaw* ou Basse-Bretagne... Comme ils en causaient avec admiration !

J'avais conservé, à Festiniog comme à Cardiff, mon costume breton, mes larges braies et ma veste bleue. Aussi, dès le lendemain de ma venue dans la bonne cité, tout le monde savait qu'un Breton était dans le pays, et que non seulement il était Breton, mais qu'en core, il parlait le gallois et que même il écrivait parfois dans les journaux et revues du Pays... C'était plus qu'il n'en fallait pour ouvrir tous les cœurs. Le peuple gallois, essentiellement sensible et sympathique, entoure d'un même amour et sa Langue et ceux qui la défendent...

Dans les rues, les bonnes femmes me montraient du doigt, les enfants venaient frôler mes *bragou-braz* et un grand nombre d'hommes me serraient les mains avec effusion. Moi-même j'étais très ému et les larmes m'eussent aisément monté aux yeux... Dès le lendemain de mon arrivée, le mardi 25, j'étais *de la famille*. Le brave Alun Jones, le boutiquier d'en face, mit son échoppe à ma disposition pour fumer et faire la causette. Marchand de livres gallois, il m'offrit deux beaux volumes, il me bourra les poches de cigarettes et de tabac... Ah ! le brave garçon ! Je me rappelle sa bonne jeune tête osseuse, disparaissant derrière son haut comptoir, son excellent sourire et ses yeux verts.

Un jour, le docteur Evans nous offrit, à Edwards et à moi, de nous conduire en voiture à Maentourog, un des endroits les plus délicieux des environs. Après avoir parcouru une suite d'allées verdoyantes et splendides, nous arrivâmes au bourg de Maentourog. On m'expliqua que ce nom venait de *Maen* (en breton *mean*, pierre) et *Tourog*,

nom d'un géant qui avait demeuré autrefois dans la région. Le géant, voulant anéantir le village, saisit un jour un rocher et, de son immense main, le lança du haut de la montagne voisine sur l'église. Le roc tomba dans le cimetière, à côté des murs de la chapelle, préservée par miracle. On le montre encore, et la trace des cinq doigts du géant y est presque visible.

Je reçus un soir la visite d'un des bardes les plus célèbres de Festiniog, auteur de nombreux volumes. Il se nommait *Barhoydon*. Entendant que j'étais dans la ville, il venait me lire une poésie de bienvenue qu'il avait composée à mon intention. Elle est trop longue pour que je la reproduise ici tout entière. En voici un des couplets, avec la traduction bretonne littérale :

GALLOIS

C'hwi gewch galonau gwresog iawn
Yn llawn o bob llawenydd
Mae'r Cymry i gyd drwy'r ddaear gron
O galon gyd a'u gilydd
Cewch weled beirdd a chywedd can
Morwynion glan Meirionydd.

BRETON

C'hwi gavoc'h kalonou greseg eeün
Leun a beb levenez
Ma 'r C'heumriz holl dre 'n douar rond
A galon gand e gile.
Kavoc'h gweled barzed ha klewed kan
Merc'hed glan Bro Merionez.

Je ne pouvais pas passer à Festiniog sans aller visiter *Bryfdir*, émule de *Barlwydon* en poésie. En entrant dans le cabinet de travail de ce poète, populaire dans les Galles entières, je fus particulièrement frappé des ornements qui le décoraient. Tout autour du cabinet étaient alignés les nombreux trônes de chêne qui lui ont été

décernés dans les Eisteddfods. Sur sa cheminée brillaient quatre couronnes en argent massif et un large collier de médailles en or et en argent. Tout autour des murs, des inscriptions et des placards gallois, et dans sa bibliothèque les œuvres des plus grands écrivains de Galles. Quel magnifique lieu de travail et de méditation ! Comme la Muse celtique errante doit aimer à s'y fixer ! *Bryfdir* joint à un grand talent poétique une extrême affabilité. Il avait fait venir à notre intention un *canwr* qui, accompagné sur le piano par la femme du Barde, nous chanta un certain nombre de mélodies galloises : le Barde lui-même nous fit voir un grand talent de chanteur.

Je quittai ce sanctuaire, l'âme très émue, et rêvant pour notre Bretagne, dans un avenir plus ou moins proche, un groupe de bardes constitué à l'état de corporation, comme le *Gorsedd* gallois, fort comme lui, et à même de sauver et de perfectionner la vieille langue.

III

Carnarvon

Nous avions formé la résolution d'aller en excursion dans l'intérieur des terres. Un matin, par un beau soleil voilé seulement par l'inévitable brouillard grisâtre propre à ces pays, et qui ne laisse pas d'être sans charmes, nous primes le train, mon ami Edwards et moi, pour *Porzmadoc*, petit port de mer situé dans une anse de la baie de *Cardigan*, et où débarquent tous les ans un grand nombre de marchands d'oignons bretons, venant du pays de *Léon*, *Roscoff* et *St-Pol*. Ils sont très aimés ici, et plusieurs d'entre eux m'ont dit que leur seul nom de Bretons attirait à eux toute la population.

Les lecteurs bretons me pardonneront mes digressions quand ils sauront que ces notes ont été prises

au jour le jour et rapidement retranscrites. Certainement mon récit ne sera pas sans contenir des lacunes : j'oublierai peut-être plusieurs scènes agréables et les noms d'un grand nombre de ces braves Gallois qui m'ont partout accueilli avec tant d'amabilité, dans les pauvres cabanes comme dans les riches demeures. J'aurais voulu les nommer aux Bretons et les leur proposer comme exemple d'hospitalité et de fraternité. J'espère que les uns et les autres voudront bien m'excuser.

Edwards me conduisit donc à Porzmadoc chez un sien cousin, boulanger de son métier, un excellent homme dont la santé était malheureusement chancelante. Nous rompîmes le pain et bûmes le thé de bienvenue. Le thé au lait est le breuvage préféré des Gallois. Le piano et la théière sont deux choses qui se trouvent dans toutes les maisons. Le premier train nous conduisit directement à Carnarvon, en longeant la côte ouest.

Carnarvon est la capitale des Galles du Nord. Quoique sa population ne dépasse pas 20.000 habitants, elle est célèbre par la défense que son Château et ses murs opposèrent aux Anglais durant les guerres pour l'indépendance. C'est à Carnarvon que se publient les plus grands journaux gallois comme le *Herald cymraeg*, le *Cenedl*, le *Gwerin*, et les deux revues nationales *Centnen* et *Cymru*.

Ma première revue fut pour le célèbre romancier gallois dont j'avais lu l'œuvre immortelle, Beriah Gwynne Evans. Son roman historique et politique, *Darydd Davies* est un pur chef d'œuvre, et un monument de respect filial élevé par lui au Pays de Galles. Je passai également par les bureaux du *Genedl* et par ceux du *Herald*. Depuis un certain temps j'étais en correspondance avec le directeur du *Herald*, M. Daniel Rees. Il nous reçut, mon ami et moi, à bras ouverts, nous offrit à déjeuner et nous fit voir ses magnifiques linotypes, machines perfectionnées qui composent avec une grande rapidité.

M. Daniel Rees eut en outre l'extrême amabilité de nous proposer une promenade en bateau, ce que nous acceptâmes avec plaisir. Tandis qu'il ramait lui-même et que nous évoluions sur le bras de mer qui sépare les Galles de l'île de Môn (en anglais Anglesea) j'admirais sa physionomie franche et ouverte de Breton, son large front et ses yeux gris de mer qu'une pensée généreuse semblait devoir habiter toujours.

Je m'en voudrais de passer sous silence une visite que nous fîmes à deux charmantes demoiselles de Carnarvon, sœurs de M. Davies, de Festiniog, avocat et ancien secrétaire de l'Eistedfod de cette ville en 1898. L'aînée pouvait avoir 24 ans. D'une affabilité exquise et d'un profit virginal très pur, elle nous fit la réception la plus franche, sans manifester cette sorte de timidité calculée que la plupart des jeunes filles françaises affectent devant les hommes. Sa sœur, âgée de 15 ans environ, était une perle de gentillesse : elle ressemblait à une Italienne, tant ses cheveux étaient soyeux et noirs, et son œil d'un velouté profond. Nous bûmes le thé avec ces aimables jeunes filles puis nous gagnâmes le train de 5 heures. Nous primes nos billets pour Llanberis.

IV

Dans la montagne

Le hasard nous plaça dans un compartiment rempli d'enfants de l'École secondaire de Carnarvon tout joyeux de partir en vacances. Je voyais que mon bragou-braz les intriguait fort. Enfin l'un d'eux, le plus brave, me dit en gallois :

« Monsieur, j'ai déjà vu ce costume dans *Cymru'r plant*. »

Cymru'r plant est une petite revue pour les enfants, publiée par Owen Morgan Edwards, et à laquelle, l'an dernier, j'avais adressé quelques articles sur la Bretagne avec des photographies de costumes. Je déclinai mon nom à ces charmants bambins ; la glace rompue, tous se mirent à parler à la fois. C'était à qui me demanderait le plus de questions sur la Bretagne, sur ses mœurs, sa langue, voire même sa religion. Je vis avec plaisir que tous ces enfants faisaient partie de l'*Urdd y Delyn*, société fondée et formée par le grand patriote Owen Morgan Edwards, professeur à Oxford, uniquement pour les enfants et les jeunes gens. Les sociétaires vervent un franc par an, et reçoivent une médaille portant une harpe sur fond rouge, avec cette devise *Duwc a Chymru* : Dieu et Galles, ils s'engagent à parler, à lire et à écrire la langue galloise, à étudier l'histoire nationale, et à défendre partout la nationalité galloise, à apprendre à jouer de la harpe si possible, et à chanter des chants gallois ; à vivre enfin conformément aux leçons de l'Évangile.

Quelle magnifique institution, et que n'avons-nous la pareille chez nous ! M. O. M. Edwards a eu le bonheur de voir son œuvre couronnée de succès. En un an, l'*Ordre de la Harpe* a vu se grouper sous sa bannière 1.119 enfants, et leur nombre augmente tous les jours.

À la gare de Llanberis nous quittâmes, bien doucement émus, cette nuée de braves enfants, qui, dans le lointain encore, nous agitaient leurs chapeaux...

Edwards me conduisit chez une connaissance de sa famille, nommée Job Owen. C'était un homme dans la force de l'âge, petit de taille, mais bien cambré et d'une franchise très rude. Il était marié et père de deux enfants, dont l'aîné, un garçon, venait de passer avec succès des examens de fin d'année.

Job Owen se montra charmé de nous recevoir. Sa maison n'était pas grande, mais il la mettait à notre disposition, et nous en offrit la plus belle chambre. Je

ne savais comment remercier ce brave Gallois d'une hospitalité si touchante dans sa simplicité.

Il y avait à Llanberis un médecin, Lloyd Williams. Il avait voyagé en Bretagne, il y a quelques années, et notre pays lui avait laissé une fort bonne impression. Il nous invita à souper. Comme d'habitude, on commençait à me souhaiter la bienvenue en anglais croyant que cette langue étant la plus répandue, c'était elle que je comprenais le mieux. Mais malgré ma connaissance de l'anglais, j'ai pour lui une sorte d'antipathie, et je ne le parle que tout juste lorsque je ne puis faire autrement. Je répondais partout invariablement : « *Na wn (oun) i ddim saesneg ; cymraeg oll !* » Je ne sais pas un mot d'anglais : tout gallois ! »

À cette réponse je voyais que les yeux s'illuminaient de bonheur et les lèvres laissaient échapper mille félicitations.

Le docteur Lloyd Williams, sa femme et sa charmante fille causèrent gallois durant tout le repas ; tout le monde était si content que les heures coulèrent avec une grande rapidité, et qu'à minuit nous nous vîmes fumant encore et bavardant sur toutes sortes de belles choses voisines des rêves...

Hélas, il fallut partir de ce délicieux coin de Llanberis perdu au milieu des monts de l'Eryri. À 6 heures du matin, armés de forts bâtons, nous entreprîmes à pied l'ascension de la montagne. Par des sentiers de chèvres, bordant des précipices profonds, à travers d'étroits ravins où d'innombrables moutons du pays broutent une maigre herbe desséchée, nous arrivâmes enfin, un peu fatigués, au sommet de la crête. Job Owen nous avait dit de continuer à gauche, vers le bourg de Beddgelert, d'où une diligence nous conduirait à Porzmadoc. Malheureusement, ou plutôt heureusement, nous nous dirigeâmes si mal que nous mîmes plus d'une heure pour descendre du haut de la montagne jusqu'à la route de Carnarvon à Beddgelert, qui serpente dans la vallée

étroite et encaissée de *Cwm Bychan*. Il était 9 heures quand nous atteignîmes la route, et la diligence passait à 8 heures 1/2.

Ce que voyant, nous entrâmes dans une petite ferme, en face du lac de *Llyn y gader* ; nous y bûmes du lait et on nous apprit que, loin de nous rapprocher de Beddgelert nous nous en étions fort éloignés et que nous en étions encore à 7 milles (plus de deux lieues). Cependant nous nous mêmes bravement en route. A peine avions-nous parcouru un mille, qu'à travers une coulée plus rapprochée, nous aperçûmes devant nous l'immense crête du mont Snowdon entourée d'un brouillard éternel. Nous nous assîmes sur le bord du chemin pour contempler ce géant digne de figurer à côté des colosses des Alpes et des Pyrénées. Plus nous nous laissions aller à notre admiration, moins nous nous sentions de courage pour continuer notre chemin : la montagne nous fascinait en nous écrasant. La fumée d'une cigarette me tira de mon enchantement.

Il advint que, par ce chemin peu fréquenté, passa un marchand de bière, se rendant à Beddgelert. Nous lui demandâmes en gallois s'il n'avait pas deux places dans sa voiture. Il nous fit monter avec plaisir et « hue cotte » pour Beddgelert. Le spectacle était magnifique partout : de la verdure, de hautes montagnes, des crêtes rocailleuses et au-dessus, le ciel bleu. Mais ce qui me remua le plus l'âme ce ne fut pas tant de voir ces tableaux grandioses que d'entendre ce pauvre conducteur nous chanter après l'hymne national, le vieil air « *Marche des hommes de Glamorgan* », que nous aussi, Bretons, nous possédons !... (1) Quelle preuve plus frappante de l'identité de nos races, et comme les deux tronçons du glaive unis à Cardiff, et dont l'idée première est due à M. Le Fustec « *Ieuan ab Gwthym* », sont magnifiquement faits pour s'ajuster !...

Voir Barzaz-Breiz, p. XX, *Seiz Gwengam*.

Le petit bourg de Beddgelert venait de percer dans une vallée verdoyante sur un fond de montagnes grises. Beddgelert tire son nom de deux mots : *Bez*, tombe, et *Gelert*, nom du chien de Llewelyn, dernier roi de Galles. C'est la *Tombe de Gélart*. Nous l'avons visitée, cette tombe. Elle est située au milieu d'un champ dans le *Nant Colwyn*, non loin du bourg. Deux pierres, profondément enfouies dans le sol et rongées par le temps, la recouvrent. Un vieux chêne étend son ombre au-dessus.

La tradition rapporte que Llewelyn avait un chien nommé Gélert. C'était un très bel animal, fidèle et d'une force colossale. C'était le chien de chasse préféré du Roi. Un jour qu'il venait de partir pour la chasse, il s'aperçut que son chien avait disparu. Il l'appela en vain. Désespéré et furieux à la fois, le roi revint à son château, et que vit-il ? Sur le seuil de la porte se trouvait Gélert, la gueule haletante et toute rouge de sang. En même temps, les cris plaintifs d'un enfant, du fils de Llewelyn, sortaient du château. Le Roi croyant que son chien avait dévoré son enfant dégaina son épée et la plongea dans le cœur de l'animal qui expira aussitôt. Le roi pénétra dans le château, et devant le berceau de son fils étendu à terre mais toujours vivant, il aperçut un immense loup qui râlait et que Gélert venait d'éventrer...

Ce que voyant il éclata en sanglots, et ne se consola jamais de sa précipitation malheureuse. En mémoire de ce fait, il fit élever au fidèle animal la tombe qui existe encore...

Nous primes, à 2 h. 1/2, place sur l'impériale d'une lourde diligence, qui nous conduisit à Porzmadoc, à travers la superbe vallée d'Aberglaslyn.

V

Un dimanche à Festiniog

Je passai encore à Festiniog les journées du samedi et du dimanche.

Le samedi, dans la matinée, j'allai visiter les ardoisières de Festiniog. Deux mille ouvriers y travaillent. Grâce à l'amabilité de M. Roberts, directeur des Carrières, et de son clerc, M. Williams, nous pûmes visiter minutieusement les puits et les souterrains.

On descend sous terre, non pas par des puits verticaux comme dans les mines de charbon de Pontypridd, mais par des galeries en pente rapide, où sont fixés des rails. A l'aide d'un système de treuils situés à l'extérieur et que deux grandes machines à vapeur font marcher, des wagons vides descendent dans les galeries, tandis que d'autres wagonnets remplis d'ardoises remontent par une voie parallèle. Armés de lanternes nous parcourûmes plusieurs de ces galeries qui étendent leurs labyrinthes de tous côtés, à plusieurs kilomètres de distance.

Cà et là, dans d'immenses trous noirs semblables à des gueules d'enfers, travaillaient des carriers : la lueur de leurs petites lampes perçait seule les ténèbres. De temps en temps un coup de mine ébranlait les voûtes basses et remplissait les galeries de fumée. Je croyais à chaque coup que l'épaisse voûte de rocs qui nous séparait de la terre allait s'écrouler sur nous... Je respirai enfin en revoyant le soleil et en sentant l'air pur et libre s'engouffrer de nouveau dans ma poitrine.

Avant de partir, je visitai l'atelier des équarisseurs d'ardoises. J'y rencontrai un vieil ouvrier, qu'on me présenta comme un des meilleurs musiciens de Galles. Le *Gorsedd* reconnaissant ses mérites, l'avait couronné ovale, sous le nom d'*Alaw Manod* (Chant de Manod). Dans les yeux de ce pauvre travailleur, tout bleu par

la poussière d'ardoises, brillait comme un éclair de génie... Il saisit une large ardoise carrée, et d'une main rapide, y traça quelques portées et y nota un air gallois qu'il me chanta... Je le trouvai fort beau. Ce fut la plus douce impression que je rapportai des Ardoisières de Festiniog.

Le lendemain, c'était le dimanche. Nous savions déjà ce que c'était qu'un dimanche en Angleterre (à Southampton par exemple), je ne savais pas encore ce que c'était en Galles. Le dimanche est pour les Gallois le jour sacré par excellence. Ils observent le repos le plus absolu durant toute la journée, et sur ce point ils peuvent servir d'exemple à bien des catholiques. Quoique je ne sois nullement partisan de tout ce rigorisme, je ne puis m'empêcher de l'admirer. Le dimanche, pas un bruit dans les rues ; celui qui fumerait dehors serait mis au ban, et traité d'impie. Tout est fermé le dimanche, magasins, hôtels, maisons particulières : les trains ne circulent pas dans l'après-midi. Dans les intervalles des exercices religieux, chacun reste chez soi lire et commenter la Bible.

Toute cette austérité méthodiste m'ennuyait fort. Le matin, il me fallut suivre la famille Edwards à la *Chapelle*. M. John Edwards, père, est un fervent anabaptiste, ainsi que sa femme ; ils sont de plus en plus des *dirwestours* convaincus, c'est-à-dire des gens qui volontairement se vouent au régime de l'eau : ils n'ont pas besoin d'avoir de cave ! J'entendis le matin un sermon d'une heure et demie, interrompu par le chant des cantiques. Tout se faisait en gallois, ce qui me consolait. A 2 heures, je m'en vais à l'*Ysgol Sul* ou Ecole du Dimanche. Un clergyman me fait l'honneur de me poser une question biblique, à laquelle je répons tant bien que mal. On me vote des remerciements publics.

A 4 heures, je vais écouter un sermon en plein air. De 6 à 7, encore des cantiques et des prières, épicés d'un sermon sur la pêche miraculeuse. *Pysgotwch dy-*

nton, répétait le *pregethwr*, péchez des hommes...

VI

Retour à Llanover

Le lundi matin, je pris congé de la bonne famille Edwards, et de mon ami, qui m'avaient offert durant une agréable semaine une hospitalité si cordiale, et je pris le train pour Llanover, tout au sud de Galles, dans le comté de Monmouth, où Lady Herbert m'avait encore invité à passer quelques jours avant de retourner en Bretagne.

Je refis le trajet que j'avais déjà parcouru en allant, ce qui, grâce à la lenteur des trains, me demanda de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

A Ruabon, j'entendis pour la première fois, depuis huit jours, des conversations anglaises. J'eus un haut le cœur, et je soupirai après la langue celtique, si cordiale et si sonore.

Enfin, je me consolais en pensant qu'à Llanover, je serais de nouveau « en Bretagne ». L'excellente châtelaine avait eu l'amabilité d'envoyer une voiture me prendre à la gare d'Abergavenny. J'eus le grand plaisir d'y voir M. Vallée, le sympathique rédacteur de *Kroaz ar Vretoned*, qui se trouvait depuis huit jours au château de Llanover, et m'y attendait pour partir ensemble de vers notre bon pays natal. M. Johnson, d'Amlwch, île Môn, professeur au Caire, et hôte de Lady Herbert, avait tenu aussi à venir à ma rencontre à la gare. Nous reprimés nos conversations galloises.

Le magnifique château de Llanover est comme une citadelle avancée que la langue galloise dresse en face de l'Angleterre. Le comté de Monmouth est au gallois ce que la région de St-Brieuc-Châtelaudren est au breton.

L'anglais l'a fort envahi. Le seul territoire de Llanover tient tête à l'envahisseur, et la langue y est très florissante. Il y a au château un chœur d'hommes et de femmes qui chante le soir aux visiteurs les airs nationaux. Le directeur en est *Peder James*, un chanteur émérite, couronné à l'Eisteddfod. Il exelle surtout dans le récit des *Pennilllon*, sortes de récitatifs que l'on mélodie d'une voix rapide avec accompagnement de la harpe. Ce que je leur connais de plus ressemblant en breton c'est le chant des *Gousperou ar Raned*, que la Villemarqué, dans le *Barzaz Breiz* appelle *ar Rannou*.

Je fis à Llanover, en compagnie de MM. Vallée et Johnson, les promenades les plus charmantes. M. Vallée, dont la santé est souvent un peu chancelante, ne s'est jamais mieux porté qu'au Pays de Galles. Je puis dire sans exagération qu'il a rajeuni de dix ans. Les lutttes héroïques qu'il soutient en Bretagne pour la préservation de notre Langue sacrée, le mauvais vouloir de certaines personnes, l'hostilité ouverte de bien d'autres, les obstacles que souvent il rencontre, l'ont attristé, miné même, mais sans jamais abattre ni son énergie ni son dévouement. Le Pays de Galles l'a relevé. En voyant cette contrée prospère et forte, où la langue et la littérature sont parvenues à un si haut degré de progrès et de perfection, son âme celtique et sensible en a subi un doux contre-coup, il est parvenu à lire, à comprendre et à parler gallois fort couramment et nous faisons souvent des excursions aux environs, dans les villages et les fermes, pour étudier les mœurs des paysans, et leur parler leur langue, ce qui leur occasionnait au moins autant de bonheur qu'à nous-mêmes.

L'un des meilleurs Bardes de cette région est sans contredit Owen Lewis (*Madog Mon*), un brave charpentier qui travaille souvent au château et qui vit dans une coquette maison blanche, au bord de la route d'Abergavenny à Pontypool.

Nous avons été l'autre soir le visiter. Le brave hom-

me en a été fort touché. Il a appelé sa fille, une charmante brune de 15 ans, qui nous a joué du piano, tandis que le barde chantait d'une voix grave et cultivée. Puis il nous a fait le plaisir de nous lire quelques-unes de ses poésies, couronnées dans différents Concours eisteddfodiques. Il compte bien les publier. Depuis longtemps ses petites épargnes sont soigneusement mises de côté à cette louable attention. Nous le quittâmes en lui serrant les mains avec effusion.

La bonté de la châtelaine ne se lasse pas. Quelle femme aimable ! Quelle générosité royale et sans affectation ! Comme nous l'aimons tous, et comme nous lui garderons une éternelle reconnaissance !...

Etre chez elle c'est être comme Paradis. L'immenesse parc, la verdure, les fleurs, les grands chênes, le lac, le canal et le bateau, les voitures et les bicyclettes, les magnifiques appartements du château, les bibliothèques, l'excellente table, tout cela est à notre disposition... Hélas, pourquoi faut-il que tout ait un terme !

Le samedi matin, M. Vallée et moi, nous quittâmes, émus et reconnaissants, Mme Herbert et Llanover, pour nous rendre à Cardiff. Le bon Père Hayde, ce Celte si dévoué, aussi savant que généreux, qui avait tenu à donner l'hospitalité, durant l'Eisteddfod, à trois délégués Irlandais, MM. Boyle, Burgen et Pearse, et à trois Bretons, MM. Corfec, Vallée et Jaffrennou, nous reçut de nouveau avec la même amitié. Nous espérons bien qu'il voudra honorer de sa présence les fêtes de Morlaix et de Vannes. Le dimanche à Cardiff se passa pour nous en visites de remerciements et d'adieu.

Nous pûmes voir l'excellent professeur de Français au collège Universitaire de Cardiff, M. Paul Barbier, dont les délégués n'ont eu qu'à se louer durant toute la durée des fêtes. Sa charmante fille, M^{me} Marie Barbier, confectionna de ses mains pour les Bretons une bannière blanche constellée d'hermines noires, avec la devise *Bepred Breizad*. M. Barbier, fils, professeur à l'Université de

Leeds (Angleterre), est également un chaud partisan du Réveil celtique ; il possède une connaissance parfaite de la langue galloise.

M. Thomas (Cochvarv), le barde Porte-Glaive, que je visitai le dimanche soir, me fit part de son projet d'envoyer aux Fêtes de Vannes le chœur Gallois de Tréorci, composé de 20 chanteurs, en ajoutant que les Bretons n'auraient pas à s'occuper des frais relatifs à leur installation. « En agissant ainsi, disait-il, les Gallois veulent aider les Bretons dans le relèvement de leur pays en participant à l'organisation de leurs fêtes nationales. »

On peut difficilement se faire une idée de l'enthousiasme qu'à suscité le passage des Bretons parmi la population galloise, en particulier à Cardiff. De leur côté les délégués n'ont qu'à se féliciter de l'accueil qui leur a été fait. En terminant, je tiens à louer bien hautement M. Le Fustec du dévouement et de l'activité qu'il a manifestés à Cardiff, avant notre arrivée, en veillant à ce que rien ne nous manquât.

Le Lundi, nous quittions les Galles et tous les amis que nous y laissions, pour nous diriger vers Southampton, d'où le steamer nous ramena à Saint-Malo à travers la brumeuse Manche.

Indépendance Bretonne 10-20 août 1899.

*Comment les Gallois-Bretons fêtèrent le départ
des Délégués Ecosseis*

Le barde Ab Hervé et moi, après avoir écouté trois heures durant, de 7 heures à 10 heures du soir, et cela sans nous lasser un moment, les chants gallois au « Pavilion » de l'Eisteddfod, nous retournions à travers les larges rues de Cardiff, vers la demeure de l'excellent

Père Hayde, nous communiquant nos impressions en chemin, lorsque, passant devant Park Hôtel, un attroupelement frappa nos regards. Nous étions revêtus de costumes bretons, ce qui nous faisait remarquer dans la foule. Nous ne tardâmes pas en effet, à voir que le groupe nous avait aperçus. Comme si c'était justement nous que l'on attendait, quelques hommes se détachèrent de la bande et, accourant à nous, nous entraînaient dans le vestibule de l'hôtel. Notre stupeur fit place à une véritable joie, lorsqu'on nous mit au courant en nous annonçant que quelques Gallois et Bretons avaient tenu à se rencontrer ce soir-là dans une joyeuse réunion, en l'honneur de la délégation écossaise qui devait partir le lendemain.

Peu après, le groupe étant au complet, et les Ecossais étant arrivés, nous montâmes au premier, où nous attendait tout préparé un grand salon-boudoir, sillonné de tables autour desquelles nous nous installâmes.

A la table du fond siégeaient les vénérables chefs de clans écossais, qui étaient accourus des Highlands et des Lowlands apporter les sympathies de leurs compatriotes au peuple gallois. Cette nuit-là, la lueur des lampes éclairant leurs visages vénérables et faisant briller d'un éclat singulier leurs yeux gris de mer de Celtes, en même temps qu'elle faisait ressortir davantage la beauté de leur *garbs* écossais, cette nuit-là j'eus devant ces vieillards d'Ecosse une évocation de nos anciens *Uerns* Bretons.

Mac Kintosh, Mac Kay, Mac Bride, Mac Napier, ce dernier portant sur la poitrine une croix que Marie Stuart avait donnée à son ancêtre, tous étaient splendides à voir. Et nous autres, Gallois-Bretons, à la vue de ces hommes qui semblaient ainsi symboliser le Passé de leur race, émus et enthousiasmés jusqu'aux larmes, nous demeurâmes là, dans cette vaste salle, discutant, toastant, buvant, célébrant l'union celtique jusqu'à deux heures du matin.

Les Gallois, singulièrement excités par les quelques jours d'Eisteddfod qui venaient de s'écouler, aussi charmés et enchantés de leurs hôtes que leurs hôtes l'étaient d'eux, ne pouvaient endiguer les flots de leur joie et de leur enthousiasme. A tel point que je me suis laissé dire que tels *dirwestours* (buveurs d'eau) qui jamais ne profanèrent leurs lèvres au contact d'un breuvage alcoolisé, firent ce soir-là un léger *extra* en l'honneur des Ecossais. Le Gallois Tom Evans, musicien de grand talent, charmait l'assistance. A chaque toast prononcé par un convive, il se levait, grimpa sur une chaise, puis de là, le pied droit sur la table, entonnait d'une voix à briser les vitres le refrain de la vieille chanson : *For he 's a jolly good fellow*, etc., sur l'air de Malborough.

D'ailleurs, l'exemple donné, tout le monde en faisait autant, et l'on chantait en chœur, le verre levé. Le *Comité* de l'Eisteddfod, avec son dévoué secrétaire D. W. Evans, se trouvait à peu près au complet. Remarqué aussi M. Llew Wynn, secrétaire général de l'Eisteddfod de Liverpool, pour l'année prochaine.

Je crois qu'aucun des idiômes celtiques ne fut oublié dans cette agréable soirée panceltophile. Le gaélique, le gallois, le breton enfin, furent tour à tour glorifiés. Le barde Ab Hervé, qui venait d'être couronné le matin même sur le *Maen Llog*, enthousiasmé lui-même par la verve de ses amis, fit un discours en breton que son confrère Taldir traduisit sur le champ en gallois et qui souleva les applaudissements de tout l'auditoire. On se résolut à employer parfois un peu d'anglais et un peu de français, le premier à titre de langue commerciale et le second à titre de langue diplomatique, mais, fait caractéristique, ce changement amenait subitement et irrémédiablement un refroidissement proportionnel de l'enthousiasme.

Le lendemain de cette soirée mémorable, les Ecossais dégrisés quittaient la capitale des Galles.

Indépendance Bretonne, 19 Octobre 1899.

L'Université de Bretagne

Il n'y a pas qu'un moyen de décentraliser ; nous en avons plusieurs à notre portée, quelque réduit que soit le cercle de notre influence. L'un des principaux, et c'est cependant celui auquel les familles ne pensent pas assez, c'est d'envoyer leurs jeunes gens qui se destinent, soit au Droit, soit à la Médecine, non pas à la « capitale » ce gouffre absorbant qui nous suce, mais à la métropole de leur Région, qui est, pour les Bretons, Rennes. Quels peuvent être les avantages que retirent des jeunes gens sortant de leur petit pays, encore tout frais émoulus de leur collège, à fréquenter plutôt une Faculté de Paris qu'une Faculté de Province ? Je n'en vois guère, quoique bien des parents soient profondément convaincus que leurs enfants ne peuvent que tout gagner en allant à Paris. Paris est devenu tellement une idole pour nos populations, et particulièrement en Bretagne que l'on ne jure plus que par lui, et je connais telles personnes qui sont persuadées qu'un avocat ou un médecin ne venant pas de Paris ne sauraient rien ou presque rien, et seraient tout au plus aptes à s'en aller moisir dans une petite ville ou au fond d'une campagne perdue.

Il n'en est cependant rien, et si Paris a cet avantage (si toutefois c'en est un), de mettre parfois sous la main des étudiants ce qu'en Province il faut travailler pour acquérir, il est par ailleurs pour eux une source d'oisiveté, de vie boulevardière et de dépravation morale. Un Breton qui a fait une année d'études à Paris, se croit supérieur de cent coudées à ses amis restés à Rennes ou ailleurs : s'il ne dédaigne pas encore son pays, il apprend à ne le considérer que comme « une vache à lait » comme un endroit où, après huit mois de travail de jour, de veilles nocturnes dans des quartiers sans air, au haut d'un quatrième étage, après de longues soirées aux cafés beuglants, on revient réparer une santé déperissant.

Reste-t-il l'avantage d'acquérir une instruction supérieure ? Il est permis d'en douter, car si les professeurs sont plus nombreux à Paris, les étudiants sont aussi légions ; ils ont donc infiniment plus d'occasions de folle dissipation et stupi-

dement passent des heures entières à regarder dans la rue, quand enfin ils en ont assez des cafés et des restaurants. Il est vrai que, parfois, l'énerverment qu'occasionne un séjour prolongé à Paris, donne à certains étudiants une force factice une certaine facilité de mémoire, une ardeur fébrile, qui en les épuisant davantage, leur font parfois reprendre dans les quelques mois de fin d'année ce qu'ils ont perdu au commencement et au milieu.

Et non seulement cela, mais ces pauvres jeunes gens, jetés loin de leurs familles, dans ce centre corrompu, que vont-ils faire sinon se livrer aux basses passions qui auront fomenté chez eux à l'état stérile durant leurs derniers temps d'internat ? Tout les y portera : la multiplicité des tentations diverses leur fera inévitablement succomber, et leur santé n'y gagnera certes rien — leur bourse non plus. On verra plus souvent qu'à son tour le pauvre père s'en allant au bureau de poste expédier à son fils un argent que son amour profond ne peut lui refuser. Il peinera, lui, un peu plus, la mère se passera d'une nouvelle garde-robe, et les plus petits enfants de certains jouets, puis tout sera dit. Et l'autre s'amusera !

Les meilleurs mêmes ne seront pas sans se ressentir du contact contaminé de Paris. Car il ne faut pas seulement se placer au point de vue de l'argent, de la santé, je dirai même de la morale. Pensons aussi à notre pays qui, pour nous, est la Bretagne, et qui voit sans cesse ses jeunes forces s'en aller féconder la capitale, sans aucun profit pour lui-même. Il est temps de le dire bien haut. Paris nous vole des jeunes gens qui auraient dû être à nous, il nous les « déracine » après les avoir fascinés, des années durant, heureux quand il n'en fait pas des ennemis de leur sol natal.

Un jeune homme, même fort instruit, qui sait le Breton et s'en va étudier à Paris, sera doué d'une grande largeur de vues et d'un profond patriotisme local, s'il ne revient pas pénétré des idées que l'on hurle dans les cercles, à savoir qu'il faut à la France une tête, à la France une Langue, et dans la France rien que des Français. Fort peu de jeunes gens qui ont fait leur Droit à Paris s'en retournent ici, pénétrés de l'importance de l'action locale, du rôle important de l'agriculture, du développement de tout ce qui a trait à un but régional.

Ne vous fiez pas à leurs cris théoriques de « Vive le peuple ! »

Non seulement les Facultés de Rennes, pour nous autres Bretons, offrent aux étudiants tous ces avantages qu'ils n'ont pas à Paris, à savoir : apprendre à s'intéresser à la région où ils sont nés, aimer y habiter, la féconder de leur initiative ; elles leur fournissent encore un enseignement excellent, d'autant meilleur que les professeurs sont en grand nombre Bretons ou Angevins, et que le nombre des étudiants est plus restreint qu'à Paris. Rennes n'est pas sans distractions agréables, loin de là, mais par dessus tout, elle offre aux fils de famille de notre Bretagne l'avantage d'être, d'abord, le centre de la province, ensuite d'être sise au sein d'une atmosphère saine, apte à soutenir un travail permanent et moins saccadé que les tours de force des étudiants de Paris. Rennes est notre capitale : allons y.

S'il est donc un conseil que nous pourrions donner aux Maîtres, maintenant que les Facultés de Droit, de Médecine, de Lettres, vont s'ouvrir, c'est de dissuader leurs élèves d'émigrer à Paris, et aux parents bretons d'user de leur autorité sur leurs enfants pour les diriger sur Rennes. Ce ne peut être que pour leur plus grand bien et le bien du pays.

Indépendance Bretonne, 31 octobre 1899.

Les Celtes et les Anglais au Transwaal

Les Anglais se sont peut-être embarqués dans une fort mauvaise voie, en attaquant le Transwaal ; quoiqu'il advienne il n'est pas actuellement un homme en France qui ne fasse des vœux pour le succès définitif des républicains du Sud-Africain. Ce n'est pas seulement en France et en Europe que la politique d'oppression de l'Angleterre soulève une désapprobation générale. Au sein du Royaume-Uni lui-même, il se trouve des hommes qui ne craignent pas de jeter ouvertement le blâme et la réprobation sur la conduite de John Bull.

La majorité du peuple gallois est dans ce cas. On sait que le pays de Galles fut un jour, par rapport à l'Angleterre, dans la même situation que l'est aujourd'hui le Transwaal. L'Anglais envahisseur, voulant réduire ce peuple de 2 millions d'hommes, lui fit une guerre acharnée et odieuse, dont la tradition se souvient encore dans les montagnes de Cambrie. Les XII^e et XIII^e siècles en particulier virent le sang gallois inonder les monts et les vallées du Snowdon au Glamorgan.

Vaincus et presque détruits, ils ont été annexés à l'Angleterre. Les siècles n'ont pas effacé chez cette race vigoureuse le sentiment de sa personnalité, ni sa haine pour le peuple anglais. Il saisit aujourd'hui l'occasion de le prouver une fois de plus. Prenant bravement parti pour le Transwaal, leurs journaux se font l'écho de la voix populaire. Le *Llais Llafur* traite d'inique la conduite de l'Anglais, « qui ne trouve son plaisir que dans l'oppression et la conquête des faibles, tout comme les voleurs du coin des routes (ladron penffordd) assassinent une victime sans défense, et laissent passer l'homme armé d'un bon mousquet ».

A Carnarvon, le *Papur Pawb* publie un roman d'actualité intitulé : *Boër et Breton*. Ce sont les aventures d'une famille galloise au Transwaal. Ce Roman est purement une apologie de l'héroïque peuple boër. Le *Banner ac amsreau Cymru* et bien d'autres feuilles libérales de la Principauté, attaquent la politique de Chamberlain et particulièrement la campagne injuste qui se mène contre une nation libre.

Plusieurs correspondances reçues personnellement nous affirment les sympathies des Gallois pour les combattants du Transwaal, et nous font part d'une énergique réprobation pour cette « abominable guerre ».

Ces sentiments existent aussi en Irlande, surtout dans l'Ouest, le Sud et à Dublin. Non seulement l'Irlande envoie des volontaires lutter avec les Boërs contre les Anglais ; chez elle aussi les députés nationalistes entretiennent avec soin parmi le peuple un sentiment de recrudescence de haine pour l'Angleterre que suscite chez la masse de la nation, la guerre du Transwaal.

M. Michaël Davitt, le député irlandais bien connu, a déclaré à la Chambre des Communes que même si l'on offrait à l'Irlande le Home Rule et un Gouvernement républicain, elle ne consentirait jamais à voter en faveur de la guerre qui est le plus grand crime du XIX^e siècle. C'est énergique !

Enfin, dans les Hautes-Terres d'Ecosse, ou Highlands, habités par une population de rudes montagnards de race celtique, la vieille haine héréditaire pour l'Anglais se ranime, devant cette nouvelle ignominie, dont volontairement il fait une page de son histoire.

Les fameux régiments de Highlanders que l'Angleterre dirige sur le Transwaal, ne sont nullement des Celtes : ils n'en ont que le costume.

C'est encore là une vaste fumisterie bien digne de l'hypocrite John Bull que de faire croire au monde que les Montagnards d'Ecosse sont ses meilleurs soldats à lui. On n'ignore pas en effet, que, depuis plusieurs années, les Highlands, grâce aux demandes réitérées de leurs représentants au Parlement, sont maintenant dispensés de fournir des soldats aux armées anglaises. Le régiment appelé « highlanders » n'a donc plus sa raison d'être, étant entièrement recruté parmi les Lowlanders (Ecozzais du sud, de race scandinave ou teutonienne) et parmi les Anglais proprement dits.

Il n'est pas besoin de dire chez nous, qu'en Bretagne, fidèles à la tradition ancestrale, nous vouons l'Anglais, qui fut si souvent notre oppresseur, à toutes les défaites.

En témoignant ainsi leur sympathie pour le peuple boër, les Celtes ne font que payer une dette de reconnaissance. En effet, dans ses déclarations au gouvernement anglais, le président Krüger demandait, parmi les autres conditions de paix et de désarmement, *la liberté de l'Irlande*.

C'est maintenant que l'on peut voir de quelle utilité serait dans la balance de l'équilibre européen, surtout pour remettre les Anglo-Saxons à leur place, les forces celtiques combinées. Merlin prédisait qu'une colossale trombe de vent se briserait un jour contre le roc celtique. Rien ne nous empêche d'interpréter cette prophétie, en comparant la puissance anglaise à cette immense tombe creuse...

Le Patriote Breton, Rennes, 9 novembre 1899

An trec'h goude an emgann

Souezus eo gwelet pegen hirr hent e deuz great Breiz-Izel war-zu he adsao, abaoue tri bloaz. Brema, pa gomzet brezonek, den a-bed na gred ken c'hoerzin goap vel ma vije great n'euz ket dek vloaz 'zo. Gwechall pa lavaret « brezonek eo ze ! » e oa da lavaret eul langach, eur iez trelatet bennag euz eur c'horn a Vreiz-Uhel. Brema zo chenchet penn d'ar vaz, ha mar n'omp ket arru c'hoaz er poënt ma c'hoanteomp, mar zo ezom braz c'hoaz da stourm ha da gemer kalon, e c'hallomp hardi kaout esper eo ganeomp e chomo an trec'h devezza, pa zono eür al Lealded Vreiz.

Beza zo brema en Breiz ouspenn dek gazeten o voulla brezonek, pe atao, pe gwech an amzer, hag ar pez a zo souezusoc'h hag a dle ober plijadur da gement Breton a zo, eo gwelet eur paper braz euz a Vreiz-Uhel, euz a Raozon, an *Ouest-Eclair*, o kemer eul lec'h a enor em mesk ar gazetennou a ro d'hon iez-ni ar plas a zo dleet d'ezan en hon bro.

Beza zo brema en Breiz evel eur c'henivelez nevez etouez ar Varzed hag ar skrivagnerien. Rouez eo brema, an dra-ze a zo anat, ar re na gemeront ket perz, a bell pe a dost, en adsao ar brezonek. Me meuz gallet gwelet ze ma hunan, meur a wech, en eur redek war ar meaz dre Vreiz-Izel. En kement bourk, e kement keraden a zo, e kaver tud paour ha tud pinvidik entanet o c'halon gant karantez Breiz, prest da stourm evithi gant an nerz o deuz, ha hervez ar galloud a zo roet d'ezo en o c'hontre. Dre fors lenn ar journaliou, dre fors klevet komz deuz labour eun darn tud-ze, eur fulen-dan a zo redet deuz kalon an eil en kalon egile, hag e ver deut

da intent gwelloc'h ar re a zifenn Breiz *evel o Bro*, da gemer plijadur o lenn Brezonek, ha zoken oc'h esa skriva anezan.

Brema e zo skoliou hag a zisk ar brezonek d'ar vugale a-unan gant ar gallek, ha gwechall ne oa ket ! Enor d'ar frereed ha d'al leanezed a ra eul labour ken talvoudek hag a daolo e frouez ne vo ket pell !

Piou en dije zonjet brema tri pe bevar bloaz e vije deut ar boblou euz hon gouen, Bretoned an tu all d'ar mor ha re an tu-ma d'ezan, da eren o broiou an eil gant eben e barz goueliou ken braz ha ken kaër m'en deuz komzet ar bed holl diwar ho fenn ? Hag ar bloaz-ma adarre, da viz Eost, e vo en kear Dubiin, en Iverzon, eur c'hendalc'h braz disanz, eur vodadek Bretoned a ziredo di euz euz a bevar c'horn ar bed... Ha prestik goude, da fin miz Gwengolo, eur c'hendalc'h all a vo en Gwengamp, war bar hini Gwened varlene, hag a destenio d'an holl :

E ma beo gouen ar Vretoned !

An traou disterra a-wechou en diaveaz eo a ra ar muia vad. Vel ma skriv er gazetenn *Cymru* an aotrou Owen Morgan Edwards :

« An eon, emezan, eo a denn sell an den war an dour, daoust ma ne ra ra ket nemeur a vad d'ar prajeier ha na laka ket ar vilin da droi. Koulskoude, mar red ar ster a zindan doureier pur ha krenv, e c'hall an eon chom kement ha ma karo war c'horre ouz lagad lirin an heol. »

Diwallomp 'ta da zisprizout an traou vihan a c'hall zikour ahanomp mui ouz mui. Evel se dre hon c'homziou, dre hon zammou skridou, dre hon c'huzulliou, e c'hallomp ober muioc'h a vad en hon c'horn douar evid ar re na reont nemed skei war an taboulin.

Pellaomp ar vez, a laz ar gwella mennoziou en spe-red an nen, komzomp brezonek hardi, gwaz d'arre na vezintket kountant, skrivomplizerou brezonek, lakeomp an

« adress » en brezonek, ha pa hon bôezom da gas eun de pech d'unan all a oar brezonek, greomp. Urz'zo d'oberze. Sethu ama al lezen : (Reolen war ar Post, 28 a viz Even 1897) « An depechou a dle beza skrivet en eul langach skler, ha gouest da veza intentet, da lavaret eo en eur iez bennag digemeret e-tre holl broiou an Europ, hag ive en *Brezonek*, en bask, en gaskôn pe en provansek. »

Ouest-Eclair, 26 février 1900.

Fondation de la Fédération des Etudiants Bretons de Rennes

Plus que jamais, à l'heure actuelle, il importe que les jeunes bretons s'unissent et se groupent pour développer en Bretagne une activité littéraire et artistique propre.

Ce qui a fait jusqu'ici la force du peuple breton, c'est sa *ténacité* à conserver sa langue et ses coutumes. Aujourd'hui il faut que ce peuple sache s'approprier les progrès modernes, et ne plus se contenter de vivre à l'avenant. Car si quelque chose doit le perdre ce sera son *isolement*, le défaut d'esprit d'union et de coopération qui a parfois caractérisé les hommes de notre race.

C'est pourquoi nous voulons maintenant essayer de grouper en un faisceau indissoluble les étudiants bretons de la capitale de la Bretagne, de les unir autour d'un centre d'activité intellectuelle *qui sera notre Lan-*

que, et tout ce qui a trait au côté artistique de notre pays. Nous voulons suivre l'exemple donné par les Etudiants bretons de Lille et les Fédérés bretons de Paris.

Nous avons l'approbation d'un grand nombre de Bretons éminents de Bretagne. A Rennes, M. Desgrées du Lou, directeur de l'*Ouest-Eclair* et M. Charles Bodin, le distingué professeur de Droit, nous ont encouragés à persévérer dans cette voie. Nous ne doutons pas que M. Loth, l'éminent doyen de la Faculté des Lettres, ne nous aide de son appui et de ses conseils.

Jusqu'à présent, nous le répétons, nous n'existons qu'à l'état de projet. Nous deviendrons sous peu, si le succès nous favorise, une réalité.

Nous avons confiance dans la bonne volonté de nos compatriotes !

Je me permets de citer les noms des premiers promoteurs de la *Fédération des Etudiants Bretons* :

MM. Savouré (Médecine); Enaud (Droit); Cadoudal (Agriculture); Stéphan (P. C. N.); Cuvén (Agriculture); Gouriou (Médecine); Jean Le Menn (Droit).

Quand les adhésions seront assez nombreuses, les membres seront invités, par la voie du journal, à se réunir, afin d'élire le bureau et adopter les statuts. Ces statuts seront soumis à l'autorité compétente.

N. B. — Les adhésions seront reçues par le signataire même de cet article, aux bureaux de l'*Ouest-Eclair*, 4, rue de la Chalotais.

Ouest-Eclair, 26 mars 1900.

Improvisation

Prononcée à la Séance de Fondation de la Fédération des Etudiants bretons de Rennes, (29 avril 1900).

L'*Ouest-Eclair* du 30 avril 1900 la résumait en ces termes :

« La grande majorité des membres étant présente, M. Jaffrennou ouvre la séance en faisant l'historique de la société, dont l'idée fut lancée par un ardent breton, M. Jean Le Menn, au courant d'une soirée de fin mars. L'idée fit du chemin, grâce à la publicité de l'*Ouest-Eclair*, de l'*Indépendance Bretonne*, et d'autres journaux régionaux. De six, le nombre des fédérés s'éleva bientôt à 25, puis à 30, enfin à 36, et il augmentera encore.

L'éminent doyen de la Faculté des Lettres, M. Loth et M. Bodin, professeur de Droit, encouragèrent dès l'abord la société naissante. M. Jaffrennou résume ensuite les principaux buts que la fédération se propose d'atteindre : 1° propager le Mouvement Littéraire Régional en Bretagne en donnant les premiers l'exemple ; 2° protester contre l'ostracisme dont la langue bretonne est l'objet dans les écoles ; 3° former une pépinière de propagandistes et de militants bretons, en s'exerçant à la parole en langue bretonne ; 4° demander à nos députés de présenter au Parlement des motions en faveur de l'enseignement bilingue en Basse-Bretagne.

L'orateur termine par quelques mots sur le mouvement celtique en Bretagne et dans les autres Pays Celtiques. »

Les Colonies bretonnes

M. Paul Sébillot publiait, il y a quelques années, dans la *Revue de Bretagne et d'Anjou*, une curieuse statistique indiquant la limite exacte, village par village, des langues bretonne et française dans les Côtes-du-Nord et le Morbihan. Il en résulte que le breton parlé n'a pas reculé depuis des siècles. La population a même augmenté puisque, depuis un demi-siècle environ, les Bas-Bretons émigrent en masse à l'intérieur de la France, où ils ont fondé de nombreuses colonies. Ils se dirigent de préférence vers les grands centres, et se groupent dans des quartiers spéciaux, en général autour d'une église où la prédication se fait en langue celtique. Le fait est que, à l'heure actuelle, la population bretonne déborde partout sur la population française, et, en plusieurs endroits, par exemple à Trélazé (Maine-et-Loire), elle l'a assimilée et s'est développée par les naissances d'une façon très considérable.

D'après de récentes statistiques, il se trouve à Rennes 2.500 Bas-Bretons, sans compter les soldats qui sont originaires en grande partie des Côtes-du-Nord. Les Bas-Bretons sont principalement employés à la Gare, dans les scieries, dans l'industrie des sabots et des galoches. Les femmes sont en général domestiques, ou tiennent de petits cafés dans les environs de la Gare.

Presque tous ces Bas-Bretons, tout en connaissant le Français, conservent l'usage de leur langue dans les circonstances ordinaires de la vie ; le cas m'est arrivé de parcourir quelques rues de Rennes sans entendre, pour ainsi dire, parler autre chose que breton. Il serait à souhaiter que l'administration épiscopale des départements bretonnants envoyât à Rennes un prêtre breton spécialement affecté à la population celtique de notre

ville. Il se trouve encore sur la route de Saint-Jacques, un petit village de Léonards, marchands d'oignons : des Parisiens, venus pour l'affaire Dreyfus, ayant fait leur première promenade champêtre de ce côté, s'imaginèrent que la langue bretonne se parlait dans toute l'Ille-et-Vilaine.

Il existe encore dans notre département une colonie de 207 Bas-Bretons établie aux alentours des mines de Pontpéan. L'histoire de cette colonie est curieuse : son origine remonte à 1765, époque à laquelle la Société des Mines d'Huelgoat-Poullaouën (Finistère) reprit à son compte l'exploitation de Pontpéan, abandonnée en 1763. Cette petite colonie a, depuis, énergiquement conservé sa langue : le breton s'y transmet toujours de père en fils.

Les Celto-Bretons sont très nombreux dans la Loire-Inférieure. Outre les paludiers du Croisic-Pouliquen, au nombre d'environ 500, il se trouve à Nantes 10.000 bretonnants disséminés dans les faubourgs, mais établis surtout dans la paroisse Saint-Anne, où l'on prêche en breton. Une autre colonie est installée dans le quartier de Barbin, près de l'Erdre. On y prêche en breton aux retraites. Aux élections municipales, on voit sur les murs de Chantenay, des affiches en breton.

A Saint-Nazaire on compte 1.000 Bas-Bretons, la plupart travaillent dans les bassins, ou sont terrassiers, déchargeurs, etc.

Les Bas-Bretons sont très nombreux à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord). Ils atteignaient en 1886 le nombre de 2.500. Aujourd'hui ce nombre a doublé : on n'entend que breton dans les milieux ouvriers de Saint-Brieuc. Si l'émigration continue ainsi, Saint-Brieuc peut encore devenir cité bretonnante. Chaque année il y a à l'église Saint-Guillaume une retraite de 3 jours à l'usage de ces braves gens, où on leur fait les instructions en breton. Un petit journal breton, *Kroaz ar Vretoned*, se publie à Saint-Brieuc.

Non seulement la limite du breton ne recule pas dans les Côtes-du-Nord, mais elle semble au contraire s'élargir. Des habitants de Quintin, ville située en pays français, mais proche la limite, m'ont assuré qu'on y compte aujourd'hui la moitié de Bretonnants, alors qu'il y a cinquante ans il ne s'y trouvait pas cent.

Les Celto-Bretons ne répandent pas seulement en Haute-Bretagne leur flot toujours plus considérable.

Ils ont fondé des colonies très prospères en Maine-et-Loire. A Angers et sa banlieue ils sont 4.000. A Trélazé, on peut, sans exagération, les chiffrer à 7.000. La moitié est originaire du Finistère : l'autre moitié des Côtes-du-Nord et du Morbihan. Les Bretons de Trélazé forment une colonie exclusivement industrielle qui est employée dans une fabrique d'allumettes et dans six carrières d'ardoises. A Angers même, ils travaillent dans les filatures. Ils ont conservé leur langue, se marient entre eux et se mêlent peu à la population angevine. Presque tous apprennent le breton à leurs enfants. La paroisse de la Madeleine d'Angers est presque uniquement affectée aux Bretons ; elle compte dans son clergé un aumônier bretonnant.

Au Havre, d'après M. Léon Brunschwig (*Phare de la Loire*), les Bretons bretonnants étaient 3.000 en 1878, 12.000 en 1898. Ils avaient déjà une chapelle particulière, un prêtre, et habitaient le quartier de l'Eure, du côté d'Harfleur, et aussi le quartier St-François. Beaucoup d'entre eux ignorent le français. Cette colonie a prospéré et sensiblement augmenté depuis. Devant cet accroissement il avait été question, en 1897, de fonder au Havre un petit journal breton. Malheureusement, personne ne se présenta pour le rédiger, de sorte qu'il est encore à l'état de projet.

Enfin, les Bretons ont aussi, depuis quelques années, une tendance grandissante à émigrer à Paris. La Bretagne entière est représentée à la capitale par plus de 150.000 Bretons, dont bien près de 50.000 bretonnants.

Les Bas-Bretons se massent aussi à St-Denis, dans la rue Compoise et rues adjacentes. Les églises Saint-Antoine et de Vaugirard, à Paris, ont toujours un prêtre breton. On trouve également beaucoup de Bretons aux Batignolles.

Les Bretons de Paris sont peut-être ceux qui se groupent et s'organisent le mieux, tant au point de vue pratique et matériel, que littéraire et spirituel. MM. Charles Le Goffic, de Gourcuff, Le Fustec, Yves Berthou, Pierre Laurent, Durocher groupent autour d'eux les bonnes volontés bretonnes de la capitale, et couronnent cette année leur œuvre par une exposition bretonne. L'abbé Cadic est, de son côté, parvenu à réunir de nombreux Bretons autour de sa *Paroisse Bretonne*.

Dans cette rapide énumération, je ne compte pas les milliers de Bretons qui, à l'époque des foins et des blés, émigrent en Normandie et dans le Maine, ou les bras manquent, faute d'enfants.

Je ne suis pas, personnellement, ennemi de l'émigration des Bretons. Notre race est une race vigoureuse, pleine de sève, destinée à se développer toujours. Elle a besoin de se déverser à l'extérieur, ses limites naturelles ne pouvant plus la contenir ni lui fournir du travail et du pain. Mais il faut que l'émigration soit bien dirigée et bien comprise.

Il importe par dessus tout que les bas-bretons, loin de chez eux, se syndiquent et se groupent pour se défendre dans la vie de chaque jour, pour se soutenir contre les patrons trop exigeants qui leur attribuent les plus dures besognes « parce qu'ils sont Bretons. » Et pour se conserver en blocs intacts, pour *assimiler* et non *être assimilés*, qu'ils conservent précieusement leur langue, et qu'ils ne craignent pas de la parler publiquement, toujours, entre eux. Ainsi comprise, l'émigration bretonne sera salutaire pour les émigrés, et pour la France elle-

même qui va se dépeuplant et qui a besoin du mélange d'une race vierge et vigoureuse pour enrichir son sang appauvri.

Ouest-Eclair, 7 mai 1900

Une visite à l'Exposition Bretonne de Paris

Le *Village Breton* organisé à l'Exposition par les Bretons de Paris est un véritable petit oasis de verdure, de fraîcheur et de gaieté, où les Bretons peuvent se rendre en paix après l'immense tohu-bohu que présente Paris à l'heure actuelle.

Accompagné de mes amis Alfred Lajat, directeur de la *Résistance* de Morlaix, et Th. Le Gall, nous venons de faire une visite à ce village breton et à ses excellents organisateurs et assidus.

Ce *Village* est parsemé d'arbres verts, de dolmens immenses et de menhirs sous lesquels sont installés des centaines de tables et de bancs où l'on peut se désaltérer au bon cidre de Bretagne. Au centre du village s'élève l'hôtellerie d'Anne de Bretagne, dont le premier étage fut d'abord le *Cabaret Breton*, ou club des chanteurs et chansonniers bretons. Le cabaret a été depuis transporté en plein air. On y voit encore la fontaine de Sainte Barbe, le cimetière de Pencran, des calvaires, des sculptures de toutes sortes, un magasin de broderies de Pont-n-Abad, une librairie bretonne, c'est, en un mot, un vrai paradis celtique.

Dans une petite grange adossée à l'hôtellerie, la grosse Jeanne, de Quimper, fait des crêpes de blé noir; des bonnes bretonnes circulent de tous côtés avec des pichets de cidre,

tandis que, sur deux barriques, des sonneurs de biniou et de bombarde jouent des airs endiablés. Les magnifiques costumes d'Arvor s'y entrecroisent, élégantes coiffes de Scaër et de Rosporden, *chupens* de Quimper et de Juch, *bragou-bras* de Gouézec et de Plonévez, austères vêtements des hommes du Léon.

Le Cabaret breton est dirigé par Léon Durocher et Pierre Laurent, poètes bretons tous deux, l'un de Pontivy, l'autre de Baud (Morbihan). Les concerts bretons de dimanche soir et de lundi soir ont été très suivis, et comme toujours bien réussis, grâce au dévouement infatigable de Le Goffic, Durocher, Laurent et des autres directeurs.

La partie langue bretonne a eu une place d'honneur. Lajat, dont le costume de Coray fait merveille, a chanté avec enthousiasme le *Bro goz ma zadou*, la chanson *Sao Breiz-Izel* et une gverz nouvelle de Le Garrec. Votre serviteur a dû apporter son humble tribut en chantant *Ar Goulmih* et *Maro ar bays koz*. Nous avons eu le plaisir d'entendre de Madame Durocher des vers bretons sur l'Exposition. Madame Durocher est une bardesse authentique: elle compose facilement en langue bretonne et ses vers ont une saveur tout particulièrement délicate.

Durocher a chanté son *Gilet Breton* et sa magnifique *Marche de Bretagne*; Pierre Laurent a récité des sônes d'amour en dialecte Vannetais; Kermorvan, de Penmarc'h, a chanté le *Biniou* accompagné sur le piano par l'auteur même de la musique, M. Durand; Charles Le Goffic a également lu quelques-unes de ses poésies si sentimentales.

La foule nombreuse du village breton a particulièrement applaudi un télégramme de sympathie adressé au Cabaret breton au nom de la Fédération Bretonne des Etudiants de Rennes, par MM. de Kerangüé et Le Berre.

Le lundi soir, 3 Juin, le Cabaret breton fonctionna comme d'habitude. Lajat a chanté avec un brio superbe le *Sestz Gwengamp* et le *Bro goz ma zadou* avec accompagnement au piano de Madame Le Goffic.

Nous devons hautement féliciter les Bretons de Paris d'avoir su donner à la vieille Bretagne une si belle place dans la foire du monde, et d'avoir fait du village breton une attraction qui ne le cède en rien au village suisse, et qui dépasse beaucoup par son originalité et son authenticité les villages provençaux, berrichons, basques et autres.

Tous les Bretons qui visiteront Paris se rendront donc au *Village Breton* : non seulement ils y seront bien reçus, mais ils auront encore la douce satisfaction d'y retrouver un coin de leur Bretagne !

*
*
*

Au nom de mes amis Lajat et Le Gall, je remercie en terminant, les Bretons de Paris de l'aimable et cordial accueil qu'ils nous ont fait. Merci de tout cœur à Jean Le Fustec, barde Iann ab Guillerm, de son hospitalité toute bretonne, et Charles Le Goffic, et Yves Berthou de leur sympathique réception. Merci à Durocher et à Laurent directeurs du cabaret breton, à MM. Richard et Ollivier, directeurs de l'exposition bretonne, qui ont su faire de ce petit *Village* une attraction si belle où tout semble réuni pour plaire au cœur et à l'esprit des Bretons. Nous en conserverons le meilleur et le plus durable souvenir.

Ouest-Eclair, 10 Juin 1900.

Rapport lu au Congrès de Guingamp

Le 31 Août 1900

par M. Jaffrennou, Secrétaire de la Section de Langue et de Littérature Bretonnes de l'U. R. B.

Messieurs,

L'an dernier, à pareille époque, je vous lus à l'une de nos réunions de Vannes un rapport sur les travaux divers accomplis en 1898 par la section de l'Union Régionaliste dont j'ai l'honneur d'être secrétaire. J'insistai particulièrement sur les nombreux journaux de Bretagne que nous avons gagnés à notre cause ; sur la belle reconnaissance du Théâtre breton,

non seulement à Ploujean, mais encore à St-Martin de Morlaix et à Lanmeur où des troupes se sont fondées : sur les livres et les brochures que nous avons publiés ; enfin, sur les relations qui s'étaient établies entre la Bretagne d'une part et les pays celtiques des Îles Britanniques de l'autre.

Depuis le Congrès de Vannes, de nombreux progrès ont été réalisés. Si nous avons rencontré dans certains milieux une hostilité plutôt sourde, nous avons aussi eu le plaisir de constater souvent, dans nos nombreuses tournées de propagande dans les campagnes, que la grande majorité de la Bretagne, en dehors de tout esprit de secte ou de parti, s'est ralliée résolument au mouvement breton.

J'ai fait en Basse-Bretagne avec Lajat, quatre excursions : dans la région de Scaër ; dans le pays de Quimper ; à Guingamp et dans le Haut-Tréguier. Le docteur Picquenard s'était joint à nous pour excursionner dans les environs de Quimper. Partout nous avons rencontré des sympathies nombreuses, et l'on peut compter par milliers les livres, chansons et tracts que nous avons distribués aux paysans. Il va sans dire, et je le répète encore, qu'une vulgaire politique n'était nullement le but de ces voyages, mais bien l'unique désir de ressusciter, de faire vibrer de nouveau chez nos Cornouaillais et nos Trégorrois la fibre du patriotisme breton. Nous ne sommes ni des exclusivistes, ni des fanatiques, ni des cabotins, mais nous nous sommes Bretons, et nous voulons que nos compatriotes le soient comme nous, car pour eux c'est un droit et pour nous, qui nous occupons des destinées de la race, c'est un devoir de les instruire et de les guider.

L'œuvre populaire marche donc, et progresse ; mais l'œuvre purement littéraire et linguistique ne prospère pas moins.

A Rennes, les Etudiants bretons, d'un accord presque spontané, se sont constitués en Fédération bretonne, et ont proclamé leur résolution de cultiver la littérature et la langue de Bretagne. Grâce à des ardents tels que Victor de Kerangwé, Léon Le Berre, Jean-Louis Vourec'h, Jean Le Menn, Théodore Le Gall, Olivier Sagory, Maurice Facy et tant d'autres que je devrais nommer encore, la société s'est solidement établie. Dès le début, elle recevait l'autorisation préfectorale, ce qui montre que le gouvernement n'est peut-être pas aussi

hostile au mouvement breton que d'aucuns le prétendent. Dans le courant de l'année présente, la Fédération rennaise a travaillé énergiquement à la grande œuvre du relèvement. Elle a tenu régulièrement ses réunions tous les samedis soir. La première visite officielle qu'elle reçut fut celle de l'Irlandais Edmond Fournier d'Albe, secrétaire de l'Association panceltique de Dublin. Quelque temps après, elle fut honorée de la visite d'un député gallois, M. Herbert Lewis. La réception qu'elle fit à ces deux Celtes, sans être luxueuse, fut digne de la Bretagne et de l'honneur de la Fédération. Puis nous eûmes le plaisir d'organiser une séance en l'honneur de la venue de Th. Botrel et de sa charmante compagne : notre salle se trouva beaucoup trop étroite pour contenir les deux cents étudiants qui étaient accourus à notre appel... Au mois de juin, M. Arthur de la Borderie, le célèbre historien, nous fit à la Faculté des Lettres une fort belle conférence sur Nomenoe et son œuvre. Je me garderai d'omettre la charmante soirée où nous eûmes le plaisir de revoir M. Ch. Picquenard, de Quimper. M. Lajat de Morlaix, empêché de venir en personne, prit la peine de nous adresser sa conférence, qui fut lue par le président.

Enfin la Fédération des Etudiants bretons a tenu à rappeler à la Municipalité de Carhaix, qui semblait l'avoir oublié, qu'au centenaire du Celtisant La Tour d'Auvergne les courses de bicyclettes étaient nombreuses, mais qu'on ne voyait sur le programme des Fêtes aucune trace de la langue bretonne.

Cette intervention a été très commentée. Pour ma part je félicite hautement ici cette poignée de jeunes gens de nos meilleures familles qui, devant l'apathie générale, prirent sur elle de réclamer la mise en honneur du Breton dans les fêtes publiques !

Nous remercions aussi les nombreux sénateurs, députés et les hommes de marque de Bretagne, qui ont bien voulu nous envoyer avec leurs encouragements précieux, leurs dons en argent. Ces cotisations nous ont été extrêmement utiles. Dans l'année qui vient, nous en aurons besoin encore, car jusqu'ici la Fédération a tenu ses réunions dans des salles particulières obligeamment mises à sa disposition. Pour que son œuvre devienne efficace, il lui faudra un local, et ses propres ressources ne lui ont pas permis cette année d'en avoir

un. Mais elle a confiance dans l'avenir. Son exemple d'ailleurs a été suivi.

Nantes, grâce au dévouement de Yann Rumengol et de Henri Dartigue aura, dès la rentrée de Novembre, une Fédération d'Etudiants, sœur de son aînée de Rennes. Elle compte de plus, publier un petit organe mensuel, le *Terroir breton*. A Saint-Brieuc enfin, on a parlé dernièrement d'un projet de Fédération bretonne de jeunes collégiens. L'idée n'a trouvé jusqu'ici personne pour la réaliser. En revanche, St-Brieuc a vu se fonder dans ses murs un comité local se chargeant de la défense du breton dans les Côtes-du-Nord. Ce comité qui compte une douzaine de membres, a pour président M. Kerviler fils, pour secrétaires MM. Le Moal et Gürjon, et pour trésorier M. Miard.

Pour ce qui est de l'enseignement de notre langue, de nombreuses écoles libres sont venues s'ajouter cette année à la phalange de celles qui enseignaient déjà en 1899. Et ce qui constitue une nouvelle vraiment heureuse pour nous, c'est l'annonce de la fondation, en octobre, d'un cours officiel de breton au Petit Séminaire de Tréguier.

Quant à ce qui regarde la musique bretonne, si originale entre toutes, MM. Vallée et Le Moal, à l'aide d'un phonographe, obligeamment prêté par M. Loth, ont recueilli des airs très anciens de la région de Guingamp. Ils seront publiés sous peu.

Enfin (et quoique la section celtique de l'U. R. B. n'y soit personnellement pour rien), je me permettrai de citer parmi les faits notables et propres à réjouir les cœurs bretons, la transplantation à l'Exposition d'un Village Breton, dont le clou est le Cabaret Breton. Merci à Charles Le Goffic, à Léon Durocher, à Pierre Laurent, d'avoir su faire de leur cabaret chantant un vrai lieu de délices pour les Bretons qui ont visité cette année la capitale.

Ce rapport est déjà trop aride et trop décousu, Messieurs, pour que je m'étende encore ici sur les relations des pays celtiques entre eux. Elles sont aujourd'hui plus amicales que jamais, et si l'on ne voit pas à ce congrès autant de Gallois, d'Irlandais et de Highlanders que nous l'aurions désiré tous, les cœurs n'en demeurent pas moins unis par dessus les mers.

Les Celtes se suivent des yeux, les Celtes s'aiment (car des frères ne peuvent que s'aimer) les Celtes persistent à avoir confiance dans la petite étoile de leur race que des nuages passagers pourront voiler parfois, mais qu'ils n'empêcheront jamais de briller quand même au fond des cieux.

Politique Nouvelle

I

« Parlementaire ou plébiscitaire, écrit M. Charles Maurras dans la *Gazette de France*, une république ne peut pas décentraliser, parce que tous les pouvoirs y sont électifs. Le Gouvernement a donc intérêt, pour se faire réélire, à centraliser, à conserver dans sa main le plus possible de pouvoirs publics. » Se basant alors sur les habiles promesses du duc d'Orléans, Charles Maurras soutient en même temps que la royauté seule peut donner à la France la décentralisation administrative dont elle a si grand besoin.

Nous ne croyons pas que la royauté puisse apporter un soulagement effectif à l'état de choses actuel. Le pouvoir royal, qu'il soit représenté par un duc d'Orléans ou un Napoléon est une menace continue de césarisme et d'autocratie : le passé est là pour nous donner raison.

Il est vrai qu'on pourrait en dire autant de la République parlementaire actuelle. Elle non plus ne renferme pas l'idéal du bon gouvernement. A la noblesse d'autrefois a succédé la noblesse des parvenus gouvernementaux, non moins dangereux pour la liberté de chacun que les féodaux de jadis.

Le fonctionarisme qui enserre étroitement le pays, les agents aveugles de l'Etat, les salariés de la Caisse publique ruinent la France, l'asservissent, nivellent climats et races, l'enchaînent au mot d'ordre venu de la capitale. Notre République a, de plus, divisé la France en une infinité de factions politiques : quelques chefs, postés à Paris, tiennent les drapeaux autour desquels un grand nombre de nos députés provinciaux viennent se grouper en troupes compactes..., ignorant qu'ils ne sont pas seulement au Parlement pour veiller aux intérêts de la France entière mais pour s'occuper aussi des pays qui les ont élus.

La Bretagne, avec ses mœurs et son caractère spécial, a plus à souffrir que toute autre province de cette centralisation néfaste.

Quel serait donc le Gouvernement qui, tout en sauvegardant l'unité nationale française, nous laisserait notre initiative et le libre développement notre individualité ? Nous estimons qu'une République démocratique et fédérale, puisqu'il faut dire le mot, serait notre planche de salut. Ce gouvernement devrait être une *république*, parce que ce régime est celui qui sied le mieux aux tendances d'aujourd'hui et qu'il est pour ainsi dire entré dans nos mœurs ; il serait *démocratique*, c'est-à-dire l'apanage de tous, sans exception, et *fédéral*, c'est-à-dire que le pays serait divisé, suivant la situation topographique ou racique des contrées, en pays d'Etats quasi-autonomes, qui *gèreraient eux-mêmes leurs affaires particulières tout en collaborant à la direction des affaires générales de la nation par des délégués peu nombrés parmi leurs Corps Elus et qui siègeraient à Versailles*. Une France fédérée, comme les Etats-Unis, l'Allemagne ou la Suisse, aurait peut-être une tête moins forte, mais elle aurait certainement des membres plus vigoureux et plus sains.

Les provinces, et la Bretagne en particulier, retire-

raient des avantages immenses d'un gouvernement qui se baserait sur ces principes : il nous donnerait des évêques bretons que nos prêtres réclament tous, et des fonctionnaires bretons qui, au lieu d'être nommés par Paris le seraient par le « pays d'Etat » lui-même. Il n'est pas de doute que celui-ci saurait les choisir adaptés au caractère de la région qu'ils auront à gouverner. Au lieu d'avoir des lignes de chemins de fer favorisant Paris au grand dam des départements, et faites plutôt pour relier ceux-ci à Paris que pour leur permettre de communiquer entre eux, nous aurions des réseaux régionaux qui aideraient beaucoup au développement de l'agriculture et à la prospérité du commerce : nos produits locaux n'iraient plus encombrer les marchés des grands centres, ils seraient échangés contre les produits différents des autres provinces, et tout n'en marcherait que mieux. Administrée de cette façon, ayant à Rennes le centre de ses affaires intérieures, la Bretagne ne tarderait pas à devenir une contrée prospère et florissante.

On accuse notre pays d'être pauvre : la vérité est qu'on le néglige, et que la centralisation est toujours là qui coupe les bras aux petits propriétaires et aux syndicats communaux. On en est arrivé à ne pouvoir rien entreprendre sans être réduit à invoquer l'assistance d'une théorie indéfinie d'administrations diverses qui agissent souvent au détriment même de leurs administrés.

Mais avec une République franchement fédérale et libérale, la Bretagne pourrait, tout à son aise, et sans entraves, développer et accroître les divers produits de son sol. Le pommier, notre arbre national, est susceptible de devenir pour nous une source de richesse immense ; menée sur un plus grand pied, la culture des crus de La Guerche, Saint-Malo, Pontivy, Châtaudren, Pontrioux, Callac, Fouesnant serait une barrière à l'importation des eaux-de-vie et des vins de garance, déve-

lopperait nos marchés régionaux et ferait une concurrence redoutable aux cidres de nos bons voisins de Normandie.

Les côtes bretonnes, elles aussi, sont d'une rare fertilité, grâce aux engrais de mer, riches en phosphates, qui sont à proximité : les oignons, les légumes, les pommes de terre sont très cultivés en Léon et en Tréguier, et chaque année on en exporte des quantités considérables en Angleterre et au Pays de Galles. L'intérieur des terres n'est pas encore si éloigné de la mer que les sables ne puissent lui parvenir à peu de frais (si nous avions des chemins de fer locaux en plus grand nombre). Les pâturages de Callac et de Carhaix sont très riches et l'on y élève des animaux gras en abondance.

Que dire des forêts de pins et de sapins qui croissent si bien dans les montagnes d'Huelgoat et de Berrien ? Nous avons dans les plantations une source de richesse de plus.

Et la mer ? La Bretagne avec ses 600 kilomètres de côtes peut rivaliser de productions maritimes avec quelquelque pays que ce soit. Mais avec le système actuel c'est en vain que nos 10.000 pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande, nos 20.000 pêcheurs de sardines, se dépensent et se sacrifient chaque année. Leur pays à eux ne profite guère de leur pêche, et eux-mêmes ne s'enrichissent pas. Pourquoi ? C'est que l'argent fuit de la province, et abonde dans les grandes villes et... dans la caisse du gouvernement.

On peut donc voir que livrée à elle-même, la Bretagne, loin de s'appauvrir, s'enrichirait considérablement. Et avec la richesse matérielle viendrait la richesse intellectuelle. Nos paysans bretons sont dupés journellement par des hommes d'affaires qui les tournent en ridicule et les traitent en peuple d'ordre inférieur, parce qu'ils savent supporter tout sans se plaindre... Ces petits tyrans de village disparaîtraient soudain si la République fédérale que nous rêvons, tranchant des préjugés sécu-

laire, nous donnait enfin l'enseignement bilingue du breton et du français dans les écoles de Basse-Bretagne, et des fonctionnaires qui, avant de s'implanter chez nous en conquérants, seraient obligés de connaître l'idiome du pays. Que d'exactions et d'injustices l'on épargnerait ainsi !

Ce que je dis là, je l'estime être l'exacte vérité, et je défie quiconque de démontrer aux Bretons que la République parlementaire soit apte à donner à notre pays les avantages matériels et moraux qui résulteraient d'une décentralisation large et appropriée.

Ouest-Eclair, 18 octobre 1900.

II

Dans un précédent article, j'ai essayé brièvement d'exposer à nos lecteurs un système de gouvernement fédéral qui permettrait, tout en conservant un autour d'un centre, l'ensemble de la nation française, de rêver pour la Bretagne et les autres provinces d'une ère de prospérité plus grande réalisée par chacune d'elles conformément à sa race et au caractère particulier de ses habitants.

Aujourd'hui, nous pouvons entamer une question plus délicate, mais non moins importante : celle du plus grand développement à donner à nos industries nationales ou locales d'Armorique. « La production isolée, dit Karl Marx, donnerait la médiocrité en tout. » Ce jugement est sommaire, mais il n'en est pas moins vrai : isolée, il est certain que la production fournit la médiocrité et la malfaçon. Il faut donc grouper autour de centres naturels, par les liens du syndicat, les nombreuses productions autonomes que nous possédons en Bretagne, et que, de jour en jour, la grande production de Paris atrophie et étouffe.

Nous avons, il n'y a pas longtemps encore, des poteries fameuses à Lamballe et à Pabu : elles tendent au-

aujourd'hui à dégénérer, parce que ces potiers ne savent pas ou ne veulent pas se syndiquer contre l'invasion de la faïence à bon marché. L'exemple du Quimper devrait les instruire : la faïence bretonne de Quimper est devenue « à la mode » parce que cette industrie a suivi son évolution ; elle a perfectionné ses outils et s'est ouvert de nombreux débouchés ; elle a su conserver, en la rendant moins coûteuse, la peinture multicolore en relief sur la grosse faïence ou « terre de fer », et la contrefaçon de Paris n'est pas parvenue à la dépasser dans cet art.

Dans les campagnes du Finistère nous avons des chapeliers (tokerien) travaillant en feutre et paille : on sait que les chapeaux bretons, très élégants avec leurs longs velours, sont d'un « fini » irréprochable, mais ils coûtent très cher, encore une fois parce que nos *tokeriens* pensent plutôt à se faire concurrence qu'à se fédérer pour se procurer la matière première à meilleur marché. On vend déjà à Quimper des chapeaux qui semblent bretons et originaux : mais vous verrez à l'intérieur la marque « mode de Paris ! »

Cet état de choses est regrettable : nous ne pouvons trop le faire remarquer à nos compatriotes, dont le manque d'initiative est parfois malheureusement le défaut. Quelle concurrence, s'ils le voulaient, ils feraient à tous les produits façonnés à l'extérieur ! Les leurs les valent bien ; très souvent eux-mêmes ne s'en rendent pas compte, car l'école mal comprise, l'instruction uniformisée, est toujours là qui leur parle de progrès... Vous avez le progrès chez vous, Bretons : ce ne sera pas le même progrès que celui de Paris ou de Londres, mais y a-t-il un critérium de progrès pour tous les peuples ?

Il y aurait aussi beaucoup à dire au sujet des filatures de Guingamp, d'Uzel, et de Loudéac. Les toiles de Guingamp ont eu beaucoup de vogue en Bretagne : elles sont tombées assez bas. Pourquoi ?... Jamais les tisserands de Sainte-Croix n'ont pensé à se syndiquer pour acheter des métiers plus perfectionnés !

Il faut conserver, c'est vrai, mais conserver en améliorant : prendre aux autres ce qu'ils ont de meilleur, se l'assimiler et leur faire concurrence avec leurs propres armes. Les petits producteurs, sans rien abandonner du cachet propre de leur industrie régionale, ne doivent pas craindre d'adopter parfois les procédés de la grande production : ils ne sacrifieraient pour cela rien de leur indépendance, de leur initiative, ni de leur intérêt. Ces résultats ne peuvent être atteints que par l'association : l'isolement c'est la décrépitude.

La matière première, les Bretons l'ont chez eux : le chanvre et le lin pour les filatures, la terre glaise pour la poterie, les peaux de loutres et de lapins pour les chapeaux ; et ils ont mieux : une originalité particulière de production, qui a son mérite propre.

Que dire du costume breton ? Tout le monde avoue que les tailleurs bas-bretons confectionnent de très jolis costumes, et ont des modes, variant de région à région, qui ne manquent ni de charme ni de grâce. Pourquoi uniformiser la mode ? Le monde sera-t-il meilleur quand tous les hommes porteront gibus et casquettes et les femmes des jardins sur la tête ? C'est avec beaucoup de raison que M. de l'Estourbeillon, député de Vannes, lançait au Congrès de Guingamp l'idée d'un journal de modes bretonnes. Beaucoup de dames bretonnes ne seraient que plus gracieuses avec la coiffe en couronne, la collerette tuyauté et le korfen (justaucorps) de Carhaix et de Rosporden : pour ma part, j'en connais qui portent le costume breton avec une remarquable élégance....

J'en dirai autant du costume des hommes : favorisons de nos commandes les tailleurs campagnards qui brodent des gilets en sept couleurs à faire p...leurer de dépit les high-life tailors ; et surtout engageons-les à remplacer sans crainte l'aiguille par la machine, là où la façon le comporte.

Pourquoi les bragou-braz ou larges braies sont-elles presque abandonnées ? C'est encore parce que nos bra-

ves Cornouaillais n'ont jamais voulu se résoudre à remplacer les *ibils* par des boutons, et la bure par une étoffe plus légère. Ils ont préféré adopter le pantalon. Rien n'est cependant plus pratique et plus élégant que les braies et les guêtres : les sportmen reviennent aux culottes de Scaër, les cyclistes à celles de Gouézec, nos dandys ont des guêtres !

Un vieux breton en bragou-braz de toile sale nous disait à Châteaulin : « Vos braies sont en drap fin, et vous n'avez pas *l'ibil* en bois. Cela ne vaut rien ! » C'est dans cette exagération que tombent les antiquaires et les malveillants. Nous estimons que le costume breton est susceptible de perfectionnement. C'est en le perfectionnant dans le pays lui-même et partant en abaissant les prix que nous le conserverons.

Si j'insiste particulièrement ici sur les costumes de Basse-Bretagne, c'est qu'ils sont très portés aujourd'hui encore. Les paysans de la Haute-Bretagne avaient, eux aussi, des costumes ressemblant beaucoup à ceux des Bas-Bretons : par exemple, le costume de Moncontour-Plouguenast est le même que celui de Carhaix et Scrignac (avec les culottes courtes) ; celui des gâs du Croizic et du Pouliguen (Loire-Inférieure) ressemble à celui du Haut-Léon vers 1840.

On nous objectera enfin :

« Mais vous voulez de plus en plus isoler la Bretagne, la spécialiser dans sa mode, etc. »

Point : tel n'est pas le but que nous nous proposons. N'avons-nous pas l'exemple des Ecossais, des Espagnols, des Tchèques ? La classe élevée de ces pays, tout en portant souvent le costume national, sait aussi, dans des circonstances autres, se vêtir « à l'européenne ». Et qui nous empêche de procéder de cette façon chez nous ? La crainte ou le défaut d'initiative ?

III

Le mouvement des races est un fait psychologique réel qui se manifeste à l'heure présente chez tous les petits peuples de la vieille Europe : on dirait que les *petits* se réveillent, au point de vue racial comme au point de vue social et osent regarder les *grands* en face.

Le rôle des petites races va devenir considérable et cela dans un avenir qui n'est pas si éloigné de nous. Il faudra un jour que l'Ouest bouge... lorsque les races latines, faible, improductives, usées, s'affaibliront devant le péril germanique et slave... La philosophie de l'histoire nous fait voir l'époque fatale où les Slaves sans nombre, civilisés et forts, essaieront de dominer l'Europe : c'est alors que le monde pourra compter sur les dix-huit millions de Celtes de l'Ouest. Et la force de notre race viendra de là justement où la plupart des hommes ne l'aperçoivent pas : de sa sauvage vitalité. Demeurée la grande sauvage indomptée, la famille celtique sera jeune et neuve pour entrer dans l'arène du monde, alors qu'un progrès trop brusque et mal équilibré aura ruiné ses voisins avant l'âge.

La force d'une race n'est pas dans le nombre : elle dépend beaucoup de la foi que cette race a en elle-même. Considérez les peuples qui ont soumis le monde : les Romains avec la poignée de brigands de Romulus : les Slaves de la tribu de Moscou, bien petite encore au temps de Jean Sobiezk... d'autre part, voyez la race anglaise, sortie d'une tribu de Saxe et dont les rejetons sont aussi nombreux, disent ses poètes, que les étoiles du ciel.

Les Celtes, au contraire, sont demeurés aussi vigoureux aujourd'hui qu'autrefois... Toujours livrés à eux-mêmes, sans alliés, sans protecteurs, ils n'ont jamais été absorbés. Retirés aux extrémités de l'Occident, calmes ils surveillent les peuples sans les suivre... mais

ils les étonnent par leur ténacité. On ne s'en doute pas, mais les Celtes augmentent leur nombre, et éloignent sans cesse leurs frontières, telle une mer qui ronge imperceptiblement les falaises.

Les Irlandais et les Ecossais ont fait l'Amérique du Nord, et aujourd'hui ils y dominent... Les Gallois peuplent Londres et Liverpool, et jettent des colonies en Patagonie où ils triomphent de l'élément espagnol : les Bretons comme je l'ai bien souvent fait remarquer ici, semblent repeupler la France, l'envahissant de ses émigrants toujours plus nombreux, sans pour cela que la Bretagne se diminue.

Cette race d'avenir ne connaît pas encore sa force : les Celtes se dispersent et s'ignorent. Mais il viendra un jour, nous en sommes persuadés, où, suivant l'ordre naturel des choses, ils parachèveront l'union commencée, lorsqu'il n'y aura plus des peuples, mais des races.

Ezéchiel prophétisait ainsi aux Juifs : « Je vois, disait-il, une plaine recouverte d'ossements sans nombre, et qui étaient morts. Alors Dieu, ayant jeté sur eux la chair et les muscles, ces ossements formèrent des corps, mais la mort était toujours leur domaine, lorsque l'Esprit de Dieu ayant soufflé, ces corps furent animés d'un commun esprit, et ils se levèrent et se répandirent par le monde ».

L'esprit commun, la foi en eux-mêmes, voilà ce qui manque aux Bretons, et jusqu'à ce que cet esprit ne les ait unifiés, ils seront comme dans la mort.

Plaçons-nous au point de vue de l'émigration, par exemple. On commence à constater aujourd'hui qu'il est inutile de s'opposer au flot montant de l'émigration des Bretons vers les grands centres. Il y a chez nous un excédent de population qui demande à se déverser quelque part : « Le Français qui meurt est remplacé par un Breton, » disait dernièrement un de nos ministériels les plus en vue.

Eh bien, il faut que nous sachions faire servir cette

force émigrante aux intérêts de notre pays. Il faut que l'Esprit de leur race et de leur personnalité vienne en aide à nos frères bretons dépaysés afin qu'il les groupe autour d'un même idéal, qu'il les solidarise contre les exploiters des grandes usines et manufactures, lesquels embauchent individuellement à vil prix. Ce groupement se fera, pour les Bas-Bretons autour de leur langue, pour les Hauts-Bretons, autour de leur passé historique et provincial.

Par quels moyens arriverons-nous à ce but d'unification ? D'abord, par le journal et le livre. Le journal donne aujourd'hui au public la matière d'un volume, et cela à un bon marché exceptionnel ; seulement, la plupart du temps, ces immenses colonnes, au lieu de contenir des choses propres à élever l'esprit des lecteurs, à leur infuser une doctrine profitable, sont remplies par les criaileries des *factions* politiques qui aigrissent et détournent l'esprit des Français. Il serait à souhaiter que les journaux bretons donnassent une place plus grande à la politique *régionale*, aux questions d'intérêt local, à la langue, à l'histoire, à la littérature de notre pays.

Le livre, lui aussi, est une sorte de journal plié et cousu, mais jusqu'à présent, comme le dit très bien M. Hanotaux dans *Le Journal*, il s'est tenu en dehors des moyens des petites bourses : ça été un objet de luxe. L'avenir est au livre démocratique, propagandiste, bon marché. Donner de bonnes choses à peu de coût serait l'idéal. Les essais de bibliothèque populaire en langue bretonne qui ont été tentés à Saint-Brieuc par M. Vallée et à Vannes par M. Lafolye, ont fourni d'excellents résultats.

Le concert populaire enfin, surtout chez les Bretons, si épris de musique et de chansons, est un excellent moyen de réveiller l'esprit de la race. Le *Barde* ne doit pas être qu'un rêveur. C'est en cela qu'il doit différer du *poète*, qui passe son temps à « contempler » et c'est bien l'idée que se faisaient les anciens Bretons de leurs

Bardes aux longues saies bleues. Le Barde doit être un homme d'action. Et plus nous aurons en Bretagne de *Bardes*, unis par l'association pour la même œuvre, comme cela se passe chez nos cousins du pays de Galles, plus aussi notre pays prospérera et développera ses immenses réserves matérielles et intellectuelles.

Ouest-Eclair, 4 novembre 1900.

IV

Les encouragements qu'un grand nombre de Bretons ont bien voulu m'adresser au sujet de mes trois premiers articles intitulés *Politique nouvelle* m'engagent à continuer le développement de ce thème, à étudier et à dévoiler publiquement les déficiences nombreuses que présentent, en Bretagne, le service de l'administration, et à essayer de trouver quelques moyens susceptibles de les corriger.

Quand on a voyagé quelques mois au Pays de Galles, qui est régi cependant par les lois anglaises, quand on a pu étudier sur les lieux même la prospérité extraordinaire et la culture intellectuelle que ce peuple a atteintes, grâce au développement de sa langue, et qu'ensuite on jette un regard sur la Bretagne, on est étrangement frappé de la profonde différence qui les sépare. Ici la faute n'est pas au peuple breton lui-même, mais à l'élément frondeur venu d'ailleurs qui a paralysé en ce siècle son développement naturel. Les races sont comme les plantes : à certaines plantes il faut une terre spéciale, à certaines races il faut aussi un milieu et des règlements spéciaux : sinon elles s'affaissent et meurent rapidement, quelle que soit leur résistance. Il importerait donc qu'avant dix ans, tous les vrais Bretons, j'entends les Bretons qui ne se seront pas nivelés et banalisés

(qu'on me passe le néologisme) soient étroitement unis contre ceux qui les tournent en dérision, vivent sur leur sol et les exploitent.

Pour arriver à trouver notre terrain d'union définitif, nous ne pouvons trop suivre l'exemple des Gallois, qui sont arrivés, avant nous, à ce degré de prospérité que nous leur connaissons.

C'est ainsi que dans toutes les gares et stations de Galles, les compagnies anglaises ont fait droit aux réclamations des Gallois et qu'aujourd'hui la plupart des affiches et des avis au public sont rédigés en gallois. Chez nous les Compagnies françaises ne semblent pas se rendre compte des multiples avantages que présenterait pour elles-mêmes la publicité de leurs affiches en breton. Il en résulterait pour elles un regain de popularité et un doublement de leur chiffre d'affaires car il faut bien se dire que les paysans et ouvriers bretons ne sont pas toujours à même de comprendre les labyrinthes des tarifs et horaires et les abstractions d'une langue qui ne leur est pas familière ; et d'autre part, ce serait donner une juste satisfaction au pays tout entier, qui serait fier de voir sa langue mise en évidence dans ses gares.

Nous voyons auprès d'un grand nombre des passages à niveau de Basse-Bretagne, la plaque habituelle en tôle émaillée : *Prenez garde aux trains !* Ne serait-il pas aussi rationnel et aussi facile de mettre : *D'acceller ouz an trein !* La Bretagne est certainement pour les compagnies de l'Ouest et d'Orléans une source de riches bénéfices : qu'en échange, elles fassent donc droit à nos réclamations, et qu'elles nous donnent dans les gares, passages à niveau et compartiments de chemins de fer, la traduction bretonne de leurs publications. Mais, aux chemins de fer comme ailleurs, on dirait que le breton est frappé d'ostracisme... Les Flamands demandent et obtiennent que les noms de leurs gares soient écrits en flamand : les Bretons ne demandent et n'obtiennent

rien. Evidemment, en tout ceci, la compagnie de l'Ouest n'agit pas de parti pris : nous sommes persuadés qu'il suffirait de lui demander directement cette faveur pour qu'elle s'empressât de nous l'accorder.

Que dire des Postes et Télégraphes ? Ici, la langue bretonne n'est pas non plus à la place qu'elle a le droit d'occuper, et M. Mougeot, qui réalise par ailleurs tant de progrès, aurait une idée heureuse s'il faisait participer la Bretagne à ses inventions bienfaisantes.

Je demande aux impartiaux ce qu'ils pensent du fait suivant. Un de nos amis adressa tout dernièrement en Irlande un manuscrit pour l'impression, et ce manuscrit était rédigé en breton. Il réalisait parfaitement toutes conditions pour n'être taxé qu'à 5 centimes par 50 gram. Mais la poste de la ville de Z (en Bretagne), ne raisonne pas ainsi : aux bureaux, personne ne savait le breton. Alors, que fit-on ? Pour plus de sûreté, le manuscrit fut considéré comme une *lettre* pour l'étranger, et taxé au tarif de correspondance.

Cependant, depuis le décret du 28 juin 1897, il a été décidé que « la correspondance télégraphique est autorisée dans les idiomes basque, breton, gascon ou provençal. » On peut donc aujourd'hui envoyer des dépêches en breton : c'est un grand point d'obtenu, mais grâce à qui ? Grâce aux Félibres. L'initiative des Bretons n'est pour rien dans cette faveur.

Ah ! quand donc (on ne peut trop souvent revenir sur ce sujet) quand donc les Bretons, au lieu d'élire pour représentants des candidats qui les dupent et s'en vont « fainéanter » à la Chambre, voudront-ils choisir parmi eux des hommes résolus à défendre leurs plus vitaux intérêts, et à obtenir, par leur union intime, en dehors de toute secte politique, la réalisation d'un ordre de choses meilleur ?

Ouest-Eclair, 27 novembre 1900.

V

Je ne me propose pas de faire ici l'histoire du théâtre breton depuis ses origines jusqu'à nos jours : ce serait d'ailleurs sortir du cadre que je me suis tracé pour ma « politique nouvelle. » Je désire seulement donner à nos lecteurs quelques aperçus sur le développement considérable qu'a pris chez nous le théâtre populaire, et étudier les services qu'il peut rendre dans le présent, à la langue et à l'esprit régional de notre Bretagne.

La Bretagne est divisée en deux parties bien nettes, qui n'ont de commun que le Sol et l'Histoire ; elles se distinguent l'une de l'autre par des différences de langage, de mœurs et de caractères très profondes, et ce serait folie que ne vouloir les unifier et de les englober l'une dans l'autre. La Basse et la Haute-Bretagne développeront chez elles-mêmes le culte de la petite patrie et de la race par des moyens très variés, en tout cas bien différents les uns des autres. C'est ainsi que dans les deux parties de notre péninsule, des hommes travaillent aujourd'hui au développement de l'esprit régional en partant de points de vue qui n'ont entre eux que très peu de rapports, sinon dans le fond du moins dans la forme.

Il est cependant un terrain sur lequel les bonnes volontés de Basse et de Haute-Bretagne peuvent s'unir et se grouper : c'est celui du *Théâtre populaire*. Le théâtre est un excellent moyen de décentralisation et de propagande d'idées : depuis que les drames en langue bretonne ont été remis en honneur sur les places de nos cantons par les troupes de Lanmeur, Saint-Martin et Ploujean, l'idée bretonne a parcouru un chemin énorme en l'espace de quatre années. Il n'est pas jusque dans les écoles où l'on n'ait représenté de petites comédies nouvelles en breton : *Ar bourc'hiz lorc'hus* — *Ar mevel Fanch*, etc. et d'autres, d'auteurs locaux fort nombreux.

Il faudrait que, davantage encore, aux distributions de prix, les directeurs des écoles libres (et même laïques, pourquoi pas ?) fassent jouer par leurs élèves de ces petits *riens en breton* qui font la joie d'une commune entière... au lieu de leur faire faire des efforts de mémoire pour apprendre de grandes pièces françaises qu'ils ne comprennent point et qui leur embrouillent les idées.

Mais, nous dira-t-on avec raison, on ne peut pas que représenter des pièces en breton dans toute la Basse-Bretagne ! C'est certain, et je suis d'avis que les pièces françaises aient leur place, mais qu'alors le sujet en soit au moins pris, soit dans la brillante et riche histoire de notre province, soit dans les scènes mêmes de la vie de chez nous ! Ce n'est certes pas trop exiger.

Botrel l'a très bien compris lorsqu'il a écrit sa nouvelle Veillée bretonne en un acte, *Le Lit-Clos*. Cette charmante pièce, représentée à Rennes par les Etudiants Bretons, est simplement un coin de tableau découpé dans la vie bretonne de tous les jours, une suite de conversations au coin de lâtre ; chacun y dit la sienne, y va de sa chanson, française ou bretonne, — et au milieu de tout cela une intrigue heureusement menée qui captive le spectateur jusqu'à la fin.

Botrel m'a exposé le projet qu'il mûrit : il voudrait faire représenter en Haute-Bretagne, parmi le peuple même, de petites pièces comme *Le Lit-Clos*, il désirerait aussi les faire jouer en Basse-Bretagne mais alors en forçant la note bretonne, en donnant plus de chansons *en breton*... Ce projet ne peut qu'avoir toutes nos sympathies, parce que, outre son but décentralisateur et régional, il tant à faire connaître et aimer de plus en plus notre nationale langue, et ne va nullement, bien au contraire, à l'encontre du théâtre en langue bretonne, qui, lui aussi, doit se développer encore, et rendre de grands services dans les couches profondes du peuple bas-breton.

Allons donc, que chacun y mette du sien, les Gallo-Bretons en créant un théâtre populaire en français, avec des sujets bretons, les Bas-Bretons en favorisant l'expansion de leur théâtre propre et original, et de cette façon les Bretons ne tarderont pas à devenir un peuple essentiellement cultivé et pensant, tout en demeurant lui-même, et différent de ces paysans plutôt banals et morts de tant de contrées françaises.

Ouest-Eclair, 11 décembre 1900.

VI

On ne connaissait pas en Bretagne, il y a quelques années à peine, l'excellent moyen d'active propagande et de vulgarisation d'idées qu'offre la carte-postale à deux sous.

Les Allemands les premiers eurent l'idée d'illustrer le verso des cartes-postales : les rues, les monuments, les tours crénelées et les murs en ruines, tout y passa. Mais si ce genre prit naissance au-delà du Rhin, deux autres virent le jour en Bretagne : la carte-postale avec des airs de *musique* notés ; et la carte-postale avec photographies des écrivains bretons *contemporains*.

En 1898, M. Prud'homme, libraire à Saint-Brieuc, publia pour la première fois des cartes postales (Karten-Bost) en langue Bretonne. Ces cartes, de la même couleur que les cartes timbrées des Postes, n'eurent qu'un succès relatif, ne réunissant ni le bon marché pour le peuple ni un intérêt suffisant pour les collectionneurs.

Yves Le Moal (Dir-na-dor) s'avisa de les illustrer à sa façon. Il peignit au verso de petites scènes rustiques, ajouta sur chacune un air breton, avec paroles, et les armes d'une ville de Bretagne. *Kroaz ar Vretoned* et d'autres journaux lui offrirent leur publicité, à tel point qu'au bout de peu de temps Dir-na-dor ne put plus suf-

fire à la tâche : ses cartes coloriées à la main s'enlevaient en masse, grâce à l'originalité de la trouvaille, et un peu à la naïve simplicité du dessin.

Presqu'à la même époque, Emile Hamonic, l'aimable artiste briochin, publiait en cartes postales bretonnes (Karten-Bost), les photographies des écrivains et poètes bretons contemporains. L'idée, ici encore, était entièrement neuve et originale. Les premières cartes éditées par Hamonic, furent celles de Botrel et de Taldir, en costumes bretons. Elles s'épuisèrent rapidement et Hamonic fut obligé de les rééditer. Suivirent ensuite dans l'ordre approximatif de leur publication, des cartes postales de Charles Le Goffic, Anatole Le Braz, Pierre Laurent, (en costume de Vannes), Léon Durocher, (en costume de Plougastell), Pierre Ogé, Alfred Lajat, (en costume de Cornouailles), Bourgault-Ducoudray, Charles Bernard, Louis Tiercelin, Jos Parker, Frédéric Le Guyader, Armant Dayot, Jean Le Fustec, etc.

A ces photographies, Hamonic eut l'excellente idée d'ajouter une reproduction de l'écriture du personnage, ce qui ne contribua pas peu au succès de ses cartes.

Mais notre ami ne borna pas là son œuvre : il ne se passe pas un jour, qu'il n'édite d'autres cartes reproduisant, soit des costumes, soit des paysages de Bretagne, tout cela avec des vers français ou bretons... Aujourd'hui, le voilà qui prépare une série de photographies de l'Eisteddfod celtique de Cardiff en 1899. Ces dernières cartes postales, grâce à leur pittoresque nouveauté, sont assurées de la même vogue que les précédentes.

Il n'est donc pas que des bardes et des littérateurs s'occupant du mouvement breton, car voilà deux œuvres, celles de Le Moal et d'Hamonic qui sortent de la vulgaire banalité, et qui donneront un sérieux coup de main au journal et au livre. Le Moal et Hamonic nous fourniront, à nous autres les ouvriers, le ciment néces-

saire, le mortier qui unifiera et solidariserà les multiples éléments de nos travaux divers.

Un mouvement entré dans une voie si nettement tracée ne peut pas ne pas réussir (aboyez, ohé, du Réveil!)

Tout ce que nous n'avons pas encore, nous l'aurons tôt ou tard, car nous avons foi, non seulement en nous mêmes, mais en la destinée d'une race toujours vivace, quoique vieille comme la terre.

Ce qui nous marque spécialement, ce qui ferait comme un pendant à l'œuvre vulgarisatrice de MM. Hamonic et Le Moal, c'est une anthologie des prosateurs et des bardes bretonnants de ce siècle. Ce livre d'Extraits serait uniquement fait pour la Basse-Bretagne, puisque la Haute a déjà le sien dans la *Terre Bretonne*, d'Auguste Mailloux, quelqu'incomplet et décousu que soit cet ouvrage. (1)

P. S. — L'*Ouest-Eclair* exposera aujourd'hui même dans sa *salle de Dépêches* une série de cartes postales d'Hamonic représentant quelques-unes de nos célébrités bretonnes.

Ouest-Eclair, 19 Décembre 1900.

Prezegen

*gret gant Jaffrennou da soudarded breton hear Roazon
er Cercle militaire.*

Soudarded a Vreiz-Izel, deuz broiou Lannuon, Gwen-gamp, Landreger ha Callac, eur blijadur vraz dispar eo bet d'in dond aman hirio da laret d'ec'h eur gomz bennag en langach mad hon zadou koz, ar brezonek. Fier ouñ, ha c'houi ive a dra zur, o weled tud a renk uhel ha brudet braz hag a briz kemend ar brezonek m'o deuz pedet ahanon da zond da gomz al langach-ze aman, en eur gear vraz vel Raon, ken pell deuz hon bro garet lec'h ma hi c'hlever bemde. Ah, ma broiz ker, en eur weled traou er c'hiz-ze, e c'hallomp c'hoaz kaout fianz en amzer da zond hon bro, ha laret hardi heb aoun d'en em drompla :

Keid ma vo lann en Breiz-Izel
Ha war bord ar mor don rec'hel
Ar brezonek n'allo mervel.

Nan, na varvo ket ar brezonek, nag ive kemend tra a zo stag outan, da laret eo, ar feiz ha brud vad ar Vretoned tro war dro.

En amzer ma vevomp hirie, ma mignoned ker, tri zra a sko vel gwalennou war hon bro : an diskreden, an evach, hag ar skol divrezonek.

Ar Vretoned a zo tud a relijion, ha mar be diskaret ar c'hroaziou e pedfont dirag an ilizou : ma tiskarer an ilizou, e pedfont dirag ar stered !... Mez petra ta ? Petra laran-me ? Ar c'hroaziou a chomo 'n e zao, an touriou a zavo warzu an nenv daoust da gounar eun darn tud zo ! Ha c'houi ma mignoned ker, soudarded deuz ma bro, c'houi a zalc'ho stard d'ar c'hiz koz, hag evid delc'hen startoc'h c'hoaz, e rofet ho hano d'ar cercle-man hag e

(1) Cette anthologie demandée a paru en 1911 (*Breizis*, 1810-1910).

tarempretet anean eur wech an amzer. Ama vefoc'h 'vel er gear, den n'ho koapeo ha den n'ho tisprizo, hag aliez e teufomp d'ho kweled ha da gomz d'ac'h en hon langach.

Ar vewenti hag an evach a ra ive droug da ouenn tud ar Vretoned. Tud disket ha skiantet braz o deuz skrivet penoz an evach a gollo Franz, he Breiz-Izel ispisial. Na weler ket eur zulvez nag eur marc'had duman hep e ve meo da ruillal eur bern braz a dud, merc'hed ha grage dimeet zoken. Tra mezus, hag ouspenn-ze, tra a gollo hon gouenn mar na ziwallomp. Na laran ket eo red eva dour pe leaz, permettét eo frinka eur wech ar mare, mez bea kustumet d'en em vevi ha da eva a zo revin ar c'horf hag ar iec'hed ! Ar gwin-ardant zo eun dour a varo. Seul vù ec'h ever gwin-ardant, seul nebeutoc'h ec'h ever a win hag a jistr, daou evach ha na reont ket a zroug pa nalgemerer ket ané dreist ar muzul.

Ar gwin-ardant zo penn-abek d'ar peb brasa euz ar maleuriou a zigoue gant al labourerien hag ar bes-ketaerien.

Ar gwin-ardant a ra d'emp koll kalz a zeveziou labour, a baoura ar vro, hag a zigor an nor d'ar vicherourien estranjour. Ouspenn-ze c'hoaz, karga ra an hospitaliou gant tud klanv ha kollet o skiant, karga ra ar prizonionou, memez barz ar c'hazerniou : an evach kemeret dre re zo koz da vil maleur. Ha gwasoc'h zo, ar gwin-ardant, an alcool, an dour vénérer hag eur bern likeuriou all a harz an den da gaout bugale, pe mar en de, e vezint peurvuia flep ha dinerz, pe c'hoaz mac'hagnet. Gwasa gwalen, vel ma weled, eo hounnez pa goue war eur vro !

Me meuz klevet kana eur ganaouenn hag e vije laret er mod-man enni :

Mammen an holl siou
Dre holl am euz klasket
Hag ebarz an evach
Am euz bet hi c'havet.

Ar gwin ardant hag an evachou krenv elec'h rei nerz a gas anean 'kuit, hag a lez ar mevier flepoc'h evid arog.

An otrou Vallée, deuz Sant-Briek, eun den gwiek meurbed hag a ble kalz gant traou ar vro, en euz savet en departamant Côtes-du-Nord eur vreuriezh eneb d'ar vewenti : mad en euz gret, ha Doue da lako e vennoz da zond da vad. Ama en Roazon an otrou Bodin a labour ive kalz war an tu-ze, ebarz an *Ouest-Eclair*, mez siwaz, red eo anzao ne gaver aliez nemed ienijen pa gomzer deuz traou hag a ia eneb pasionou fall an dud... Ken en devo ar gouarnamant biannet niver an hostalirioù, ar c'hafeioù hag an davarnioù, ne vo gret nemed nebeud a dra war ze — mez ar gouarnamant, c'houi oar, neuz traou all en e benn, ha mad ar vro forz a ra dioutan aliez.

Distroomp brema hon sellou, mar 'peuz c'hoant, war eur walen all, ken spontus hag an diou genta, hag a sko war hon bro Vreiz, n'eo ket hepken abaoe pemp pe dek vlâ, mez abaoe ouspenn kant vla zo. Souezus eo ne ve ket maro ar brezonek kant gwech abaoe kant vlâ gant eun enebouriez ha ken galloudus ma z'eo ar skol.

C'houi kenkoulz ha me, ha me 'veldoc'h 'hon heuz tremenet eun tam bennag deuz hon bue er skol, ha c'houi oar adarre koulz ha me pebez gwaskerez e ve gret war ar vugale vihan evid distaga ané ouz ar brezonek evid o zrei war ar gallek. Nuill eo d'in 'ta poueza war-ze. Mez eun dra a lavar in hag a zo skler da gompren : mar teu biken ar brezonek da zisparissa deuz hon bro, ne vefomp ken, siwaz, 'med eur vro didalvez ha disperedet.

Hon iez, hon langach koz, eo hon daoulagad ni : gantan e chomomp da veza eur bobl hag en neuz urz da veva ha da c'houlen evel ar re all e blas dindan an nenv. Pa vo kollet ganemp. ouspenn ma 'momp dilezet heritach hon zud koz, e teufomp da vea evel ar baizanted-ze a weled dre ama ha dre lec'h all : tud berr o intentamant, tud n'ouzont sellet 'med ouz an douar ha na

zavont gwech a-bed o zellou da kroec'h. Sellet potred, pebez kemm, pesort diferanz a zo etre eur paizant breton hag eur paizant gall! Ar paizant breton a oar aliez daou langach, gallek ha brezonek, er paizant gall ne oar 'med unan, ha c'hoaz eo komzet fall gantan; ar paizant breton en neuz gziou kirius ha brao da weled, ar paizant gall ne oar 'med pleal ouz e gezek hag ouz e varc'hajou; ar paizant breton a oar komprenn ar gwerziou hag ar zoniou kaër gret en brezonek, hag aliez e ra 'né e-hunan, ar paizant gall na glevfet anean o kana nemed sotoniou; ar paizant breton an neuz, en kalz a blasou gwiskamanchoù kaër ha ker, ar paizant gall ne oar dougen med saroù ha blouzennoù distum! Bezomp balc'h eta da veza Bretoned, ha distolomp pell diouzimp ar vez hag an aon! Ni oar koulz hag ar re all ober soudarded mad ha kalet ouz ar poaniou, n'eo ket gwir?...

Brema e kroger eun tam da zavel ar brezonek, a zo bet disprizet ken hir amzer. Dek vla zo ne oa ket a deatrou war ar meaz evid c'hoari trajediennou ha bueioù ar Sent koz: breman zo unan en Plouian, unan en Montroulez, unan en Lanveur, unan en Langonned, ha hini Plouian, c'houi oar, a zo bet o c'hoari en Landreger brema 'zo daou vla, hag en Gwengamp warlene.

Arru oun prest d'achui ma c'hozeaden, ma mignoned ker, rag aoun em meuz d'inoui ar re na itentont ket ar brezonek. Koulskoude, arog kloza, e larin daou dra d'ac'h c'hoaz.

Gweled a ret seseurt *Cercle militaire* kaër a zo gret ama evid ar soudarded gant an otrou Abad Lecoiffier. Mar 'meuz eur c'huzuil mad da rei d'ac'h, eo laret d'ac'h dond da weled anean alies a ma c'halfet, ober loden dioutan. Ama kavfet kemend tra a c'hall didual eun tam bue trist ar zoudard, pell euz e dud hag euz e vro, aman kavfet mignoned prest dalc'had da renta zervich d'ac'h; ar cercle man vo d'ac'h evel eur gear newe, hag eur wech an amzer, me zeui adarre gant ma migno-

ned da gomz ha da gana brezonek d'ac'h. Sur oun na refet ket skouarn vouzar ouz ar beden-man e ran d'ac'h.

D'an eil, eur c'huzuil all: pa vo fin d'ho chervich, pa vefoc'h deut adarre er vro lec'h me 'ma an dud hag an traou a garet ar muia, n'ankouaet ket pezh am meuz lavaret d'ac'h bremaik, bet stad ennoc'h da vea Bretoned ha da c'houzout brezonek, ha biken, o nan biken (nemed red mad a ve) n'et du-ze d'en em goll er c'heariou braz vel Pariz pe an Havr. C'houi gavo d'ac'h e kavfet eno labour eaz, ha gonid braz! Didromplet e vefet abred, ia re abred. Re am euz gwelet deuz an dud ze a ia 'meaz hor bro o tond war o c'hiz paour, klanv ha ma-c'hagnet!

Daoust petra lavarar, me zalc'h da gredi penaoz bue ar baizanted eo an hini eürusa zo c'hoaz war an douar. An douar int ganet warnan a vag ané, ha mar na zigas ket d'é ar binvidigez, da vihana e ro d'é an eazamant. Gwelloc'h ha startoc'h eo en e zao an tammik leve das-tumet gant frouez an douar evid ar fortuniou rastellet en eur redek broioù.

Bepred eta, potred, e talc'hfet d'an diviz a zo reolen an ti-man, « Ar famill hag ar vro ». Neb a zalc'h d'an daou dra-ze, ouspenn ma ra e eurvad e-hunan, a rent c'hoaz servich d'ar bed, rag senti a ra ouz ioul Doue.

Ouest-Eclair.

Conférence

faite à la salle Turcaud, à Nantes,
sous les auspices du « Terroir Breton », le 12 mars 1901.

Le manuscrit de cette conférence assez longue ayant été égaré, il est impossible de la reconstituer.

Voici quelques reproductions de ce qu'en pensèrent les journaux nantais de l'époque.

« Le barde Jaffrennou, président de la Fédération des Etudiants Bretons, de Rennes, vient, avec un fidèle compagnon, M. Le Berre, de Quimper, en beau costume breton, chapeau rond à grands rubans, gilet à boutons d'or, large ceinture de cuir, culotte courte et hautes guêtres. C'est plein de couleur locale. Il est assisté de M. Yann Rumengol et de M. Marcel Guénon, l'un directeur et l'autre gérant du *Terroir*.

Il nous parle avec amour, le bon barde, de sa chère Bretagne, dont il célèbre tour à tour la littérature, la peinture et la musique. Cette musique, qui ne ressemble point aux autres, a conservé les rythmes antiques. Un chœur de chanteurs bretons, venus du pays de Galles, s'est fait entendre à la Grande Exposition de 1900. Aussi a-t-il rapporté la plus haute récompense, la médaille d'or. Aux fêtes celtiques, un Jésuite, — ils se fourrent partout, les Jésuites ! — a rendu aux celtisants les plus grands services par son érudition et son zèle.

L'Union celtique organise pour cette année une grande assemblée à Dublin, la race bretonne rassemble ses membres épars à Londres, à Liverpool, aux Etats Unis, et notre époque, qui voit renaître de tous côtés les nationalités oubliées, verra aussi revivre et grandir la nationalité bretonne.

Mais l'espace nous est limité, accordons pourtant de rapides et très justes éloges aux artistes du Concert. D'abord au barde Jaffrennou, qui n'est pas barde qu'à moitié ; non seulement il fait des conférences, mais il chante en langue française et en langue celtique : la poésie et la musique ne sont elles pas sœurs ?

L'Espérance du Peuple, 14 mars.

« M. Jaffrennou avait choisi comme sujet de sa conférence : « La Décentralisation ».

Le conférencier montré que, dans toute la France, on imite tout ce qui se fait à Paris.

Il fait voir que le besoin de décentralisation se fait sentir de plus en plus en Bretagne.

La Bretagne a gardé ses mœurs, son costume et sa langue.

M. Jaffrennou commence par nous parler de la littérature bretonne. Il voudrait qu'elle fut propre au pays. Les poètes représenteraient l'idéal de l'esprit breton.

La Bretagne a conservé, jusqu'ici, son génie indemne de toute souillure.

Une statistique de 1892 montre que le nombre des bretonnants a augmenté de 200.000.

Parmi les poètes talentueux de la vieille Armorique, on peut citer : Le Braz, Le Goffic et Botrel.

Le théâtre breton prend beaucoup d'extension et il s'est fondé une société : l'*Union Régionaliste Bretonne* qui a beaucoup contribué à répandre les idées bretonnes dans les milieux populaires.

M. Jaffrennou continue en nous parlant de la peinture. La peinture bretonne est originale, elle ne le cède en rien aux autres peintures.

La Bretagne a ses maîtres aussi bien que Paris. Parmi eux, nous prenons au hasard : Maufra, Desrolle, Leguilloux.

La musique bretonne est belle et unique au monde. Elle vient directement des vieux Bardes. Elle diffère complètement de la musique officielle, Elle est simple mais riche.

M. Jaffrennou constate l'amitié qui règne entre les Bretons et les Gallois (ceux-ci très bons musiciens).

Cette année doit avoir lieu à Dublin le couronnement de l'*Union Celtique*.

Cette union publiera une revue « internationale », la *Celtia* dont les articles seront écrits dans toutes les langues européennes.

L'aimable conférencier termine en nous priant de soutenir cette mission de décentralisation qui sera une mission de concorde et de paix.

Le Populaire, 14 mars.

Eur gouel braz

Eur bodad tud, diredet deuz kuz-heol an Europ, e-leac'h ma ve komzet ar iezou keltiek, a oa en em zastumet ar sizun diveza e kear Dublin (Iverzon) evid en em glevet ken etreze da zifenn o broiou hag o iez, hagevid klask an tu da hadsevel en e gloar koz gouenn-tud ar Vreizaded.

Ar c'hendalc'h-ze a zo bet kaozeet outan e kemend gazeten a zo e Bro-Zaoz, e Pariz, e Berlin, hag en hon Breiz; n'eo ket eta re ober na roi d'ezan eur plas a enor er *Résistance*, pa z'eo gwir ar journal-ma a zifenn a-bell zo ar brezounek er Finister.

Pemp devez konferansou, prezegennoù, lazoukana; emglevadennou, o deuz lakeat ar C'heltied deut deuz Douarou-Uhel ar Skos, deuz Keumri, deuz Breiz, deuz Kerne Breiz-Veur, deuz Iverzon, d'en em anavezout an eil egile, da c'houzout doareoù bro an eil egile, da ziski kals a draou nevez diwar benn al labour vraz a zo bet gret eun dek vla zo bennag evid adsao ar bobl kelt.

En em glevet ez int, hag o c'halonou a zo deuet anezo o hunan da en em sklouma rez ouz rez evel ma en em skloum daou hanter ar *c'hleze*, laonen ouc'h laonen!

Deuz Breiz-Vihan e oamp deut pemp, Ar Fustek, Vallée, Lajat, Ar Berr ha me; re all hag a zonje dond c'hoaz a zo bet harzet pe gand ar c'honsaillou jeneral, pe gant prienti an eleksionou evid ar bloaz a zeu. Be-leien hag a oa en o zonj dond ive eo digouezet just o retred en amzer ar c'hendalc'h. Mez daoust ma ne oa nemed eur bochadik Bretoned, kalonég awalc'h e oant evid delc'her zounn ama banniel o bro.

Da betra, eme kalz a dud, a zervij ar reunionou-ze? Petra zo bet great ganeoc'h a grenv hag a badus?

Ni a responto d'ar re-ze penaoz ar c'hendalc'h-ma an nevo kalz a gonsekansou evid ar broiou keltiek ha dija

en deuz bet, rag ugent milioun a dud (kement-se a Geltied a zo er bed) a c'hallo, p'o devo c'hoant d'en em glevet, adsevel o gouenn ha renti ar brasa zervich da genta d'o bro, goude d'o iez, hag er fin d'ar c'honverz e kemend mod a zo.

Gwelit eta pegen talvoudus a vezo ze evid Bro-C'hall ha Bro-Zaoz pe vezo great eul linen listri-dre-dan etre Sant-Malo, Cardiff ha Dublin! Deuz Cardiff e teuo d'eomp ar glaou war eon ha gwelloc'h marc'had; ar Vretouned ive a c'hallfe gwerza kalz muioc'h a legumach, a amann, a varc'hadourez deuz o bro d'ar broiou-ma.

An unvaniez etre ar C'heltied a lakeio ive eul lizera-dur nevez ha skedus da zic'hoan en hor mesk, rag mar deo mad prederia ouz traou ar c'horf, traou ar spered hag an ene o deuz pouez ive ebarz ar bed.

Ar C'heltied ama zo en em glevet war ar poentchouze, ha peb tra bet divizet a vo great en e amzer.

Dublin, ar 25 a viz Eost.

La Résistance, 7 Septembre 1901.

L'Ame Française et l'Ame Celtique

On a insinué dans certains milieux que les régionalistes, décentralisateurs et fédéralistes bretons, nourrissent au fond de leurs cœurs le secret espoir de voir un jour la Bretagne séparée de la France, de la voir devenir l'un des douze Etats de France rêvés par l'Allemand baron de Stein. Ce serait ergoter sur les mots que de nier

l'existence d'une pareille idée dans certains cerveaux, mais il y a une chose qui est certaine, c'est qu'elle n'est pas le but que nous voulons atteindre en travaillant à la diffusion d'un mouvement devenu si immense qu'il absorbe aujourd'hui l'activité de milliers d'hommes. Comment les Celtes de Bretagne pourraient-ils se séparer des Celtes de France, puisque la même âme a donné la vie à ces deux corps et qu'aujourd'hui encore elle existe aussi bien chez l'un que chez l'autre ?

La race française étant le résultat de la fusion des Celtes et des Gaulois, les apports des autres races ou sous-races peuvent être considérés comme négligeables : le Celte et le Gaulois ont la même âme collective et les mêmes qualités les distinguent. L'apport que les Latins ont donné à la France se circonscrit dans le Midi : les Francs qui ont donné leur nom au pays parce qu'ils étaient les plus forts, étaient très peu nombreux. On parle des trois mille Francs qui se convertirent avec Clovis, et de quelques autres milliers qui se séparèrent et furent camper à l'est, chez un roi de même origine. Mais qu'est-ce que ce nombre infime dans la grande masse gauloise qui formait la base de la nation ? D'ailleurs, peut-on remarquer quelque analogie entre le caractère français (celto-gaulois) et le caractère allemand ou franc dont on veut faire descendre les Français ?

Le Celto-Gaulois aime la vie : son mépris de la mort lui dit que celle-ci n'est qu'un passage de l'existence actuelle à une vie meilleure : le Germain, dont l'Anglo-Saxon est l'un des types, est matériel, commerçant, amoureux de science pratique plutôt que d'idéal ; le Celto-Gaulois tend au développement de sa personnalité et est profondément libertaire ; les Francs-Germains furent toujours guidés par des chefs autocrates qu'ils portaient sur le pavois, et partisans de la concentration autour d'un trône : le Celte est tolérant, le Germain est sectaire ; le Celte est expansif, loquace, amoureux de l'action, prêt à se dévouer pour les autres ; le Ger-

main est taciturne et égoïste ! Les Francs ont donné à la Gaule les rois, les nobles et les seigneurs féodaux ; les Celto-Gaulois ont formé le peuple que les premiers ont accablé des siècles durant.

Quand l'idée de Liberté a voulu se faire jour en France, c'étaient les Celto-Gaulois qui se remuaient et essayaient de secouer le joug ; les Bagaudes, les Jacques, n'ont été que les précurseurs de la Révolution. En 1789, le peuple celto-gaulois se vengea de l'élément franc et essaya encore une fois d'arriver à la Liberté, qu'un Latin, Napoléon, lui ravit tôt après !...

Au XIX^e siècle, un autre élément parut et s'associa aux oppresseurs latins et francs, italiens et germains, pour essayer d'étouffer encore l'âme celtique. Cet élément, c'est le juif, le sémite, l'ennemi séculaire du Celte, qu'il a juré de détruire.

Et c'est ce qui nous explique les troubles de l'heure actuelle : le franc sémitisé est au pouvoir ; le celto-gaulois est dans les fers. De temps à autres des grèves éclatent : l'âme gauloise qui vibre dans l'ouvrier et l'homme du peuple le pousse à résister au franco-juif qui s'est enrichi à ses dépens.

Et dans cette théorie, la philosophie du mouvement breton repose.

En Armorique, l'âme celtique, grâce à la langue, s'est maintenue plus vive qu'en Gaule, et soudain s'est développé un mouvement qui est destiné, par sa nature, à gagner le peuple et les masses, et à les faire, non pas se détacher de la France, mais se libérer de l'oppression sémite qui nous étouffe dant tout ce que nous avons de plus cher : traditions, famille, patriotisme et langue.

Pour régner sur le monde, le sémite ne s'est pas allié au celto-gaulois persécuté : comme une plante parasite il s'est appuyé au Saxon, au Germain, au Franc, au Maçon, et fort par les forts, il gouverne et accable.

En plus de son but, purement breton ou irlandais, le mouvement celtique a donc une portée sociale beaucoup

plus grande: celle de lutter contre la tyrannie des omnipotents, et redonner la Gaule aux Gaulois.

Ces seules raisons, et plusieurs autres que je développerai plus tard, devraient pousser les vrais Français, les partisans de la liberté des races, les socialistes éclairés, dont le but est d'affranchir la société, à appuyer et à développer le mouvement celtique, aujourd'hui confiné dans les limites de la Bretagne.

Ouest-Eclair, 4 novembre 1901.

Allocution

prononcée au Congrès d'Auray (Morbihan)
le 28 septembre 1902.

(Extrait du Bulletin de l'Union Régionaliste Bretonne,
n° 2, pages 31, 32).

Mesdames, Messieurs,
Bretons, Bretonnes,

Je lis dans *l'Indépendance bretonne*: « On annonce qu'une circulaire ministérielle est en préparation et paraîtra sous peu, adressée non pas aux évêques, mais à tous les préfets pour les inviter à notifier l'interdiction absolue aux desservants et à tous les prêtres jouissant d'un traitement de l'Etat, de se servir dans leurs sermons et au catéchisme d'une autre langue que de la langue française (*mouvements*). Si cette nouvelle est exacte il faudra que les quinze cent mille bretonnants adressent une supplique à M. Loubet (*applaudissements*). Les prêtres bretons parlent la langue bretonne, parce que c'est

la langue du pays, la langue de leurs pères. Quoi de plus naturel? (*frénétiques applaudissements*). Si on ne guérit pas bientôt la frénésie de M. Combes, il ira jusqu'à interdire aux prêtres du Nord de prêcher en flamand, à ceux du Midi de parler la langue de l'auteur de *Mireille* ou le basque.... Est-ce que les Bretons continueront à tolérer que les ministres bafouent leurs croyances et leur langue? (Cris: *Non, non*). Les programmes scolaires préconisent l'étude d'une langue vivante. Nous avons, nous Bretons, une langue, la langue celtique... Au lieu d'en encourager l'étude, nos politiciens la proscrivent... C'est intolérable (*oui, oui*). Depuis quelque temps la Bretagne est traitée en pays conquis par les francs-maçons et par les juifs. Il appartient à la Bretagne de faire à de telles provocations la réponse qui convient.

Vous voyez que la guerre, une guerre sans merci, va être déclarée à notre langue. Nous allons avoir à lutter, non plus platoniquement, mais offensivement, si nous tenons à conserver le caractère et l'esprit de notre race. Notre devoir à tous est donc de lutter, chacun dans la mesure de son possible, pour que Paris cesse enfin de bafouer la Bretagne, la plus loyaliste des provinces françaises. C'est pour nous un droit imprescriptible de parler notre langue. Je vous propose donc, chers compatriotes, après entente préalable avec les membres de l'Union Régionaliste Bretonne, d'émettre une protestation conçue en ces termes: *Dix mille Bretons accourus à Auray (Morbihan), à l'occasion de la représentation populaire de An Etru Keriollet, adressent au Gouvernement français leur énergique protestation contre les mesures d'ostracisme qu'il aurait l'intention de prendre contre notre langue nationale.*

Voulez-vous voter cet ordre du jour à mains levées?

La salle, qui véritablement est enthousiasmée, répond par des hurrahs étourdissants. La protestation est votée à l'unanimité.

Le Complot de l'U. R. B.

*Une information ridicule. — Une lettre de M. Jaffrennou.
Ce que veut l'Union Régionaliste*

A la suite des informations sensationnelles parues dans divers journaux à propos d'une prétendue conspiration anti-française au sein de l'U. R. B., notre compatriote et ami M. Jaffrennou a reçu sur ce point une demande de renseignements du directeur des *Correspondances Parisiennes politiques et littéraires*. Nous publions la réponse de M. Jaffrennou ; elle coupera les ailes au canard qui commençait à monter et ramènera les choses à leur réelle proportion.

Carnoët, le 21 septembre 1903.

Cher Monsieur Havard,

En réponse à votre honoree du 20 courant, je dois vous dire que j'ignore totalement de quel complot il s'agit. Certains journaux de la région franchement « conservateurs » ont lancé cette nouvelle sensationnelle qui est dénuée de tout fondement. Il est temps de couper les ailes à ce canard et vous rendriez un réel service à la cause bretonne, cher Monsieur, en nous aidant, par la voie de vos *Correspondances*, à remettre les choses au point.

Il est visible que ceux qui ont lancé le « Coup de Complot » ont eu en vue de faire passer le mouvement d'émancipation de la Bretagne par sa langue pour un essai de restauration monarchique, et à cet effet, ils ont mis sciemment en avant les noms de plusieurs comtes et vicomtes de nos amis, membres de l'U. R. B. mais qui, j'epuis l'affirmer, n'ont jamais tenté de détourner le

mouvement celtique du but réel qu'il veut atteindre : le développement de toutes les formes d'activité littéraire, morale, et sociale de notre pays.

Nous ne sommes donc pas des conspirateurs. Nous agissons tous, chacun de nous dans sa petite sphère, au grand jour. Je n'en veux pour preuve que nos relations internationales celtiques, connues de tous, nos congrès annuels, nos concerts, nos publications aussi diverses que nombreuses.

Nous ne sommes pas davantage les ennemis du régime républicain. L'Union Régionaliste Bretonne n'est ni Blois, ni Montfort, ni Blanche ni Bleue. Nous ne réclamons pas la séparation de la Bretagne de la France (ce ne serait d'ailleurs pas à nous de le faire, mais, s'il y avait lieu, à nos 68 députés et sénateurs !) Que demandons-nous donc ? Tout simplement que le Gouvernement de la République veuille bien reconnaître comme officiel l'enseignement du Breton à l'école, l'enseignement de notre Histoire de Bretagne dans tout le « pays d'Etat » (on disait autrefois province) ; qu'il donne plus de valeur aux délibérations et aux vœux des Conseils généraux et municipaux, qu'il concède, en un mot, aux 3 millions 500 mille Bretons de Bretagne, non pas la liberté, mais leurs libertés.

Le succès des grandes assises bretonnes de Lesneven et des fêtes du centenaire de Brizeux à Lorient n'aurait pas peu contribué, à ce qu'il semble, à échauffer la bile des Bleus de Bretagne. Ils se leurrèrent de phrases et croyaient décadé l'esprit breton : leur colère a été grande de voir leurs prévisions déçues, et ils ont dénoncé à Combes un prétendu complot. Ils nous ont accusé de séparatisme, de royalisme (comme si un breton conscient pouvait désirer le rétablissement de la royauté après tout le mal — irréparable — que les diverses dynasties ont fait à notre pays particulièrement ?) Et pour comble de grotesque, ils nous accusent d'avoir émis des timbres poste bre-

tons... qui n'ont, personne ne l'ignore, qu'une valeur *fictive* (1) ! Là-dessus, d'autres politiciens sont partis en guerre. Ils ont escompté sur un manque de calme de la part du gouvernement, ils ont donné aux choses une tournure qu'elles n'ont pas. Notre comparaison possible devant une Haute-Cour, quelle aubaine ! Quel tremplin politique !...

Non ! Les Bardes bretons n'ont pas de si mesquines ambitions. Notre œuvre se suffit à elle-même sans la réclame, inopportune et nuisible aux vrais intérêts de la Bretagne, d'un « procès politique ». Nous ne complotons pas. « *Ar gwir eneb d'ar bed, en gweneb an heol, lagad ar goulou* », c'est la devise de nos grands aïeux et c'est la nôtre. (La vérité contre le monde, à la face du soleil, œil de la lumière).

Quoi qu'il puisse advenir, d'ailleurs, notre confiance dans les destinées réservées dans l'avenir à la race des Celtes, restera intacte. Aucune force humaine ne pourrait endiguer désormais le torrent du mouvement breton. A bon entendeur, salut.

Ouest-Eclair, 24 septembre 1903.

François Vallée " Abhervé "

La Providence qui veille aux destinées de la race bretonne me fit connaître François Vallée dans des circonstances qui méritent d'être contées, car de cette liaison, je puis le dire, sortit ensuite un petit groupe d'humbles « escholiers » profondément imbus d'idéal. Ce groupe s'accrut d'adhérents et de convertis nouveaux,

(1) Cette charge contre les « Bleus » se justifie par l'excitation qui animait alors les partis de Bretagne les uns contre les autres. Nos doctrines régionalistes mieux connues, ont trouvé de l'écho depuis chez quelques « Bleus » éclairés.

devint escouade, et est maintenant cette légion disciplinée de bardes qui communique à la vieille Bretagne un renouveau de poésie, de jeunesse, d'amour et d'action.

C'était en décembre 1895. Ce n'est pas encore de l'histoire ancienne ! Je commençais ma seconde au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc. Mais, pour que le lecteur comprenne la suite de l'histoire, je dois lui confesser que depuis l'âge de douze ans, (époque à laquelle je dénichai en un bahut le *Barzas Breiz* de La Villemarque, le *Bombard Kerne* de Prosper Proux, et le *Bepred Breizad* de Luzel) je rimais au petit séminaire de Guingamp des sonnets et des gwerzes bretonnes. Autant ces chansons faisaient le plaisir et la distraction de mes petits camarades, autant elles désespéraient mes bons magisters ! Ces braves prêtres s'arrachaient les cheveux en pensant qu'un de leurs élèves et qui commençait ses humanités avec un bagage déjà bien minime de français, s'entêtait à noircir ses cahiers de couplets bretons. Ecrire *en breton*... au petit séminaire... pensez donc ! « Triste signe des temps pénibles que nous traversons », murmuraient-ils avec quelque résignation (1).

Cependant, cette manie que j'avais au petit séminaire de Guingamp de versifier avec rage me suivit à l'institution St-Charles. Mais c'est grâce à elle que je connus François Vallée — qui fut le sage Mentor de ma Muse.

François Vallée — le druide Ab Hervé — naquit en 1860 à Locmaria, en Plounévez-Moédec, d'une famille d'usinières du pays. Son père y dirigeait une papeterie célèbre. Il fit ses études classiques à Saint-Charles, puis ayant passé à Rennes sa licence ès-lettres (philosophie),

(1) Je dois dire que grâce à l'influence de l'abbé Le Clerc, l'esprit de l'institution a totalement changé depuis 1893, et qu'on y enseigne aujourd'hui officiellement le breton.

il enseigna quelque temps au collège Saint-Vincent. C'est à Rennes qu'il connut M. Loth dont les travaux philologiques et celtiques ont fait admettre le dialecte breton dans l'Université, et M. de la Borderie qui avait déjà acquis des titres à être l'historien national de la Bretagne. Il suivit régulièrement leurs leçons et leurs directions et ne tarda pas à acquérir de solides connaissances bretonnes. Il travailla passionnément nos origines, notre langue, notre histoire, à ce point que sa santé déjà chancelante, s'affaiblit rapidement et qu'il se vit réduit à quitter l'enseignement. Il vint chez sa mère, alors veuve, et qui habitait à Saint-Brieuc une charmante villa de la rue Saint-Benoit. Sa santé depuis ne fut jamais brillante : de fréquents malaises l'ont obligé souvent à suspendre le cours de ses études. Mais la maladie n'avait pas de prise sur cette volonté de fer.

Doué d'une grande faculté d'assimilation, François Vallée travaillait dans l'ombre. En 1895, son nom était presque inconnu de la Bretagne lettrée. Il n'avait d'ailleurs publié que quelques brochures sans nom d'auteur — comme *la Langue bretonne et les Ecoles*, — et seuls un petit nombre d'amis, comme Joseph Loth, Arthur de la Borderie, l'abbé Buléon, Emile Ernault, le chanoine de la Villerabel, l'abbé Le Clerc, connaissaient cette âme noble et généreuse qui mûrissait et s'affermissait dans la solitude pour l'apostolat prochain et la lutte future.

Saint-Brieuc le connaissait peu. Dans certains milieux sympathiques où dominait l'esprit de l'*Association Bretonne*, on appréciait fort sa science, mais on suivait peu ses conseils. Ailleurs, on disait tout simplement que François Vallée avait une « marotte » ; celle du breton ! Il souffrait aussi que ses amis et ses proches le traitassent d'*original*, et, de fait, la belle âme de ce vrai Breton était, par certains côtés, douée d'originalités qui rendaient l'individu encore plus cher à ceux qui le connaissaient mieux.

Son cœur avait donné tout son amour à la Bretagne, il ne vivait que d'elle et pour elle : il ne connut jamais, je pense, d'autre amour humain. La passion qu'il ressentait pour sa langue maternelle le rendait d'une intransigeance étonnante. Il préférerait se taire que parler français à un bretonnant. Il parlait breton à son chien, à son chat. A l'église il n'invoquait que les Saints bretons : il assistait aux basses messes afin d'épargner à ses oreilles l'audition d'un sermon français dans la cité de Brieuc le Saint. Cette intransigeance ne l'abandonna pas lorsque nous traversâmes plus tard l'Angleterre pour nous rendre à l'Eisteddfod de Cardiff. Quoique très connaisseur de la langue anglaise, oncques ses lèvres n'en proférèrent un seul mot, afin de ne pas parler la langue du vainqueur dans l'île sainte de Bretagne.

Simple et candide comme tous les grands esprits, il n'a jamais supposé chez les autres le mal qui n'existe pas chez lui. Il ne s'est jamais occupé des biens de ce monde. Il se laisse habiller, nourrir, soigner, avec une douceur ingénue. C'est sans compter qu'il donne pour le mouvement breton, et parfois il a été dupe de vulgaires exploiters pour cause d'une trop grande générosité. Il m'était donné d'avoir ce caractère pour maître.

Toujours à l'affût de nouvelles bretonnes, il advint aux oreilles de François Vallée que l'institution Saint-Charles possédait un élève qui avait, lui aussi, la « marotte » du breton. François Vallée en fut grandement réjoui. Sans attendre davantage, il se précautionna de son inséparable « pépin » et se dirigea vers le dit collège. Il m'appela au parloir.

Mon étrange interlocuteur me parut avoir atteint la cinquantaine, car il était voûté, osseux, toute sa vie semblait s'être concentrée dans ses deux grands yeux d'acier, qui brillaient très loin derrière d'énormes besicles. — Ce qui fit plus tard mon étonnement c'est que ce corps en apparence débilité conservait des provisions de force musculaire énorme.

François Vallée avait alors 37 ans. Dès notre première entrevue, il se prit pour moi d'une grande amitié et me fit cadeau d'une foule de petits tracts bretons dont il avait toujours des quantités dans les poches profondes de sa houppelande légèrement passée. Par contre il me demanda de lui confier mes premières poésies qu'il serra précieusement, promettant de les rapporter corrigées. Il les corrigea en effet scrupuleusement. Chaque faute d'orthographe fut notée à l'encre rouge, et le mot écrit correctement en marge, avec force annotations, exemples, comparaisons avec le latin et le grec. A pareille école je ne pouvais pas ne pas me perfectionner dans la connaissance de ma langue !

Et lorsque Vallée, qui faisait de fréquentes visites à son « cher prisonnier », me crut mûr pour le combat, il me confia enfin, tout bas, un grand projet qu'il nourrissait depuis longtemps. Il s'agissait tout simplement de fonder à Saint-Charles même un cours de breton dont il serait le professeur et moi le moniteur. Je trouvai, comme de juste, l'idée resplendissante, et promis mon concours le plus actif auprès des élèves.

De la nuit, François Vallée ne ferma l'œil. Il amassa des foules d'arguments, de considérants, de démonstrations, pour les jeter aux pieds du directeur de l'école, et le convaincre de l'absolue nécessité de fonder un cours de breton ! Le lendemain il s'achemina à grands pas vers le cabinet du directeur Monsieur Lebon. Il offrait tout simplement son temps et sa peine. Il ne demandait pas un sou. Bien au contraire, ferait-il lui-même les frais des livres nécessaires ; il ne demandait qu'une salle, une toute petite salle, deux heures par semaine, le jeudi et le dimanche ; les cours seraient facultatifs, accessibles aux seuls élèves de seconde, rhéto, philo, etc. etc. Monsieur Lebon promit d'étudier la chose. Il consulta l'évêque Mgr. Fallières, un Gascon, qui répondit évasivement et fit quelques bons mots. Alors le distingué Mariniste, n'écoutant que son cœur et ses sentiments décen-

tralisateurs, autorisa Vallée, au mois de mars 1896, à professer à Saint-Charles un cours de langue bretonne.

De mon côté, j'avais lancé l'idée parmi mes condisciples — mais je dois avouer qu'ici ça ne marcha pas tout seul. La plupart d'entre eux, fils de nobles d'épée, de robe, ou de comptoir, restèrent sceptiques. Ils ne se montrèrent pas du tout disposés à suivre un cours de breton, langue que des préjugés regrettables autant qu'insensés leur faisaient prendre pour un parler bon pour leurs fermiers en sabots, les manouvriers hâlés, et les saute-ruisseaux de la « boutique à papa ».

Je parvins à recruter tout de même six jeunes hommes disposés à suivre le cours de Vallée. Ils firent preuve alors d'un réel courage, voilà pourquoi je les veux citer. C'étaient : *Emile Abéré*, de Plougastel-Daoulaz ; *Jean Savidan*, de la Roche-Derrien ; *Pierre Symoneaux*, de Bégard ; *Olivier Vallée*, frère de François, de Saint-Brieuc ; *Joseph de Poulpiquet*, de Quéménéven ; *René du Plessix de Grénédan*, du Quessoy. (Ces deux derniers sont morts, hélas ! à peine sortis du collège !)

Vallée commença donc ses cours bihebdomadaires, et, avant la fin de l'année scolaire, nous étions tous férés en breton. L'année suivante, le nombre des élèves de breton doubla ; quand je faisais ma philosophie, nous étions à seize, dont Olivier Sagory, de Moucontour, qui apprit la langue avec une rapidité étonnante, et fait aujourd'hui partie du Gorsedd des Bardes sous le nom de « Olier Barr-Avel ».

Les leçons continuèrent après notre départ de la « boîte ». Le bon grain germait vite. Les élèves devinrent même tellement nombreux, que le nouveau directeur, M. Bonnet, fut dans l'obligation de dédoubler le cours, et de confier les plus jeunes adhérents à Yves Le Moal, le sympathique barde « Dir-na dor », qui venait de se fixer à Saint-Brieuc.

Depuis lors, six années se sont écoulées, mais, toujours inlassable, Vallée a fait son cours chaque jeudi et

chaque dimanche, malade ou non. (1) Il a ainsi insufflé l'esprit breton à des centaines de jeunes gens, leur révélant leurs origines, leur communiquant l'amour raisonné de leur littérature, leur *apprenant* leur langue. Honneur à lui !.....

En dehors des heures de cours, je voyais souvent Vallée. Je sortais chez lui, et nous passions de bons moments à nous affermir l'un et l'autre dans notre foi celtique, à concevoir des plans pour les guerres à venir ! Un jour, nous formâmes un vaste projet. Il s'agissait d'apprendre le gallois et l'irlandais. On le voit

Nihil a nobis celticum alienum putavimus, comme disait Plaute, je crois, en des termes quelque peu différents. Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous faisons venir de chez le libraire Hughes and Son des piles de volumes gallois et anglais ; de Dublin, nous achetons à la *Ligue Gaëlique* les grammaires et les exercices de Douglas Hyde et de O'Growney ; puis nous prenons des abonnements collectifs aux *Cymru'r plant*, de Carnarvon et au *Fainne an laë* de Dublin. Entre temps nous correspondions avec de nombreux Celtes d'Outre-Manche ; bref, en moins de deux ans nous savions bien le gallois, et passablement l'irlandais. *Doùe a ra mad kemend a ra*, Dieu fait bien ce qu'il fait. Cette connaissance des langues sœurs de la nôtre élargit, jusqu'au panceltisme, les vues celtiques de Vallée. Et je puis dire qu'il fut en Basse-Bretagne le plus ardent pionnier de la conception des communautés celtiques.

En fin janvier 1898, François Vallée qui déplorait depuis longtemps l'absence d'un petit journal en breton pour unir les bonnes volontés bretonnes, obtint, non sans difficulté, de l'administration de la *Croix des Côtes-*

(1) Lorsque les Marianites (tous étrangers à la Bretagne) durent abandonner leur établissement pour obéir à la loi sur les Congrégations, les Prêtres *diocésains* qui leur succédèrent ne crurent pas devoir maintenir le cours de breton !!

du-Nord la création d'un supplément breton à ses frais qu'il nomma *Kroaz-ar-Vretoned*. *Kroaz-ar-Vretoned* eut des origines bien humbles, elle aussi. Personne n'en voulait de la pauvre *Kroaz* ! Le plus comique dans l'affaire c'était de voir le linguiste François Vallée aligner de longs factums sur l'agriculture, à seule fin de faire prendre le journal, et moi, de mon côté, accouchant de Gwerzes interminables sur le crime horrible de Plou... ceci ou cela, histoire de remplir les vides... N'importe, ici encore la constance du père Vallée (Tata Vallée, comme nous l'appelions familièrement sans qu'il s'en offensât aucunement) triompha sur toute la ligne. Aujourd'hui la *Kroaz ar Vretoned*, à son 300^e numéro, tire toutes les semaines à 7.000 exemplaires, et ce n'est pas la copie qui manque, je vous prie de le croire !

Puis, les événements bretons se précipitent. Des hommes surgissent, unis par un commun amour et une commune haine. Des journaux ouvrent leurs colonnes à notre langue. Des revues régionalistes se fondent. En août 1898, l'*Union Régionaliste Bretonne* s'organise à Morlaix, dans un but « décentralisation *artistique* ». Mais François Vallée voit le point faible. Il accourt de Saint-Brieuc, résolu à faire pénétrer avec lui dans la nouvelle *Union* la langue bretonne. Quelques disciples l'accompagnent : Guillaume Corfec ; Francis Even ; votre serviteur. Quelques amis l'assurent de leur concours : Anatole Le Braz ; Charles Gwennou ; Fournier d'Albe, le délégué irlandais.

Les « artistes » bretons cédèrent donc, mais à contre cœur, et acceptèrent la création d'une Section non prévue de Langue et de Littérature Bretonnes. Avaient-ils le pressentiment de l'influence future de cette section, qui devait les éliminer un à un des bureaux de l'U. R. B. ? Peut-être. En tout cas, la dite section fut la seule qui, pendant trois ans, infusa un peu de vie à l'U. R. B. défaillante, jusqu'à ce qu'enfin cette société, s'étant de plus en plus nationalisée bretonne, se fût donné un prési-

dent de son choix (1), et eût commencé son œuvre populaire.

Depuis ce jour, François Vallée fut de toutes les fêtes celtiques, et de toutes les luttes aussi.

On l'aperçoit toujours là-bas dans son poste avancé de Saint-Brieuc, armé de pied en cap, soit qu'il faille défendre une liberté bretonne, soit qu'il faille pousser « l'ennemi » l'épée dans les reins. Il porte aujourd'hui ses efforts sur l'École qu'il s'efforce de rendre plus bretonne ; il obtient même, vu son entêtement louable, de brillantes promesses du chanoine Allo, inspecteur diocésain, qui tôt après les oublie, hélas !

En juillet 1899 nous le voyons à Cardiff parmi les délégués bretons à l'Eisteddfod. Le R. P. Hayde lui offre l'hospitalité au presbytère catholique. Il reçoit l'investiture bardique sous le nom d'*Ab Hervé*, puis est prié par la marquise Herbert de passer quinze jours en son château de Llanover, en compagnie de quelques autres invités bretons. Vallée s'y perfectionna beaucoup dans la connaissance du gallois parlé.

En août 1900, il refait le voyage de Galles, et y séjourne deux mois. En 1901, il se rend avec Léon Le Berre et moi à l'Eisteddfod de Merthyr ; puis, rejoints par M. et M^{me} Alfred Lajat, nous nous embarquons pour l'Irlande. Vallée se distingua au Congrès Panceltique de Dublin par ses vastes connaissances et la précision de ses Rapports. Il en revint avec des provisions d'énergie nouvelle. A peine remis de ses fatigues, il met la dernière main à ses *Leçons de Grammaire Bretonne*, qui furent publiées au commencement de 1902. Cette grammaire est, sans conteste, la meilleure et la plus claire parmi toutes celles publiées jusqu'à ce jour.

Cet homme est tout d'action et d'apostolat, non de surface. Il a donné dans sa *Kroaz* quelques poésies de lui et plusieurs articles et études en breton, qui de-

(1) M. de l'Estourbeillon « *Hoël Bro Werok*. »

vraient être collationnés et réunis en volume. D'autre côté il a fondé l'œuvre de la *Brochure populaire à 0 10*. Il a lancé plusieurs milliers de ces petites brochures d'auteurs divers (Cantiques, Gwerzes anciennes, Contes, Historiettes, Maximes), dans les pays de Tréguier, de Goëlo et de Haute-Cornouaille, où elles ont fait un bien incalculable. Il a aussi édité les *Krennlavarioù* (Proverbes) recueillis par feu Hingant, et d'autres *Krennlavarioù Kerne-Uhel* recueillis par lui-même. Il a également édité les œuvres posthumes du barde Lec'hvien, *Gwerziou an Tremener*. Est-il besoin d'ajouter que chaque année il encourage les concours poétiques bretons en offrant des prix de valeur ? Mais son zèle n'a d'égal que sa modestie.

François Vallée prépare aussi un grand *Dictionnaire breton*, vaste compilation qui résumera les recherches patientes de longues années. (1)

Telle est l'existence et l'œuvre de cet homme admirable que l'histoire future de la littérature bretonne appellera sans doute du qualificatif de « grand ». Son exemple et ses leçons ont profité et profiteront encore à plusieurs — mais à personne, peut-être, plus qu'à moi-même. — Je lui en garde reconnaissance éternelle. Et si j'ai fait, à mon tour, quelques prosélytes, je veux que tout l'honneur en revienne à François Vallée qui m'apprit « qu'il faut être convaincu avant de convaincre les autres ».

Peut-être mes études et mes penchants personnels m'empêchent-ils de partager en tout point son « intranquillité ». Mais chez lui, cet état d'âme n'est pas pour me déplaire. Dans les grandes causes et qui parais-

(1) Depuis la publication de cet article, Vallée a édité un *Vocabulaire breton* ; des brochures bretonnes sur *Istor ar Gelted koz*, et *Le Breton en 40 leçons*, dont 2 éditions successives ont été élevées.

sent désespérées, il faut de ces caractères de roc, incorruptibles, rigides, ennemis des concessions. Ils forment des murailles imprenables.

De leur exemple, toujours, il reste quelque chose.

Revue de Bretagne, Novembre 1903.

Petra omp ?

En eur grigi gant ar journal nevez-ma, e fell ganin da genta lavaret trugarez a greiz kalon d'ar Vretoned o deuz roet d'in skoazel o bolonte vad evid dond a-benn euz ar mennoz am boa pell zo, da groui eur gelaouen hag a beurachufe en Breiz-Izel al labour komanset eun nebeud blavejou zo, labour a unvaniez hag a adsao, ha gant pehini e ma stag brema kement a dud a beb stad a vuez. Unvaniez hag adsao; ia, setu eno petra neuz komanset ar rejionalisted ober en Breiz-Izel, ha mar n'int ket deut c'hoaz a-benn eus o zaol, mar n'o deuz ket great c'hoaz gant hon bro eur vro unanet stard evid difenn he interest he-unan, he c'hiziou leun a vra-ventez, he c'harakter hag he langach, da vihana an hent a zo bet merket ganto, ha dre an hent-se e kerzo ive gant kalon hon c'hazeten neve c'hanet.

Ar Bobl, goude trugarekaat ar re a zo deut dija ken niverus da harpa anezhi ha da doulla d'ezhi dre beb korn a Vreiz-Izel, a die ive lavaret d'ar re a rei d'ezan an enor d'hi lenn, petra a c'hoanta beza, ha penoz ec'h intent kas da fin vad al labour a unvaniez hag a adsao e komzomp anezan.

Ha da genta, an hano *Ar Bobl* gant pehini eo bet ba-dezet ar journal-ma, n'eo ket eun hano ven ha dilavar. An hano ze a zinifi penaoz eo d'ar bobl dreist-holl eo e vo gouestlet ar gazeten-ma, penaoz war-eeün d'an dud a vicher, d'an dud a boan, d'an dud a renk dister, eo e fell d'ezhi mond, ha kinnig d'ezo nan hebken geriou kleuz ha goullo evel ma gaver e ken aliez a journal, mez eun harp hag eur c'hennerz evid o labour, eun di-duamant evit ho amzer gollet, eur gonsolasion a-wechou ive e-kreiz o foaniou hag o zrubuill. *Ar Bobl* a vo en gwirionez tra peb den a bobl, a wir bobl, ha dre ze e klevomp ar bobl vreizad, ar bobl honest ha mad en he c'halon, ar bobl kristen ha feal da gement tra gaer a zo en ho c'horn douar a Vreiz, ar bobl na zao ket dregounnar ar reveulzi hag ar gasoni.

Ar baizanted hag an ouvrierien vreton a gavo en-nomp ama ouspenn kenvroiz, ouspenn harperien : mignoned d'ezo e vemp c'hoaz, mignoned bet maget ha savet en o mesk, a oar petra eo o ezommou, petra eo o c'hoantegezou, penoz e ma kont gant o buez, hag a raio ar peb posubl evid diskuez d'ezo an hent dre behini e ve mad kerzet a-benn beva eürus ha lawen, asamblez gant gwellaat o stad o-hun ha stad o-gouenn-tud.

Evit erruout gant an dra-ze, e vank d'ar bobl vreton, ha d'an holl Vreiziz, pinvidik ha paour, unvaniez, da laret eo union. Ha pelec'h kaout an unvaniez-ze ? War besort douar mond d'he c'hask ? N'eo ket ar boan klask anezhi war ar politik : ar politik eo ar pez a lak etre an dud ar muia a zizurz hag a chach. Ar gwella mignoned a ve aliez bec'h etrezê diwar-benn politik. N'eo ket laret na fot ket ober politik an hini ran : pepini zo lipr da drei e stur d'ar tu ma kav mad, mez an nebeuta ma refomp ni politik, ni ar Vretoned, ar gwella vo ze d'emp. Eun douar all zo, war behini e c'hallomp en em glevet hag en em voda holl, ha me fell d'in komz deuz karantez hon Bro.

Hon Bro eo Franz, ia, me oar ze ; mez hon Mam-Bro honnez eo Breiz, hag evid difenn ha kreski ha kaërraat hon bro a Vreiz eo e tleomp en em unani. War ar poënt-se n'eo ket diez beza akord. Gant chilaou hon c'halon e-lec'h heuil hon penn e welfomp skler n'allomp ober union nemed war garantez Breiz ha kement tra a zell outhi. Dre eno e savfomp hon bro en eur renk enorabl e lec'h hi dismantra gant meskaillez ar politik.

Ha sethu perag hon beuz dibabet evel diviz : *evid ar Vro dre ar Bobl* : evid Breiz dre ar Vreiziz.

War benn hon faper, eur c'hrenn-lavar all a zo merket c'hoaz hag a dle beza displeget. *Frankiz da beb barn* e lavaromp ; na petra zinifi ze ?

Rannet eo Breiz-Izel, ha Franz muioc'h c'hoaz, allaz, gant ar gosteennou hag ar partiou. Pephini, a gredan, a zonz d'ezan e ma ar gwir gantan, mez elec'h mond plen gant o hent, ar partiou-ze a dremenn o amzer o laret e ma ar gaou gant ar re-all, hag oc'h ober gwasa ma c'hellont d'ar re n'int ket laket da zonzal evelté. Ac'hano eo e sao ar brezel hag an taoliou. Frankiz da bep barn e lavaromp-ni er journal-ma, da laret eo liberte da beb den da zonzal d'e vod, gant ma lezo ive, evel just, e amezeien da zonzal hervez o c'hoantegez. Goulenn a refomp frankiz ha liberte d'ar Vretoned da veza evel ma plijo ganté, heb kaout affer bep ar mare gant gwaskerez ha persekusion an dud deut euz a Bariz gant eur bern lezennou muioc'h didalvoudek an eil evid eben ! Ar Vretoned a gar hag a zifenn forz traou hag a lak drouk en korf ar C'hallaoued, ha dindan digare ma zo nebeutoc'h a Vretoned evid a C'hallaoued, ma 'z int paouroc'h, ha ma n'o deuz ket evid o harpa paotred ar moni, ar Vretoned a vo fréet warné didruez ! Perag ? Liberte eta da beb giz zonzal, ha frankiz ispisial d'ar bobl vretou da zibun he c'huden hervez he natur.

Evidomp-ni, e c'houlennomp kement all evid ar re a zonz en eur mod all ; an neb zoken a gavo da zislaret er pe : a vo skrivet ganeomp, a vo great evitan er jour-

nal eun *Tribune Libre* deus lein pehini e c'hallo diskuill deun e galon.

Brema pa c'h anaveet hon mennoz kenvroiz ker, hon beuz esper e teufet da garout ar gazeten-ma great a-ratoz evitoc'h hag evid hon bro, hag e refet dorn d'eri da sireva he had mad war douar Breiz-Izel, e lec'h ma kresko diwarnan eun eost puill ha founnus.

Bevet Breiz da virviken !
Bevet al Labourerien !
Bevet ar Frankiz !

Ar Bobl, n° 1, Carhaix, 24 Sept. 1904.

An Nerz

Meur a hini a gred penoz evit kaout nerz, eo red beza eur pez treujad den, braz ha korvek, kaout ezili mentek ha teo, eur bruched ledan, eur c'houg taro... Error vraz kement-se ! Na lavarat ket na ve ket eno eur merk a ziaveaz demeuz an nerz, mez kement-se n'eo ket gwirionez atao, rag aliesoc'h a zen bihan, nervus ha paket mad, a zo nerz ennan, evid ar pejou jeanted, a ziskar aliez eur c'houezaden.

Memez tra e c'heller da lavaret euz ar broiou. Nerz ar broiou n'ema ket en o ledander, nag en niver o armeiou, n'eo ket red d'eur vro beza ken braz hag ar Russi, evid beza nerzus. Rag sellit euz an Transwaal ; pegen bihan bennag e oa, ez eo bet nerzusoc'h evid

Bro-Saoz. Pegen dieter bennag eo ar Japon e kenver ar Russi, eo nerzusoc'h evid ar Russi.

Nerz eun den a zo en e wad, ha nerz eur Vro a zo en he Spered.

Eun den bihan en deuz nerz, mar deo pur ha divlam e wad, ha distouf e wazied. Eur vro vihan he deuz nerz, mar deo iac'h he Spered a beb kontam estranjour, ha mar talc'h mad d'ar pezh a zo euz he natur he-unan.

Hag ac'hano e c'hellomp tenna penoz Breiz a zo nerzusoc'h evid Franz, petra bennag m'eo bihan. Ne deuz ket ezom e fesoun a-bed da grena dirag brazder he amezegez. Ha proui a rin kement-ma. Petra eo bet Bro-C'hall en amzer dremenet? Eun tammik korn-douar a netra, eun neubeudik parkou tro-var-dro da Bariz, a oa neuze eun tam bourkik. Petra eo deut da veza? Eur Vro vraz, leun a bep sort burzudou kaër, ha brein a beb sort loustoni, eur vroad bet gouarnet e kant doare dishenvel, gant gouarnourien deut er-meaz deuz dek gouenn-tud dishenvel ive an eil euz heben, eur vroad a c'hourc'hemennerien dec'h, a sklavourien hirie, a vestrou gwechall, a lakizien brema, en eur gir eur Vro hag e c'hellfed komparachi anezi ouz ar statu a zo diskleriet er Bibl Santel; aour he fenn, arc'hant he bruched, arm he c'hroazellou, dir he diouhar, ha pri he zreid. Bro-C'hall a ro d'ar Bed-Holl ar seblant diaveaz euz an Nerz, ha koulskoude da neb a anvez mad an traou, Franz gant he burzudou, Franz gant he ijinou, Franz gant he c'haërderiou a beb sort, Franz gant he langach brudet, a zo henvel ouz eur c'houizigel leun a avel, c'houezet en tu-hont da c'halloud he c'hroc'henen, hag a strako evel enn tenn, an disterra ma vo stoket outhi gant ar biz.

Perag ze? Abalamour Franz n'he deuz Spered a-bed. Pa lavaran Spered e komzan deuz Skiant natural eur ouenn-tud, ha nan deuz komprenezon an empenn.

Bretouned, grit eur sell brema var ho pro hoc'h-unan, bet sonj, eur vro goz-koz, temzet gant ho c'houe-

zen, hag eskern ho tadou, kelc'hiet gant eur c'hourizvor a zo he gwella gwarant var dri du, staget deuz Europ gant eur veven douar hepken, etre Naoned ha Sant-Malo, eur vro hag a vev diouthi, ha warnhi, tri milion hanter a dud!

Ar vro-ze, daoust m'eo bihan, a zo eur vro ken nerzus, ken eo bet chomet en he zao, adreuz d'an amzeriou, kaër zo bet ober brezel d'euzhi gant an holl. Ar broadou-all a zo kosaet, hi na gosa ket; ken kaled eo he c'horf, hag he fenn ive, brema evel en amzer dremenet. He c'halon a zo iaouank ha tom, he gwad a zo pur, hag he bugale, ken niverus ha delliou ar gwez, a ve red d'ezo dilania er-meaz o bro, dre ma n'all ket o mam-douar o maga boll. Eur vro nerzus eo d'en em zifenn ha da stourm. Henvel eo ouz eur roc'h a dorr meur a vorzol araok terri. He bugale a zo labourerien dre natur: ar feneantiz n'eo ket anavezet en o mesk. Da soudarded ec'h eont gant bolonte-vad; martoloded e karchent holl beza; poaniet o deuz var douarou ar vro, beteg beza great gantho e meur a lec'h, douarou kenta klast, deuz douarou distruj gwechall. En neubeud amzer, eo barrek ar ouenn-tud a vev en Breiz-Izel, da dapout ar broiou-all, ha d'o zremen. An diveza o finval, ec'h erruo ar genta d'ar pâl.

Eur fonz douar pinvidik he deuz, hag a c'hell sou-tenn henvelidigez gant fonz douar neb bro bennag.

Breiz he deuz eur iez kaër meurbed ha gweon dreist. Eur spered o deuz he habitanted, hag a ra ma anavezet eur Breton dre-holl diouz eur Saoz pe eur Prusian; elec'h eur Gall a zo henvel ouz bep sort tud. Dre gement-se holl, e c'hell hardi beza fouge ennomp gant hon Broik, rag en despet ma 'z eo bihan, ez euz eun dra bennag en he natur a lak enhi eun *Ners* burzudus!

Ar Bobl, 21 Janvier 1905.

Prezegen

*lavaret en Kerian evid gouel an Teatr brezonek
ar Meurz 12 a viz Gwengolo 1905*

AR VLEUEN VRUK

Leoniz,

Pa bar ma daoulagad var ar bobl tud, a renk vraz hag a renk vihan, dastumet ama hirio evid arvesti ouz *Alantk al Louarn*, ar pezh teatr brezonek skrivet gant rener ar gouel-ma, an Aotrou Abad Perrot, n'on ket evid miret da zantout eur grinien a levez e redek dre ma elvou ! Sethu aze ar bobl kalonek a Leon, ken stag ha biskoaz ouz e iez hag ouz voazamanchou, sethu aze bepred ar Vretoned dispar a vije lavaret outo gwechall en *Novelou* ansien :

..... Gwirion Leoniz
Bepred tuchentil en stil an Iliz !

Lano ar c'hiziou nevez a c'hall diredek var Vreiz-Izel : Bro-Leon a chomatao an tour digeflusk, ar c'hastell-krenv ouz pehini e teu da vervel en eur iudal gwagen-nou ar mor dirollet.

Ho poblantz rust ha kaled ouz ar boan n'e deuz dilezet c'hoaz hini euz an tenzoriou testamantet d'eoc'h gant ho tadoukoz, hofeiz hag ho iez e talc'hit mad d'ezo, hag evidoc'h eo bet savet gwechall ar c'hrennlavar-ma :

Eur feiz, eur iez, eur galon,
Ar c'hiz koz ar c'hiz gwirion.

*
**

Bremaik, Leoniz, e vezo lodennet etrezoc'h ar "bleuniou bruk". *Kevedlgez Broadus Bretz* he deuz digaset ar c'hiz, abaoe kendalc'h Gourin, brema zo daou vloaz, da rei d'ar Vreiziz vad diredet d'he gouelioù heb a vrank bruk evid ober d'ezo derc'hel zonz ec'h int Bretoned euz ar memez bro, hag o deuz er vleuen vruk eun arvez a unvaniez hag a garantez.

Ar vleuen vruk a zic'hoan dre-holl var menezioù Breiz-Izel : dic'hoan a ra ive var menezioù Bro-Geumri ha var gribennoù Bro-Skos ; hi a zo bet dibabet en Kendalc'h ollgeltiek evel bleuen vroadus ar C'helled dispar-tiet, ha da Ouel Mikael, heb bloaz, heb Breizad mad a laka eur bodik bruk en korn e chupen.

Ar vleuen vruk he deuz daou liou kaer hag a gomz d'hon c'halon ; he zroad a zo gwer, rag al liou gwer a zo eul liou a esper. Gouenn ar Vretoned he deuz ezom, muioc'h eged gouenn-all a-bed, da veza harpet gant an Esperanz, pehini a ra d'he bugalegourenn kalonek euz ar c'hiz fall ha gortoz gant pasianted ma tarzo evithi Heol ar Frankiz hag an Unvaniez.

Ouspenn, ar bruk he deuz eur vleuen ru, ha kement-ma c'hoaz a zo eur gelennadurez ; rag ar gwad a red en hon gwazied a zo ru ive, ha ruzder bleuen ar bruk a lavar da Vreiziz : « Bezit prest, mar be red, da skuill ho kwad evid ho pro santel ! Karit ho Pro beteg ar gwad, da laret eo, beteg ar maro ? »

Unanet asamblez, evel ma 'z int er vleuennek dister euz ar bruk, an daou zantimant-ze a raio ganeomp tud nerzus, ha dijat ; digemer a rimp gant joa ar stourmadegou red euz ar vuez-ma, gant an esper padus da wled eun deiz ar vro a garomp o vleunia ive evel ar bruk bihan a gresk hanv-goanv en lanneier Breiz-Izel.

Prezegen

*lavaret en Kerian evid gouel an Teatr brezonek
ar Meurz 12 a viz Gwengolo 1905*

AR VLEUEN VRUK

Leoniz,

Pa bar ma daoulagad var ar bobl tud, a renk vraz hag a renk vihan, dastumet ama hirio evid arvesti ouz *Alanik al Louarn*, ar pez teatr brezonek skrivet gant rener ar gouel-ma, an Aotrou Abad Perrot, n'on ket evid miret da zantout eur grinien a levenez o redek dre ma elvou ! Sethu aze ar bobl kalonek a Leon, ken stag ha biskoaz ouz e iez hag ouz voazamanchou, sethu aze bepred ar Vretoned dispar a vije lavaret outo gwechall en *Novelou* ansien :

..... Gwirion Leoniz
Bepred tuchentil en stil an Iliz !

Lano ar c'hiziou nevez a c'hall diredek var Vreiz-Izel : Bro-Leon a chomatao an tour digeflusk, ar c'hastell-krenv ouz pehini e teu da vervel en eur iudal gwagen-nou ar mor dirollet.

Ho poblantz rust ha kaled ouz ar boan n'e deuz dilezet c'hoaz hini euz an tenzoriou testamantet d'eoc'h gant ho tadoukoz, hofeiz hag ho iez e talc'hit mad d'ezo, hag evidoc'h eo bet savet gwechall ar c'hrennlavar-ma :

Eur feiz, eur iez, eur galon,
Ar c'hiz koz ar c'hiz gwirion.

*
**

Bremaik, Leoniz, e vezo lodennet etrezoc'h ar "bleuniou bruk". *Kevredigez Broadus Bretz* he deuz digaset ar c'hiz, abaoue kendalc'h Gourin, brema zo daou vloaz, da rei d'ar Vreiziz vad diredet d'he goueliou beb a vrunk bruk evid ober d'ezo derc'hel zonz ec'h int Bretoned euz ar memez bro, hag o deuz er vleuen vruk eun arwez a unvaniez hag a garantez.

Ar vleuen vruk a zic'hoan dre-holl var menezioù Breiz-Izel : dic'hoan a ra ive var menezioù Bro-Geumri ha var gribennoù Bro-Skos ; hi a zo bet dibabet en Kendalc'h olgeltiek evel bleuen vroadus ar C'helled dispartiet, ha da Ouel Mikaël, beb bloaz, peb Breizad mad a laka eur bodik bruk en korn e chupen.

Ar vleuen vruk he deuz daou liou kaër hag a gomz d'hon c'halon ; he zroad a zo gwer, rag al liou gwer a zo eul liou a esper. Gouenn ar Vretoned he deuz ezom, muioc'h eged gouenn-all a-bed, da veza harpet gant an Esperanz, pehini a ra d'he bugalegourenn kalonek euz ar chanz fall ha gortoz gant pasianted ma tarzo evithi Heol ar Frankiz hag an Unvaniez.

Ouspenn, ar bruk he deuz eur vleuen ru, ha kement-ma c'hoaz a zo eur gelennadurez ; rag ar gwad a red en hon gwazied a zo ru ive, ha ruzder bleuen ar bruk a lavar da Vreiziz : « Bezit prest, mar be red, da skuill ho kwad evid ho pro santel ! Karit ho Pro beteg ar gwad, da laret eo, beteg ar maro ? »

Unanet asamblez, evel ma 'z int er vleuennik dister euz ar bruk, an daou zantimant-ze a raio ganeomp tud nerzus, ha dijat ; digemer a rimp gant joa ar stourmadegou red euz ar vuez-ma, gant an esper padus da wled eun deiz ar vro a garomp o vleunia ive evel ar bruk bihan a gresk hanv-goanv en lanneier Breiz-Izel.

Revenants contre revenants : telle est la lutte actuelle. Il faut départager ces morts qui ne peuvent s'entendre. Pour que les uns imprègnent de leur âme les futures générations, il faut bannir les autres du cimetière national. Il faut jeter au vent les cendres ennemies, pour que rien ne gêne l'essor des victorieuses poussières. Et chacun de diffamer les trépassés de l'autre camp !...

Les Bardes flétrissent les Jacobins, et les gens des Loges qualifient les Bardes de cabotins !

MM. Jouy et Commelin-Grébus regrettent que tous les Bretons ne parlent pas français ; Yves Berthou et Loeiz Herriou réclament la Bretagne aux Bretons !

Ceux dont un Combes fut l'obscur mandataire, travaillent à livrer l'Histoire aux Loriguets et aux Homais pour qu'à leur gré ils revisent notre Panthéon, substituent leurs morts aux nôtres et nettoient nos ossuaires. Puissent nos morts à nous reconquérir bientôt leur place dans nos chaires d'enseignement ! Puissent nos morts nous sauver de la mort !

Faisons briller leur étincelle. Que leur énergie rallumée nous échauffe et nous éclaire ; qu'en nous ils ressuscitent, qu'au fond de nos cœurs réveillés ils vivent une vie traditionnelle et progressive, évolutive et nationale, une vie humaine et celtique qui, pour demain, crée de la vie féconde, lorsque les vivants d'aujourd'hui habiteront les nécropoles et seront, à leur tour, devenus la poussière des morts !...

Ar Bobl, 11 novembre 1905.

Napoléonville

Vous croyez sans doute, chers lecteurs et respectées lectrices, que Napoléonville est une de ces cités normandes finissant régulièrement en « ville » et qu'elle n'a rien de commun avec nos noms de lieux bretons. Détrompez-vous, car Napoléonville n'est autre que le doublet de... Pontivy. Cette ville de Pontivy (Pont-Devy) c'est-à-dire le Pont-de-David, fut fondée au VII^e siècle par un saint gallois, David ou Devi, qui en valait bien un autre. Ce brave et vaillant pasteur de peuples y planta les piquets de sa tente, et fut le père des « Moutons Blancs » du pays de Noyal, de Stival et des bords verdoyants du Blavet. Onze siècles durant, les Pontivyens portèrent avec orgueil le nom de leur fondateur. Mais lorsque Bonaparte fut devenu Napoléon, ils furent saisis d'un enthousiasme inconsidéré pour le Corse aux cheveux plats, et d'un commun accord, les édiles décidèrent de débaptiser la cité et de la nommer, en l'honneur du nouveau Tabou, Napoléonville. C'était du dernier grotesque. Avec Louis XVIII le nom ancien fut rétabli, mais avec Napoléon III, voilà Pontivy, pris d'un zèle plus beau que jamais, de se renommer pompeusement Napoléonville.

C'est à peu près tout ce que je connaissais de cette cité avant d'y avoir passé il y a quelques semaines, en compagnie de mon confrère le barde « Telen Aour ».

Nous débarquâmes dans l'illustre Napoléonville à 5 heures 20 minutes du soir. Il faisait un temps brumeux et froid, et notre premier soin fut de nous diriger vers l'Hôtel de la Gare dans l'intention d'y établir notre quartier général. Nous nous attablâmes devant deux vermouth-citron, dans l'estaminet... De paisibles bourgeois, au billard et aux tables voisines, causaient de pédagogie et de politique de clocher : on ne mangeait que du curé à cet hôtel. Comme nous n'affectionnons pas ce plat-là, nous levâmes la séance, et nous nous enfonçâmes dans la nuit, vers le cœur de la ville. Tout était morne et mort. L'Hôtel G. nous épouvanta par son aspect sépulcral : à l'Hôtel F. l'odeur d'une cuisine appétissante nous fit entrer, et

nous nous mimes à table, à un bout de la table, car l'autre était encombré d'une demi-douzaine de pensionnaires, qu'à leur conversation nous sûmes être encore des professeurs et des pions du collège. Ils causaient de carreaux cassés et de pensums gratifiés. L'un était Flamand, un grand barbu que son accent nasillard trahissait. Il débinait la Flandre et la trouvait sordide. Il la comparait à la Bretagne... Nous sortîmes et entrâmes au Café.

A Pontivy, quand on a dit le Café, on a tout dit, car il n'y en a qu'un. Des chanteuses y installant tous les cinq ans leurs tréteaux. Nous jouâmes une partie de billard. Autour de nous des sous-officiers de chasseurs, des pédagogues, des répétiteurs, des vieux marcheurs, etc., faisaient d'interminables parties.

— « Il n'y a donc que des Chasseurs et des Pions, dans ce patelin, » disions-nous. Et en effet, on ne rencontrait que cela.

Nous nous couchâmes fort moroses. Le lendemain, après avoir dévotement assisté à la messe de 9 heures, où tout se passa en français et en latin, nous dirigeâmes nos pas errants vers la place Bourdonnay du Clezio, où un monument attira nos regards, et acheva de nous démontrer que Pontivy est bien Napoléonville. Ce monument était une colonne de granit, flanquée d'un homme tout nu, en bronze, qui surmontait la Déclaration des Droits de l'Homme. A côté, l'inscription suivante :

« Nous, Français, citoyens de la Bretagne et de l'Anjou, assemblés en congrès patriotique à Pontivy, arrêtons que, n'étant ni Bretons, ni Angevins, mais citoyens du même Empire, nous renouons à tous nos privilèges locaux et particuliers. Le 21 février 1790. »

Nous nous étonnions que des Bretons aient toléré l'inscription de ces paroles d'apostasie sur un monument public de leur province.

Nous entendîmes peu de breton dans les rues de Pontivy : cependant toutes les communes avoisinantes sont bretonnantes, mais à Napoléonville, allons donc !

De guerre lasse, ayant appris qu'il y avait en ville un *Cercle Breton*, nous nous y rendîmes le soir. Il y avait une conférence. Enfin, nous allions *supposer* un instant que nous nous retrouvions *chez nous*. Hélas ! Un jeune abbé de la Picardie, de passage à Pontivy, parla pendant deux heures de l'amour de la France et du rôle de la Bonne Presse, c'est-à-dire de la *Croix de Paris* et de ses trente-six suppléments. Mais il y a de la bonne presse, et des gens qui se dévouent pour le bien et pour la liberté, ailleurs qu'à Paris et qu'à la *Croix*. Le conférencier ignora totalement le rôle de la presse de province : mais il encouragea les braves jeunes gens du Cercle Breton à répandre surtout les journaux de Paris.

Nous sortîmes de ce Cercle Breton, las et marris, et le lendemain matin, le premier train nous emporta vers des régions plus sereines, non sans que nous ayons secoué sur Napoléonville la poussière de nos sandales de Bardes errants.

Ar Bobl, 20 janvier 1906.

Socialisme et Régionalisme

De même que deux jumeaux issus de la même mère ont différents points de commun dans leur physique et dans leur caractère, et se différencient l'un de l'autre en une multitude d'autres points de détails, de même aussi le socialisme et le régionalisme, greffés sur une commune souche, ont formé cependant deux courants distincts d'opinion, orientés vers une même direction, tels par exemple les deux doigts d'une fourche que soutient un même pied.

Les expressions Socialisme et Régionalisme sont nouvelles : mais les conceptions que ces mots représentent d'une façon technique sont aussi anciennes que la race celtique elle-même.

A l'origine des opinions politiques et sociales, s'est toujours placé l'Instinct de la Conservation Populaire, et du maximum du Bien-Etre et de Liberté. Au temps où les humains étaient peu nombreux et peu civilisés, ce vague idéal suffisait à la majorité des intellectuels et des philosophes : la période des combats et des luttes n'avait pas encore attisé les haines, et la Charité du possédant suffisait seule à contenter les revendications prolétariennes.

Mais à un tournant de l'histoire, sur le vieux tronc poussèrent deux rameaux nouveaux.

Le Socialisme le premier se développa. Il poussa d'un jet violent, et enfanta des révolutions. A un noble but égalitaire et libertaire il allia des moyens sanglants et barbares, et poussant ses théories du bien-être absolu à l'extrême, il ne sut s'attirer que la faveur de la plèbe ignorante : il mécontenta les autres castes sociales par la soudaineté et l'âpreté de ses revendications. De plus il s'universalisa et perdit en énergie intensive ce qu'il gagna en ramifications. Il fit table rase de ses basements, négligea sa souche, et voulut abaisser les frontières, briser les barrières naturelles, collectiviser les énergies morales et matérielles. Il eût ses apôtres, et non des moins écoutés. Ils charmèrent la masse fluctuante par la sonorité de leur verbe et l'idéalisme de leurs entreprises sociales. Ils suspendirent aux rameaux de leur arbre des ballons de baudruiche légère, gonflés de vent, qui attirèrent vers eux les yeux de la multitude, mais à part quelques améliorations prévues de longue date qu'ils surent obtenir de la timidité bourgeoise, le Socialisme ne donna rien qui vaille, ni au monde universel ni à nulle race en particulier.

Sur le tronc primitif de l'amour du peuple travailleur, lentement se greffa à côté du Socialisme, le Culte des Atres Familiaux, de la Contrée et de la Patrie racique. Ce rameau poussa droit et robuste : il n'aspira pas à

couvrir l'humanité de ses branchages nombreux et touffus : il lui suffit de s'étendre sur le sol de la patrie, et d'abriter les enfants de la même mère sous son ombrage tutélaire et bienfaisant. Il eut à travers les âges des prosélytes ardents qui sans mots sonores ni accompagnement de cymbales s'occupèrent de leurs frères et de leur peuple ; ils estimèrent à juste raison que le bien-être de la généralité gagne à être composé du bien-être de la race, et qu'il importe de ne pas dépenser en de lointaines tentatives des efforts qui se peuvent mieux employer tout auprès. Le Régionalisme fut au début, comme son jumeau le Socialisme, un système philosophique : les hommes et la force des choses en font aujourd'hui un système économique complet, basé sur la Division des Energies.

Un exemple terre à terre fera mieux saisir la différence que ces deux systèmes sociaux présentent entre eux. Prenez une barre de bois lisse, polie et rigide : c'est le Socialisme. A côté placez un faisceau de tiges flexibles et souples, c'est le Régionalisme. Lequel des deux vous paraît le plus résistant et le mieux conditionné ? Le second sans doute, car autant le Socialisme est aride, sec et illusoire, autant le Régionalisme présente de robustesse et de fécondité. Le Régionalisme appliqué à la Gaule accroîtrait la prospérité du pays en détruisant du même coup les discordes politiques et les haines individuelles, il apporterait à notre Bretagne une ère de plénitude intellectuelle par la langue et l'histoire, et de bien-être matériel, par le développement localisé de nos forces, qui aujourd'hui se dispersent vers des fins politiques aussi brumeuses qu'imprécises.

Ar Bobl, 3 février 1906.

Kentel an Traou

Gallout a ra eneu ar Vretoned koz, deuz an tiern Nomenoë, roue Breiz, beteg ar roue Alan al Louarn; deuz an duk Ian Pevare Montfort beteg an duk diveza Fransez Daou; deuz ar Chalotais beteg penn-rener diveza Breujou Breiz, beza laouen hag evurus er bed all, rag o mibien bihan viktorius, en eur zerc'hel gant an hent eon, a zo deut a-benn da adgounid var ar C'hallaoued hag o spered dismantrus ar Gear-Benn a oa kollet ganeomp abaoe meur a gant-vloaz, abaoe ma lakeaz ar roue glorus Loeiz Pevarzek e graban var droejou diveza hon gouenn, trec'het ha diskolpet.

Kear Raozon, bet a viskoaz Kear-Veur an Arvorik, a oa deut, siwaz, da veza kollet ganthi ar sonj euz he splander, en amzer an Duked hag ar Gouarnourien. Kollet he doa ar sonj euz an amzer ma weled o tiredek di euz a beb korn a Vreiz, da goulz ar Breujou, ha da vodadennou ar Stadou, deputeed Breton gant dillajou o bro, pignet var o c'hezek bihan reut ha kaled, beb a benn-baz ganto, eur re voutou-koat en o zreid, evid komz deuz lezennou ar vro, disput divar-benn all labour d'ober, renki an taillou, ha klask ar gwella tu da zelic'hen penn da c'houarnamant ar Roue euz a Bariz, ha da viret Breiz distag euz ar rouantelez gall. Allaz, ven e oa bet o eforchou: ar Breujou a oa taolet d'an traon da vare an dispac'h: Breiz, deuz a vro lipr, a zeuz da veza skarret etre pemp « departamant » ha Raozon a zeuz da veza « eur gear bennag » henvel deuz n'euz forz pe-sort kear all euz a Franz.

An Natur, koulskoude, a zo krenvoc'h evid n'euz forz petra: trec'h a ve d'an Amzer e-hunan; rak kant-hanter-c'hant vloaz goude he marvente evel kear-benn, sethu

Raозon o tihuni souden ar sizun dremenet, hag he Maër-Senatour en he fenn, sethu hi o lavaret c'hoaz: « Me eo ar Gear-Veur! Deuit ama, kannaded a Vreiz-Uhel hag a Vreiz-Izel, potred ha merc'hed a beb stad, ha c'houi a welo goueliou breton, evel n'euz bet bis-koaz ama aboue ar mareou ma oamp mestrou en hon bro hon-bunan, goueliou hag a vezo ken kaër ha ken gran, ken na pa vije bet aze dorn kuzet eur prinz gal-loudus ha braz o ronki anezo evid hon bro, n'en dije ket great gwelloc'h en neb giz. Hag evel en amzer gwechall — hag evel en amzer da zond ive brema, penegwir an touell a zo distaolet, hag ar gazel-îe a zo torret, — ar Vretoned o deuz great o antre, « sonn o fenn, dinec'h o spered » en Ti-Kaer Raозon, hentchet gant ar Maër, e Gonsaill, ha gant pennou-uhella ar barrez, hag ar Brezonek en deuz kemeret a nevez e blas koz eno evel m'en dije dleet miret anezan dalc'hmad. Distonet he deuz hon Iez sklentinn er Sal vraz-ze, euz a behini e oa bet taolet kuit na oar den pegeid amzer zo! Sur awalc'h, homa a zo bet eun affer a bouez braz evidomp-ni, Bretoned, rak memez tra ma kar ar vugale adkaout en o ziegez eun dra a briz uhel bet d'o zad-koz ha deut da veza dianket, evelse ive e tle beza lorc'h ha fouge ennomp evel pobl, pa welomp ar brezonek, langach al labourerien, an dud dister, ar vartoloded, o tond, en eun taol, da veza c'hoaz, evel en amzer goz, ar iez a c'haller kozeal ha klevet o tiston er paleziou kaër-ra, dirag an azistansou galloudusa.

Ia, iez Gwenc'hlan, Nomenoë, Arzur III Richmond, a zo bet prezeget ha silaouet disadorn da noz 9 a viz Even ebarz Maëri Raозon, kear-benn Breiz.

N'eo ket awalc'h. E-pad ma 'n em lak tud a spered izel ha trelatet da gemer gizioù Pariz, da wiska dillad Pariz, ha da zansal polkaioù Pariz, sethu an dud a spered braz ha parfet o tizrei adarre da zansou ar Vro, ouz son ar biniou, hag o tougen er goueliou ar gwiskaman-chou paizanted evid o enori. Disadorn, e oa leun ti-kear

Raozon a baotred hag a verc'hed gant dillad breton — ha lavaromp ive e oa eat ar maout ganté.

Maër Raozon, ar senatour Pinault, en deuz lavaret eno giriou pouezuz braz hag a zo moulet pelloc'h : son-jit enno ervad!

Mez gant aoun na lefec'h da zonjal marteze n'euz nemed tud euz eur gosteen en emzao broadus-ze, hag a zo politik ebarz, me lavaro d'eoc'h lenn ive prezegen eur gouarnamancher, Sarraut, sekretour Clemenceau, hag e weloc'h neuze e ma Breiz o toulla d'ei he-unan dre-holl, hag e kav eur bern mignoned, zoken e-touez ar re a hanver ru, hag a c'hall beza memez tra Bretoned euz ar gwella.

Ar Bobl, 16 juin 1906.

Discours

prononcé à Swansea (Pays de Galles) le 23 août 1907.

(Traduction du gallois)

Mes chers compatriotes du pays de Galles,

Lorsque vous nous fîtes le plaisir de vous rendre à nos fêtes celtiques de Saint-Brieuc, l'année dernière, vous nous aviez annoncé par la bouche de mes excellents amis les bardes Cochvarf et Arlunydd que, comme témoignage de parfaite union et d'amitié indissoluble entre nos deux nations, vous nous offririez à Swansea une bannière qui rappellerait, en même temps que nos origines communes, la communauté de nos sentiments,

et qui serait un gage perpétuel de notre alliance, envers et contre tous.

Cette bannière nous venons aujourd'hui de la recevoir de vos mains. Nous demeurons émerveillés devant sa magnificence, et certes nous ne nous attendions pas à un si beau présent. Dans notre pays breton, elle brillera comme une étoile d'espérance, et à chacun de nos gorsedds annuels, elle nous rappellera notre amitié, nos serments de fidélité à la tradition de nos ancêtres, et nos devoirs de solidarité.

La poussière des mêmes héros fertilise votre terre comme la nôtre ; leurs âmes animent vos âmes et les nôtres, leur sang court dans vos veines et dans les nôtres, et sur nos foyers vos mères et les nôtres nous ont appris la même langue !

Quels liens nous uniraient plus fortement ? Bretagne et Galles, petits peuples tous les deux, marcheront désormais la main dans la main et le cœur près du cœur. Je dirai même « glaive à glaive » si cela était nécessaire. Le temps des guerres sanglantes est passé, et la paix règne entre les nations. Cette paix, les Celtes travailleront à la maintenir toujours, car ils savent que ce n'est que dans la paix que se fait le travail utile et grand.

Merci donc à vous, mes chers compatriotes, au nom de tous les délégués bretons présents ici.

Merci tout particulièrement au vénérable père des bardes, l'archidruide Dytfed, dont le nom est aimé de tous les Bretons, au barde Cochvarf, le porte-glaive, qui par ses voyages fréquents en Bretagne, a contribué à resserrer les liens qui unissent aujourd'hui nos nations ; au barde-héraut Arlunydd Penygarn, qui a dessiné cette magnifique bannière du souvenir ; à Mlle Lena Evans, de Cardiff, qui l'a brodée et cousue ; à M. Samuel Williams All, qui a dessiné et exécuté le pied qui la supporte ; à M. Vaughan Evans, secrétaire, et à M. Thomas Lowell, de Cardiff, trésorier du comité d'initiative ; enfin merci à tous les bardes, à tous les Gallois et Galloises

qui, de leur souscription, ont contribué à offrir à notre patrie cet étendard glorieux, autour duquel ceux qui ont vraiment du sang breton dans les veines viendront se grouper désormais, et sous les plis duquel nous apprendrons de vous à lutter sans relâche et à triompher des difficultés présentes pour redonner à notre race son lustre d'autrefois. Vive l'entente celtique !

Les Français

Nul ne conteste que le peuple français, ou l'agglomération de race connue sous ce nom, ne soit le peuple le plus civilisé du monde entier, et qu'il n'ait plus fait à lui seul pour le développement des arts et l'affranchissement des esprits que toutes les autres nations réunies. Héritier direct de la gloire du peuple romain, le peuple français, dans son ensemble, a suivi une marche ascendante à peu près semblable à celle de son aîné ; et les signes de sa décadence sont aussi identiques. Les mœurs, la culture, la littérature, la religion que l'Italie ancienne lui a légués, la langue même que ce peuple gaulois a acceptée de ses vainqueurs, sont aujourd'hui en passe de périr, car depuis le jour où les Français ont volontairement préféré les plaisirs au devoir, sacrifié le foyer à la richesse, depuis que, selon le mot de Paul Leroy-Beaulieu dans les *Débats*, la race française est en train de tarir sa source vive, depuis ce moment-là, la France est frappée à mort : *Finis Franciæ*. Ses Dieux s'en vont !...

*
*
*
Aux portes de la France, comme aux portes de l'Em-

pire romain des derniers Empereurs, impuissants à les contenir, obligés de les enrôler, les Barbares veillent, attendant l'heure que Dieu leur a marquée. Chaque jour qui vient avance leur conquête inévitable.

Il y a les Barbares de l'Est, et il y a les Barbares de l'Ouest.

Les hordes de Germanie et de Néerlande sont là-bas, sur le Rhin, avec leurs progénitures qui grouillent comme des fourmillières.

Race prolifique et conquérante, les Germains envahissent la France par en haut. Les Juifs allemands, les Alsaciens sous couleur de Français, s'infiltrèrent dans les Administrations de l'Etat, occupent déjà les meilleures situations rétribuées, et dans le Domaine Industriel, ont complètement étouffé l'élément indigène.

Lorsque je reçois un catalogue d'imprimerie, de fonderie, de mécanique, je ne vois pas deux noms bien français sur dix.

Voici quelques annonceurs français, naturalisés, demeurant en France, que j'extraits du *Bulletin des Maîtres Imprimeurs* :

Martini, Heinsius, Isaac, Spicer, Jagenberg, Fleischer, Muller, Garda, Hoë, Heuer, Brehmer, Taesch, Schmautz, Horne, Jager, Warnery, Kahn, etc.

Et c'est partout comme cela ! Toute la haute Banque, toute la Finance, toute l'Industrie « qui rapporte » est entre les mains des Barbares.

Le haut commerce de même.

A Paris, les grands importateurs s'appellent : Philippe Bénédicteus, Georges Cahen, Ellissen, Max Feigenheimer, Salomon Geismann, Abraham Lang.

Il y a en France, sur 39 millions d'habitants, près de 2 millions d'étrangers, dernière statistique.

La France généreuse leur accorde la « naturalisation », leur donne les mêmes avantages qu'aux autochtones : bien plus, aveugle jusqu'au bout, elle leur ouvre ses richesses, elle est leur *Caisse d'Epargne*, et Maurice

Duhamel disait ici l'autre joar, qu'il n'a pas manqué d'une ligne que notre Cochery des Finances ne prêtât 200.000.000 à l'Autriche pour aider aux armements de la Triplice, tandis que dans le *Courrier du Parlement* M. le député Turmel démontre que sur les 36 milliards de l'Épargne française, 32 sont prêtés aux puissances étrangères.

Car la France est riche, colossalement riche ! C'est elle qui a la plus grande réserve de métal or du monde : 3 milliards et demi d'or dans les caves de la Banque de France et 3 milliards en circulation. Chaque citoyen français possède virtuellement 167 francs d'or, alors que le plus riche après lui, l'Américain, n'en a que 90.

Mais Rome aussi, à son déclin, était immensément riche. Avec son or, elle entretenait des légions entièrement composées de mercenaires étrangers, qui se sont rués contre elle, et se sont partagé ses dépouilles.

Que la France prenne garde. Les Barbares cupides sont à ses portes.

À l'Ouest sont d'autres réserves d'hommes, les Bretons et les Gallo-Bretons. Notre race pivote autour de la race conquérante depuis des siècles ; nous avons été le "bon serviteur" qui a loyalement servi son Maître : mais aujourd'hui nous sommes légions sans cesse grossissantes et nous nous apprêtons inconsciemment peut-être, mais sûrement, à revendiquer aussi la part qui nous revient dans les dépouilles opimes. Malheureusement, notre race a tellement été déshabituée de l'effort réfléchi et personnel, qu'à l'opposé des Barbares de l'Est, qui s'infiltrèrent *par en haut*, nos Races de l'Ouest ne s'infiltrèrent que *par en bas*, dans les couches profondes des travailleurs manuels.

Les Français n'ayant plus de bras, les Bretons leur prêtent les leurs, et il n'est pas de rude métier qu'ils refusent. Ils fauchent les foins des Normands, ils alimentent les fours à nickel du Havre, les usines immenses de Saint-Denis, les corderies et filatures d'Angers, les sombres carrières de Trélazé ; à Paris, ils sont

150.000, force aveugle, qui mine lentement l'élément français et le chasse devant lui. Des milliers de Nourrices bretonnes inoculent un lait celtique aux fils uniques des Matrones franco-romaines, dont les mamelles sont à jamais tarées. Et ainsi se prépare l'envahissement pacifique.

Ce qu'il importe, c'est que les Barbares de l'Ouest que nous sommes, ne soient pas les manouvriers des Germains et des Goths. Ce qu'il importe, c'est que les avantages qui doivent nous revenir au sommet, ne soient pas l'exclusif apanage des Hommes Roux.

Ar Bobl, 23 Juillet 1910.

Adresse

de Taldir à la Délégation Galloise venue aux Fêtes Celtiques de Nantes (1^{er} Août 1910)

Arglwydd Faer, Arglwyddes Faeres, Foneddigesau a Bonwyr.

Dyma ni etto yn ymuno i gyd cyn ffarwelio à 'n gilydd : gadewch i mi agori drws fy nghalon unwaith etto i ddweyd wrthyh llawenydd a hapusrwydd fy enaid o Frythwn gwaed coch trwyawdl ar 'ol y gyng-hrair lwyddianus a gogoneddol yma a gawsom yn hen ddinas Nantes yn Llydaw.

Diolch i chwi, Foneddigesau o Gymru, a ddaethoch mor niferus i 'n gwyl cenedlaethol blyneddol. Yr oeddych fel blodeu pur a theg yn addurno pob wledd a phob cynulleidfa ; yn eich llygaid yr oeddwn yn gwe-

led fflam y gwladgarwch; arwydd ydych i ni y cawn bob amser yn Ngymru ac yn Llydaw y mammau a'r merched yn barod heb ofn i helpu eu gwyr mewn y rhyfel yr ydym yn brwydro am ein hiaith a'n traddodiad anfarwol.

Diolch i chwi, Derwyddon a Beirdd, enwogion o Gymru lan, ysgrifennwyr, newyddiadurwyr, ac ereill, a wnaethoch i ni yr ogonedd o ddyfod hyd yma traws ymor i areithio, i ganu o flaen ein cydwladwyr, i ddangos idynt pafodd y cerir a phafodd y codir gwlad i fyny.

Am byth y cadwn yn fyw yn ein mynwesau cof y gynnadledd llwyddianus hon, un o'r mwyaf brawdol ac o'r myaf calonog a welais i erioed.

Tra mor, a ddywedir, tra Brython, ond dywedwn hefyd i gyd: tra Brython, tra calon; tra Brython, tra cariad; tra Brython, tra moes; tra Brython, tra cynnedd a heddwch o hyd.

Dywedodd yr Anhr. Archdderwydd yn ei anerchiad fod llawer o debygolrwydd rhwng pobl Cymru a phobl Llydaw; yn sicr, oes llawer. Yr wyf fi, medraf ddweyd, yn un o'r Llydawyr cyntaf a aethant y Gymru, i Gaerdydd ddeuddeng mlynedd yn ol i glymu eto undeb newydd yr ach wrth droed y Maen Llog, a daethum yn ol i'm gwlad wedi gweled eich Gorsedd, a bwriadais efo pump neu chwech o Lydawiaid twymgalon, fel fy nghyfaill Berthou, godi yn ein bro ein hunain gymdeithas debyg i'ch cymdeithas cenedlaethol chwi. A dyma, beth yr ydym wedi wneud yn ystod deg mlynedd.

Y mae yn awr Orsedd Llydaw, Cymdeithas y Beirdd yn cael llyddo yn ein gwlad. Y mae'r trefydd mawrion yn ein gwahodd, y mae ein symudiad ieithyddol fel llawn y môr, yn llifo trwy bob cwr, ac y tanio pob enaid cysgedig, yn chwythu y fflam gysegredig o wladgarwch trwy bob lle, a chlywsoch ddoe Mr. Bellamy, ail faer y dref yma, yn siarad ar yr undeb Celtaidd yn well nag y gallasai hen dderwydd wneud.

Dyna nerth y Celtaid. Y mae dihareb Ffrengig yn dweyd — Pen caled fel pen Brython. Wel, mae yn wir, y mae ein pen yn galed, ein hewyllys yn galed, ac yr wyf yn sicr mai cyn pen ychydig o flynyddoedd eto, cawn llawenydd dirfawr o weled y Cymry a'r Llydawiaid yn uno, nid yn unig trwy yr un galon, ond trwy ur un iaith, trwy yr un Orsedd.

Y Brython, Liverpool, 11 août 1910.

Marc'harit Phulup

*Prezegon lavaret en bered Plûnet
d'ar Sadorn 10 a viz Gwengolo 1910*

O Tud Varo parrez Plûnet, me grog dre ho saludi gant respet ha doujanz, c'houi pere zo gourvezet da viken er vered-ma. Pedi a ran ar Mestr Holl-C'halloudeg da veza trugarezus en ho kenver, ha souhsti a ran e chomfe beo da viken ar sonj ac'hanoc'h e-touez ho kerent hag ho pugale vihan a rum da rum.

Pa ve red d'eun den komz en eur vered, e sant e galon o krena bepred dirag brazder tenvâl an Ankou. Kear ar re varo eo ar vered. Mar gallfemp digerri ar beiou-ze, koulz an tamm tosennoù pri heb hano a-bed, e man ar ieot o tiwan varnê da ziskuez e kresk ar vuez var ar maro, evel ar vein kaër var bere a zo kizellet ha-noiou ha kaliteou tud a renk vraz, mar gallfemp gweled petra zo dindan ar bosou-ze, ma c'henvroiz ker, a dra-zur e vefe neubeud a lorc'h en hon fenn, hag e sonj-femp eun tammik muioc'h en gwander ar vue. Ar paour hag ar pinvidik a zo aze memez mod; koulz an den gwiziek evel an den dizisk, aze tigoue o flaneden.

Ha koulskoude, ar c'horf petra eo? Netra. Ar spered, an ene eo holl. Eun den n'eo ket braz dre e gorf. A-benn kant vla, a-benn mil bla, na vo ket dalc'het sonj euz eun den a nevoa eur c'horf kaër, ezili flour, nerz ha galloud en e zivrec'h, koantiri var e vizaj. Mez ho pet sonj a-benn kant vla, a-benn mil bla, e vo komzet c'hoaz etouez an dud disket demuez eur gwaz hag a nevoa eun ijin braz, demuez eur plac'h hag he devoa eun ene kaër.

Piou ac'hanoc'h, piou en ho touez laret d'in, paotred Plunet, a nije sonjet biken e vije deut ama eur wech bennag kemend a dud da renti enor d'eun tammik gwreg koz dister evel ma oa Marc'harit Phulup?

Petra oa honnez evidoc'h hag evid an darn vrasa euz an dud a dro var dro? Eur plac'h koz a feson, a dra-zur, mez na goude? Eur baourez. N'he doa, var ho meno, tam danve abed, he c'horf a oa treut ha koajet, aliez e vije toull he mouchouer, hag he c'hoeff a vije dalc'had laket a-dreuz, rag Marc'harit n'e ket sur he dije milouerou.

Mez mar n'he doa ket danve diavaez var al lavar a ro ar bobl d'ar gir-ze, he devoa danve burzudus en diabarz he fenn, ebarz he memor; mar n'he devoa ket a zillad fin, he devoa eun ene gwerc'h ha fur ha pehini oa, hervez ar re o deuz tosteet outhi, evel eul liorzik koant leun a vleuniou c'houez vad... hag ar bleuniou c'houezvad ze, a oa he *C'hanaouennou*.

Eur roue euz an Amzer Gozkoz, ar roue David, a oa, var a gonter, eur roue galloudus, hag a c'honeas eur bern viktoriou. Mez ar roue David, kaër a neuz bet ober burzudou brezel, n'eo ket deut e hano beteg d'eomp abalamour da-ze, deut eo davedomp hepken abalamour e oa eur c'haner euz an dibab, eur c'haner dispar, ha hirie c'hoaz, ar Psalmou a ganer ebarz an ilizou a zo evid al loden-vuia great gant ar roue kaner-ze.

Marc'harit Phulup, evithi da vean ganet paour ha marvet ken paour all, a zo bet ive, evid ar re a oar komprenn an traou guzet, eun spes Rouanez divar ar Maez. Bet eo, evel pa lavarten ar Skeuden veo euz Breiz-Izel Goz, hon bro.

En he Gwerziou, en he Soniou, kanet ganthi var doniou ken brao ha ken koz, e man ene Breiz o tridal; gwelet a rer a-dreuz d'ar gwerziou-ze kalon Breiz ebarz an deun, evel ma weler, a dreuz da zour eur feunteun, eur pezh arc'hant o lugerni tre er fonz.

Gout a ret pegen dleour eo bet da Varc'harit ar barz brudet Fanch an Uhel, euz Plouaret, pehini neuz klevet ganthi eur bern soniou koz, a vije eat da goll a nez da blac'h koz Plûnet: aboue, an Aotrone brudet Ar Braz, Vallée, Ar Moal, Even, a zo bet holl var dro Marc'harit evid dastum tammouigou euz an tenzor kaër a oa hi ar virourez fidel anezan.

Marc'harit na vo biken ankouaet keit ma vo ebarz ar c'horn douar-man eur Breton hag a ouio lenn brezonek — ha me zonz a vo hed an holl amzeriou Bretoned hag a ouio lenn o iez n'è ket 'ta?

Bennoz d'an Itron Mosher, eur Vreizadez euz an Amerik, a zo bet gallet sevel arc'hant da brena eur be da viret da viken relegou marvel Marc'harit Phulup.

He ene a-vad a zo pell-pell du-ze, er vro dudius lec'h ma lavarer a zo joa ha levez peurbadus. Me hi gwel eno, hag hi azeet, hag en dro d'ei an Drouized koz, ar Sent, an Dud a Vrezel, an dud a Labour, oc'h ober eur c'helc'h, hag o silaou an himi goz kez o kana ar son-man a zeue ganthi ken aliez:

*Pa vin maro hag interet
Pierrik, 'mei, ma mignon,
Pa vin maro hag interet
Laket ma be kreiz ar vered,
Er pevar c'horn, peder rozen,
Pierrik 'mei, ma mignon,
Er pevar c'horn peder rozen
Diou a vo ru ha diou vo gwen.*

Ha me, neuze, en koun a c'hiriou Marc'harit, a meuz digaset ganin euz a Gerne ar roz ru hag ar roz gwen a c'houl ar ganaouen.

Setu hint aman!
Bea o deuz o lavar, ar bleun-ze! Mar gallfent komz, hi a lavarfe d'ac'h evelhenn:
« Er Franz hag en Breiz e tiwann dre-holl roz ru ha roz gwen. Mez ar roz ru hag ar roz gwen a oa brezel etreze aboue pell-ze, heb gonidegez a-bed evité.

Koll a rea ar roz ar pebgwella euz ho amzer o tiframma ho deillou kaër an eil digant eben, hag o tistruji, dre blijadur, ho bravente ho-hunan.

Komprenet neb a garo. Mez na gav ket d'ac'h e c'hallfe ar roz ru hag ar roz gwen en em gleved, serviji asamblez ho bro, kaëraat anei, ha dre ho c'houez delisus mesket, pellaat outhi fler argasoni hag an drougiez!

Geo, ma c'henvroiz ker, ha ze zo kirriek a meuz kemeret abek en eur poz euz son Marc'harit evid senti ouz he c'hoant:

*Er pevar c'horn peder rozen
Pierrik, etc.
Er pevar c'horn peder rozen
Diou a vo ru ha diou vo gwen.*

Mez ar son na echu ket reiz evelse: les't ahanon 'ta da staga outhi eur c'houlbad diveza:

*Kana reio an diou zo gwen
Pierrik, etc.
Kana reio an diou zo gwen:
Chomomp Fidel da dud hon gouen.*

*Hag an diou ru a lavaro
Pierrik, etc.
Hag an diou ru a lavaro:
Kerzomp Araok bet' ar maro.*

Nos Richesses Cornouaillaises ignorées

La force qui peut détourner vers les plus belles régions de notre pays le flot des touristes, c'est la publicité. Il faut faire connaître les merveilles de régions comme la Cornouaille, qui sont encore presque totalement ignorées des étrangers. Et les ressources pour les campagnes de publicité ne peuvent être trouvées que dans l'association de tous les commerces et de toutes les industries de la région intéressée. Les formules de cette publicité collective sont trouvées depuis longtemps, ont fait leurs preuves dans d'autres pays et auront chez nous le même succès que partout ailleurs.

Mais ce qui nous manque c'est l'initiative.

Ne croyez-vous pas que si Huelgoat était relié depuis longtemps par un petit chemin de fer Decauville à la gare de Loc-Maria, chemin de fer prolongé jusqu'à La Feuillée, et créé par souscriptions des Huelgoatais eux-mêmes, il n'y eut pas eu la moitié plus de touristes dans ce pays qu'il n'y en a présentement ?

Actuellement, Huelgoat n'a de visiteurs que l'été : sur les recettes de trois mois d'été, il faut que les commerçants vivent toute l'année. S'ils voulaient former un comité d'initiative sous le patronage de la Municipalité et de la Société de Protection des Sites et Paysages (nous serons heureux de leur donner plus amples détails à ce sujet) Huelgoat aurait même, l'hiver, des distractions propres à retenir les étrangers, théâtres, concerts bretons et casinos, etc.

Que d'autres coins de Cornouaille sont incomparables, et valent l'Auvergne et la Suisse !
Les plages de Bretagne sont connues, mais l'intérieur...

Voici Duault et ses sombres taillis, reste de la grande forêt centrale, où l'on rencontre des blocs de rochers, des menhirs, des allées couvertes... où les Ducs avaient, dit-on, leurs haras...

Voici la butte incomparable de Saint-Gildas de Carnoët, les vieux souvenirs gallo-romains de Carhaix, les horizons de Châteauneuf-du-Faou.

Après de Saint-Nicolas-du-Pélem, il y a aussi des amoncellements de rochers *aussi beaux* que ceux d'Huelgoat ! A Toul-Goulik, le Blavet coule sous terre et sous des blocs erratiques pendant un kilomètre. Personne ne connaît cela ailleurs, et Saint-Nicolas, petite ville hiératique, vit sa modeste vie sans songer à profiter de ces merveilles naturelles par la publicité, par l'union commerciale.

— Et Gouarec, avec les crêtes de Toull al Laëron, les gorges et les ruines de Bon-Repos, la forêt de Kénékan, pleine de dolmens, à deux pas ? Qui donc va y passer l'été ? Il y a bien une ancienne communauté religieuse transformée en hôtel de famille qui fait dans un journal de Rennes, une fois par an, une courte et timide annonce, et puis c'est tout. Les hôtels se taisent. Résultat : Gouarec végète alors qu'il pourrait être aujourd'hui aussi fréquenté que Huelgoat, grâce à ses facilités d'accès.

Allons, mes chers compatriotes, *dhunamp*, réveillons-nous. si nous ne connaissons pas les beautés de notre pays, et si nous les faisons pas valoir nous-mêmes, ne nous attendons pas à ce que Paris, l'Etat, la France, malgré les bonnes intentions que les Bretons leur attribuent gratuitement, soient disposés à travailler pour nous.

Ar Bobl, 1^{er} octobre 1910.

Ar Gann

N'eo ket red, evid anaout an traou da zond, mond da glask divinourien : lenn an Histor a zo awalc'h d'an den evid gouzout ar pezh a vo diouz ar pezh a zo bet.

An Denez a zo barnet da heuil eun hent eeun. Ar re a gav d'ezo eo treuz an hent, a zo mouchet.

Ar pezh a ra d'ar Vuez beza Buez — ar c'hontrol euz ar Maro — eo ar Gann. Kann a zo etre an dud veo, kann a spered ha kann a gorf.

Daou sort spered a zo oc'h em gann : spered an den-valijen dre an dizurz, ha spered ar sklerijen dre an urz. Al leoriou koz a hanv c'hoaz an daou spered-ze : an Droug hag ar Vad, an Aël hag an Diaoul.

Mez disparti an Droug euz ar Vad a zo diez braz da ober, o veza emaint mesk ha mesk dre holl. Ar re a zo disket mad a c'hall a-wechou tostaat koulskoude ouz an anoudegez-ze.

En kann ar Spered, an holl Dud na c'hoariont ket o lod, rag n'int ket evid ober. Ar re diskiant, dizisk, a zo hanter-dud, hag o intentamant a zo serret : peurvuia na reont na Droug na Vad.

Mez beza int evel eun Toaz o c'hôi izel, divar behini e tiwann hag e kresk a neubudou ar re dibabet evid derc'hel o lec'h en brezel ar Sperejou en hano an holl.

Mar bije disket awalc'h an holl dud evid gallout kemer peurz er strifou speredek, a vefe ankounac'heet dustu ar strifou a gorf. Mez kement-se n'arruo biken, keid a vo great an den a zaou dra : spered ha korf.

Bepred e vezo loden an dud uhella etreze da ren an ideiou a dleo ar re izella digemer ané. An *aristocratie* a spered a zo eun dra ken red hag eo eun *aristocratie*

arc'hant, pegwir an henvelidigez parfet a zo imposubl. « Peorien ha pinvidigien a vo bepred » a lavare Jezus-Krist gant gwirionez. Tud o ren, ha tud renet a vezo ive evel just. Mez ar Justis Padus a gaver ama memez tra, rag an Histor a zo test na ve ket bepred ar memez rum o ren, nag ar memez rum renet. Biz ar valanz a dap he foent.

Sethu eno eur gir bennag evid ar gann spered, hag a zisklerio d'eoc'h *perag* e zo kemend a zoktrinou o stourm, *perag* e lennet *du* var eur journal ha *gwen* var eben, ha pephini o lavaret gwir var e veno, oc'h esa tapout ho kred d'ac'h-hu, pobl d'an traon.

**

Ar gann korf a zo tenn ive, abaoue deraou ar bed. Padout a reio da viken, gant mareou berr a beoc'h. Ar gann-ma a zo etre an hini a neuz hag an hini na n'euz ket.

Ar foul euz ar re d'ibourve a heurt heppaouez var ar re d'an nec'h evid o diskar ha kemer o flas. « Tec'h kuit, ma c'hin aze » eo krenn-lavar ar brezel-ma. Ar re d'an nec'h a ra lezennou evité o-hun, evid miret o lec'h pella ma c'hallint. Gwech an amzer, eul lezen a vo great a du gant ar re izel, evid kaout ar peoc'h. Evelse, e taoler askorn da gi droug.

A-wechou, da heuriou merket, eun dispac'h a strak hag a zistruj an traou. Na'bad ket pell : goude ar arne, ar re finna euz ar re n'o deuz ket a zo krapet da krec'h, ha raktal m'int deut da veza ar re o deuz, e troont eun dremm kalet var zu o breudeur dec'h.

Ar gann korf a vefe kalz krisoc'h c'hoaz panefe d'ar relijion. Ar relijion a zo eur c'hleuz hag a ziwall mad an urz, en eur zousaat da basionou ar red'an traon, hag en eur digas da zonz euz o deveriou d'ar re d'an nec'h. Ar relijionou na dleont lakaat o nerz nemed da zistana d'ar gannerien : gwech a bed da greski ar brezel.

Kement-ma a ziskuez d'eoc'h ar pil ha fas euz ar Vu-
ez : kann a spered, kann a gorf ; ar sperejou a glask an
Damani dre an ideiou ; ar c'horfou a glask ar Vestroni
dre ar Madou.

Ar Bobl, 12 novembre 1910.

Figures d'Outre-Manche

I

E.-E. FOURNIER D'ALBE

Lorsque, présenté par M. René Saïb, directeur du
Clocher Breton, avec lequel il était en relations litté-
raires, l'on vit apparaître, dans la grande salle de l'Hô-
tel-de-Ville de Morlaix, le 13 août 1898, Master Edmund-
Edward Fournier d'Albe, ingénieur à Dublin, délégué
de l'Irlande, les congressistes bretons esquissèrent un
mouvement de surprise, justifié tant par le physique
du personnage, que par l'importance soudaine qu'il
prenait à cette fête, où sa venue n'était pas attendue.
25 ans, grand et maigre, les épaules tombantes, le dos
légèrement vouté, ensacqué dans une redingote noire à
revers de soie moirée, le visage rasé, de grands yeux
d'acier très secs brillant derrière un binocle en or rete-
nu par une chaînette de même métal agrafée à la bou-
tonnière, Edmund Fournier d'Albe nous donna l'im-
pression d'un clergyman doublé d'un landlord.

Impassible, il s'agit sur un fauteuil que lui tendit
René Saïb, lorsque le président de la séance, Anatole
Le Braz, informé de la qualité du délégué de l'Irlande,

se précipita au devant de lui, et lui fit prendre place à
ses côtés, au bureau.

Et la séance continua. Les yeux clairs de Fournier
d'Albe, où l'on lisait une volonté calme, dardaient sur
les Bretons assemblés là des éclairs métalliques.

Enfin, il se leva. Anxieux, nous restions suspendus
à ses lèvres, qui allaient prononcer des paroles mémo-
rables, et aiguiller le mouvement naissant qui n'était
encore que « décentralisateur » dans une voie nouvelle,
en en faisant une renaissance celtique.

En un français correct, Edmund Fournier d'Albe se
présenta lui-même.

Il était le Secrétaire de la *Celtic Association* qu'il
venait de créer à Dublin cette année même et dont le
président était Lord Castletown, d'Upper Ossory.

Cette Association avait un noble but : elle entendait
centraliser les efforts des 5 nations celtiques, Irlande,
Ecosse, Man, Galles et Bretagne, rapprocher des peu-
ples frères séparés depuis des siècles, et par l'appui
mutuel qu'ils apporteraient ainsi à leurs revendications
obtenir gain de cause auprès des gouvernements de
Londres et de Paris. Fournier d'Albe venait spontanément
apporter le salut de la *Celtic Association* à l'*Union
Régionaliste* et la prier, d'ores et déjà, de se faire re-
présenter au Grand Congrès Panceltique qui se tiendrait
à Dublin — capitale de tous les Celtes — en 1900.

Le Panceltisme fut implanté en Bretagne par cet
homme. La graine qu'il lança trouvait chez les jeunes
un terrain préparé : elle y germa de suite, et nous en-
trâmes tous par la grande porte dans le Panceltisme.

**

Continuant ses randonnées internationales, l'apôtre
du mouvement nouveau enflamma les Gallois à Cardiff,
en 1899, comme il avait enthousiasmé les Bretons à

Morlaix. La branche brittonique de la race celtique s'emballa pour le panceltisme et elle y croit fermement encore.

De leur côté, les chefs de clans écossais accueillirent l'idée avec faveur. Les MacKintosh, les Mac Bride les Napier, les Stuart Erskine, les Carmichael, et autres grands seigneurs, s'en firent dans les Highlands les propagandistes convaincus. Le speaker Moore, de l'île de Man, lui apparta son concours d'homme politique le plus important de la Chambre des Clés : il n'est pas jusqu'à la Cornwal, que l'on croyait morte, qui ne remua dans sa tombe fraîche encore.

..

Malheureusement l'Irlande ne « marcha » pas. Populaire partout ailleurs, Edmund Fournier d'Albe trouva à Dublin même une hostilité d'abord déguisée, puis ouverte, de la part de la puissante *Gaelic League*. De quoi se plaignait la Ligue Gaëlique ?

D'abord, d'avoir été laissée de côté par Fournier d'Albe. Les dirigeants de la Ligue Gaëlique n'auraient pas été consultés sur l'opportunité d'un mouvement panceltique dont la base d'opérations serait l'Irlande. D'après les Ligueurs, les Irlandais devaient d'abord consacrer toutes leurs forces à reconquérir leur propre autonomie avant de s'engager dans le plus vaste domaine des revendications communes à tous les Celtes. Les dirigeants de la Ligue Gaëlique faisaient grief aux Panceltes d'avoir en Lord Castletown un président de sang irlandais « douteux » qu'on avait élu par rapport à sa fortune plutôt qu'à son patriotisme. Lord Castletown avait aussi servi dans l'armée anglaise, et combattu les Boers au Transvaal.

Les Ligueurs accusèrent également E. Fournier d'Albe d'être Irlandais par fashion et non par race. La famille Fournier d'Albe, d'origine française, avait émi-gré en Irlande après la Révocation de l'Edit de Nantes.

Protestant et libre-penseur lui-même, Fournier d'Albe ne pouvait être que combattu par le clergé catholique.

Tout ces détails prenaient pour les chauvins de la *Gaelic League* une importance capitale. Ils y ajoutaient d'autres accusations plus spécieuses : entre autres que la *Celtic Association*, du moins sa section dublinoise, se recrutait particulièrement dans l'aristocratie anglicisée de la cité, et que son action ne s'exerçait que dans les salons, entre les tasses de thé et le flirt.

Au milieu de toutes ces hostilités, Fournier d'Albe avait appris seul l'irlandais et le gallois. Secondé par sa tante, une vieille dame qui s'était, par sa générosité et ses intrigues, imposé à son neveu, il fonda la vaillante revue *Celtia* en 1900, pour préparer le grand Congrès Panceltique annoncé pour août. On ne put l'organiser. Il fallut le remettre à l'année suivante.

Il eut lieu en 1901. De tous les pays celtes, et même d'Amérique, accoururent des centaines de délégués. La lointaine Bretagne en envoya six : Le Fustec, de l'Estourbeillon, Le Berre, Lajat, Mme Lajat et moi. Le pays de Galles expédia le Comité du Gorsedd avec tous les « Trésors. » Tous ces Celtes ne se doutaient pas alors de la méfiance de l'Irlande irlandisante, entretenue par la *Gaelic League*, jalouse de ses prérogatives de Gouvernante de l'île. Ils s'en aperçurent bien un peu aux séances de travail, mais les Ligueurs, qui n'en voulaient qu'à Castletown et à Fournier, eurent le bon esprit d'accepter l'invitation d'assister à la réception officielle au *Town Hall* et de réserver leurs attaques après la fin du Congrès.

Elles ne manquèrent pas de se produire. Leurs organes, pour qui la langue irlandaise constitue la pierre angulaire du mouvement, ridiculisèrent les Panceltes dublinois ignorant l'irlandais qui s'étaient déguisés pendant les fêtes en costumes vieil-irlandais du XI^e siècle, disparus depuis 900 ans.

C'était plaisant, en effet, mais en raison de l'idéal

poursuivis, la *Gaelic League* était cruelle d'insister. Frondeurs comme de vrais Français, les Irlandais blaguèrent la *Celtic Association* qui végéta quelques années encore à un 3^e étage de Stephen's Green, où Fournier, espérant malgré tout, composait et imprimait lui-même, avec une énergie farouche, sa revue *Celtia*, qui continuait à faire penser aux Celtes du monde entier que le mouvement s'étendait.

Le congrès de Caernarvon en 1904, coïncidant heureusement pour lui avec une Eisteddfod, marqua l'apogée de la *Celtic Association* bien qu'il n'y vint pas 10 Irlandais. Fidèles jusqu'au bout au malheureux Fournier d'Albe, les Bretons y accoururent, les Ecossais aussi.

En 1907, Fournier d'Albe essaya encore un 3^e Congrès à Edinburgh. Les Bretons, tenaces à leur idéal, s'y rendirent à sept ou huit, malgré la distance. Les Gallois firent de même. Il n'y eut pas de public. Les journaux observèrent un grand silence. L'énorme déficit fut payé par Lord Castletown. Ce fut la fin.

La *Gaelic League* triomphait de celui qui avait cru pouvoir se passer de son concours pour travailler à l'œuvre irlandaise et celtique.

Fournier perdit du coup tous ses espoirs. Il réintégra, morne, sa villa de Dalkey, et prit l'ultime parti, non pas de se suicider, mais de se marier à l'une de ses jolies « converties » au panceltisme. Ensuite, on n'entendit plus parler de lui.

Edmond Fournier d'Albe restera, pour moi qui l'ai vu à l'œuvre, une noble figure, très désintéressée, bien qu'on en ait dit. Cet homme mathématique qui paraissait être taillé pour être un professeur d'énergie, a fini malheureusement buté. Mais son œuvre survivra à sa retraite volontaire.

La *Gaelic League*, un jour débarrassée d'une tutelle

étroite, ne fermera pas toujours la porte de l'Irlande aux Pan-Celtes. Elle reconnaîtra que le mouvement local de *Home Rule* n'a rien à craindre, bien au contraire, en recherchant des appuis à l'extérieur.

Les Gallois et les Bretons sont prêts pour une action d'ensemble. Les Gaëls d'Écosse ont prouvé leur bonne volonté. Les Irlandais ne doivent pas s'entêter à faire bande à part.

On a vu la municipalité de Brest adresser, en 1908, à l'occasion d'un splendide Gorsedd, dix invitations à plusieurs personnalités irlandaises, dont la plupart de la *Ligue Gaëlique*. On n'a jamais su pourquoi elles s'étaient abstenues.

Or, le Panceltisme ne peut se passer de la collaboration de l'île d'Émeraude.

Il faut qu'elle y vienne, et à la réflexion, elle y viendra.

1910.

II

JOHN KELT EDWARDS

Un beau jour de Juin 1899, vers 5 heures du matin, je descendis du rapide à la gare Montparnasse. Je venais de Morlaix, la bonne vieille ville, où je menais de front, sous la direction du "fêlibre" Auguste Cavalier, le journalisme et l'étude du droit, avec, cependant, un goût plus prononcé pour le premier...

Je m'informais, auprès d'un agent, de la Rue Delambre. C'était justement à proximité. Je me dirigeai par

les rues indiquées, et au bout de 5 minutes de marche je m'arrêtai devant le n° 7. Je tirai le cordon. Un concierge revêché, mal éveillé, ouvrit la porte.

— John Edwards ? demandai-je.

— Passez par la cour, c'est dans le pavillon, chambre 12.

Je traversai un couloir, sous les yeux ébahis du bonhomme reluquant mon *bragou-braz*. Il y avait là une sorte d'annexe composée de chambrettes de locataires, donnant toutes sur un long couloir à clairevoies. Je frappai au n° 12, en déclinant, en gallois, mes noms et qualités.

— Brawd o Lydaw, wedi dod ich gweled !

J'entendis un bruit sourd, une course sur le plancher, et la porte s'ouvrit, laissant voir Master John Edwards, un maigre petit homme, étudiant en Beaux-Arts à Paris, dans toute la gracieuseté de son déshabillé matinal.

Nous ne nous étions jamais vus. Le Gallois, qui avait alors 23 ans, — j'en avais 20 — avait lu dans quelque gazette qu'un jeune poète avait publié un volume de vers bretons, *An Hirvoudou*, avec préface en « cymraeg ». Il m'écrivit pour acheter ce livre et quelques lettres furent échangées.

Nous nous embrassâmes, et mélangeant toutes les langues, français, gallois, anglais, breton, nous eûmes vite lié connaissance. John s'habilla en un tour de main, puis nous descendîmes déjeuner d'un croissant et d'un café au lait, chez le bistro du coin de la rue. Entre temps, John m'avait conté rapidement sa vie. Son père était quincaillier dans la petite ville de Blaenau-Ffestiniog, Nord de Galles, où l'on ne cause que le gallois. On lui fit faire des études primaires dans la localité, puis secondaires à Lanymdyfri. Le père Edwards voulait que John, son seul garçon, lui succédât derrière le comptoir. John, qui n'avait aucun penchant pour la profession prosaïque où s'était enrichi l'auteur de ses jours, résista. Son goût pour la gravure et pour la peinture s'accen-

Edwards père se décida, à contre cœur, à le laisser suivre cette voie libérale, où ce qu'il voyait de plus clair, c'est que cela coûterait cher à sa caisse. Mais en revanche, cela donna aux Gallois un grand artiste, et aux Bretons un ami dévoué, qui joua au début des relations interceltiques un rôle considérable avec une modestie parfaite, le rôle ingrat d'interprète et d'introducteur pour les Bretons, et de guide pour les délégations de Galles qui vinrent à nos Congrès.

John Edwards, qui a pris le nom bardique de Kelt (Celte) a commencé par être graveur sur bois à Jersey. Ensuite il vint étudier la peinture à l'École des Beaux-Arts de Paris, puis à Milan, Florence et Rome. Pendant son passage de deux ans à Paris, il devint l'ami de Jean Le Fustec, de Charles Le Goffic, d'Yves Berthou, et fréquenta assidûment la colonie bretonne de la capitale. Ce jeune Gallois devenait ainsi *le lien* qui allait unir les deux peuples frères. Et en effet, il ne se passa pas d'Eisteddfod sans que le Comité ne confiât à John la mission de s'occuper des délégués bretons. Il s'acquitta toujours de cette tâche délicate avec cette bonhomie et cette gaieté de bon aloi qui l'ont rendu populaire parmi ses compatriotes et qui ont fixé sa physionomie dans les mémoires bretonnes.

À la suite de la connaissance que nous nouâmes à Paris, Kelt vint passer quelques semaines à Carnoët, et dans la suite, il fit en Bretagne de nouvelles visites, d'où il rapporta de belles aquarelles et des toiles remarquables.

Aujourd'hui fixé à Londres, John Kelt Edwards n'est plus le petit étudiant-bohème de 1899, au gousset dégarni. Il a un bel atelier, un *studio*, dans Brompton-Road, où s'entassent les portraits des hommes politiques et des maires du Pays de Galles, dont Kelt est le peintre favori. Le métier rapporte maintenant, l'artiste est « coté » et le brave quincaillier de Blaenau-Ffestiniog,

justement fier de son fils, ne regrette plus ses avances à long terme.

Kelt a gagné aux Eisteddfods les premiers prix pour ses expositions de tableaux ; il a illustré mon volume *An Delen dir* et la traduction galloise de la *Divine Comédie*, de Dante ; l'une de ses toiles les plus fameuses, est le portrait en pied du ministre David Lloyd-George.

De même qu'il fut, parmi les Bretons de Paris, recherché par son aménité et ses connaissances celtiques, de même aussi, à Londres, le peintre de Blaenau est l'un des membres les plus marquants de la Colonie galloise de la Cité.

Nous l'avons constaté, Le Berre et moi, lorsque nous avons visité Londres en juin 1907.

John nous présenta à toutes sortes de gens haut huppés, depuis l'armateur Milmish Thomas, jusqu'au ministre Lloyd George, rencontré au *Liberal Club*. Il nous « introduisit » aussi au *Welsh Club*, rendez-vous favori des Gallois résidant à Londres.

C'est un homme d'avenir qui fait déjà honneur au Pays de Galles, où cependant les artistes et les poètes sont légion.

1910.

Barn an Histor

Aboue eun neubeud amzer, var zigarez ober goueliou relijius en dro da Charlez Bleiz, hano ar prinz-ma a zebtant beza deut en-dro eur vanniell hag a sklaker uz da bennou ar Vretoned. Ar re a zo krog er vanniell-ze, n'eo ket sur e vent euz ar gwella Breiziz, rag na d-mallan ket o feiz vad.

A nevez zo en eun *Histor Breiz* (Du Cleuziou-Calan) ; pelloc'hikoc'h artiklou kazetennou, gwerziou, ha dec'h eur pennad berr ha rok embannet var ar *Fureleür Breton*, kement-se great gant ar re zo en kosteen Bleiz, a volonte vad pe en nespel d'ezo, a zalc'h da veuli uhel o den ; na vefe ket kalz a zroug, mar na zeufent da rei eur gwi d'ar wirionez evid pezh a zell ouz ar prinz-ma da veza bet Duk warnomp-ni. Ar re o deuz lakeet eürus ar prinz Charlez Bleiz, a rafe mad kaozeal outan hepken evel den a vertuz, ha paouez da veuli ar gosteen *politik* a roe dorn da hema da zével da Vestr var ar Vreiziz, rag ama, peb den disket a lavaro e ma ar gaou ganto.

Charlez Bleiz n'eo ket bet biskoaz savet var dron an Duked : eur Gall a oa anezan, na kar na par da Iann III, duk maro heb bugale ; roet a oe da bried da Jeanned Pentevr en despet da houma ; mar deo bet embannet da zuk, eo bet gant ar Roue Franz, Philipp IV, pehini n'en doa ket bet karg da henvel Duked en hon bro-ni ; erfin, evid pezh a zell droët e wreg, nizez da Iann III, eun den a lezen euz an amzer-ze, Iann Bohic, en deuz prouet e oa tostoc'h kar d'an duk koz maro, e hanter-vreur Iann Montfort evid e nizez Jeanned Pentevr, hag a dra-zur c'hoaz tostoc'h kar evid gwaz an nizez-ma !

Ar gwir Vretoned n'o deuz biskoaz goullet anzae Bleiz da Zuk, rag re skler e oa d'ezo da weled na glaske ar roue nemed laërez hon bro en eul lakat e genderv var an tron. Ar mare-ze euz hon Histor broadus a zo reneubeud anavezet, rag mar bije, e kollfe tud Bleiz eun niver mad a vignoned. Mar zo bet great hudurnez ha viloni epad ar brezel hir a oa etre Montfort ha Bleiz, harperien Bleiz o deuz bet atao en em zizenoret; silaouet kentoc'h :

Er bloavez 1341, arme ar Fransizien a zeuaz da lakaat ar seziz var Naoned. Iann Montfort a oa bet kurnet Duk eno gant ar bobl, hag ant eur vanden gannaded deut a Vreiz-Izel, ha digaset gant Herve a Leon. Beteg ar poënt-ma, ar Fransizien o deuz kemeret uhel difenn Charlez Bleiz, ar Fransiforted n'o deuz ket galvet c'hoaz ar Saizon d'o sikour.

Sethu 'ta ar seziz var Naoned. Ar gear a zo o vont da blega pa gas Iann Montfort eur goulenn da vab ar Roue Philipp, jeneral arme ar Fransizien, evid kaout ar peoc'h. Mab ar Roue a asant, hag a ro eur paper da Iann evid mond da Bariz da 'n em gleved gant e dad. Iann, leun a fizianz, a la; a-boan ma zeo arru, ma taper krog ennan, ha ma sklaper anezan er prizon, lec'h ma chomo daou vlavez, beteg peoc'h Malestroit.

Petra zontit deuz honestiz mignoned Charlez a Vreiz ?

Gwelloc'h zo. Piou a dorraz ar peoc'h sinet en Malestroit en 1342 ? Tu Charlez bepred. Roue Franz en doeraket eur joëntre etre ar varc'heien, hag doa en pedet — pegwir e oa peoc'h — eur Breizad mad a du Montfort, an Aotrou Olier Clisson da zond da c'hourenn deuz eur Gall. Olier ac'h eaz gant fizianz. Aboan ma oa arru, ma oa taolet er prizon ha dibennet an de varlerc'h var blasen ar C'hoec'h (Miz Ebrel 1342).

« Ar verzerenti-ze, eme La Borderie, a oa eun torfed heuzuz eneb da droët ar Vretoned ».

Piou a c'hallfe ankouaat kemend a viloni great a beb amzer d'ar Vretoned gant ar C'hallaoued ?

Mez silaouet c'hoaz. Ne oa ket awalc'h da Philipp VI lac'ha gwella difenner Montfort : dre dreitourerez, e lakeaz e graban var dek marc'hek all euz kosteen Montfort, hag a reaz dibenna anezo en Pariz an 29 a viz Du 1343.

Ar Pab na gasaz lizer a rebech a-bed da Roue Franz evit kemend a grimou.

Mez mouez ar bobl a griaz venjanz. Mignoned Montfort, o weled ne oant ket evid re Vro-C'hall, a c'houlennez skoazel digant Edouard III, roue Bro-Saoz, pehini dre gasoni ouz Philipp VI, a zigasaz eun arme da zikour Breiz.

Ar brezel a adkrogaz rust ha garo : re Vreiz-Izel ha re Vro-Saoz asamblez, re Vreiz Gallo; hag ar Fransizien er memez tu.

Padout a reaz ar stourm beteg emgann vraz Alre (1364). Epad ar gann, eur marc'hek breton, Ian Leznerak, a dosteaz ouz Charlez a Vreiz, hag a lac'haz anezan gant e gleze. Marvet ar prinz-ze, ne oa sujed a-bed ken da Vreiz da veza dispartiet. Holl ec'h echont neuze da gaout Montfort. Jeanned Pentevr, hi he-hunan, greg Charlez, a ziskuezaz ar skuer vad, hag a roaz he madou d'ar gwir Duk.

« Dirag eur seurt taol, eme La Borderie, n'euz netra da ober nemed kaout kaër ha tevel. Eürus a vije bet hon Breiz mar o divije miret diskennidi Jeanned eur fulennik euz he c'harante-bro. »

Ar Bobl, 13 mai 1911.

Eul leor brezonek

Great gant daou Vicherour : eur Mouller hag eur C'hemener.

Gwechall, en amzer greiz, pa oa ar micheriu unanet etre breuriezou distag an eil ouz eben, e vije red d'an Diskard, a-benn tremen Mestr, beza great e-hunan eur Penn-Ober, beza diskuezet anezan d'ar gompagnunez : houma a lavare ia pe nan mar boa mad an Diskard da dremenn Kompagnon. An horolacher a rea eur montr; an amenuzer, eur pres pe eun daol; ar c'hizeller, eur skeuden-ven pe goat; an houarner, eur benvek-houarn...

Gallout a reomp kredi ive penoz a-benn beza anavezet da skrivaniere gant barnet braz ar skrivaniereien — holl ar bobl — e oa red moarvat beza bet great ive eul leor bennag.

Hirioa dra-zur, arc'henta-deut pa 'ne skrivet c'houec'h pe seiz rimell euz renk, pe pozet eur pastell var eur c'hazeten, a zo techet buan da gemer an hano a varz pe a skrivaniere : himo ive, gweled a reomp en dro d'eomp n'eo ket red beza bet Diskard a-benn en em sevel da Vestr.

Koulskoude evid ar pezh a zell Polyt Laterre, euz Keraez, ha Fanchik Gourvil, euz Montroulez, e c'haller lavaret heb aoun o deuz great eul labour hag a ro urz d'ezo da gemer renk e-touez ar skrivaniereien vad a Vreiz-Izel.

Al leor nevez ema Moullerez Ar Bobl o paouez impri-ma, *Kanaouennou Breiz-Vihan*, a zo ennan 33 kanaouen euz ar re vrava, an ton hag ar son, dastumet var ar meaz duma-duhont gant hon daou c'hasker iaouank.

Iaouank, ia ! Pegwir unan n'en deuz nemet 23 bloaz, hag egile 22 vloaz. Mez d'an eneo reizet mad, an « dalvoudegez na c'hortoz ket niver ar bloaveziou » evel ma lavare Corneille. Ar iaouankiz n'eo ket sin distered nemed pa vesker ganthi bugaleach ha fougeerez...

Mez Laterre ha Gourvil n'int ket deuz ar rumm di-barfed-ze.

O labour a zo humbl ha pozet evel ar bleun bihan a gresk el liorzou, hag a daol eur c'houez ken dilikat.

Poan ha pasianted a zo bet red d'ezo kemer a-benn sevel danvez eul leor evelse. Mez hel lavaromp d'o enor : na glaskont digoll a-bed evid ar boan-ze, nemed gonid fizianz hag istim o Breudeur hena ebarz an Emzao. Ra zalc'hint en tu-ze, ha ne vo ket marc'hatet d'ezo...

Ar paëroniach o deuz bet a zo gwarant evito. Sethu aze Anatol Ar Braz, ar mestr-skrivaniere, ha Moris Duhamel, ar mestr-musiker.

Dalc'het gant hevelep tadou paëron var fonz-badiziant al Lizeradur *Kanaouennou Breiz-Vihan* a vezo digemeret mad gant an holl, ha marteze, red eo esperout, ne chomo ket ar bugel-ze pennher.

Kerne he deuz digaset he loden vraz ebarz al leor nevez. Rag Kerne a zo chomet hag a chomo bro ar gan ! Eno, deuz an eil rûn d'eben, deuz an eil roz d'eben, a d'aonien da dosen, e tiston noz-de mouez ar mevel-braz gant e *lan lan léno*, ha iouc'haden ar paotr-saout oc'h esa sevel eur son nevez d'e zousik a zo er park all...

Eno, na glever ket c'hoaz « chansoniou » diot ar c'hazerniou na re « Montmartre » mez koulbajou c'houez al lann ganto, c'houez vad an douar, neve-zistroet gant soc'h an arar; c'houez dudiuz ar foenn neve d'oc'h het hag ec'h hij ar merc'hed, e korf ho hinviz, gant ho fir'cier koat...

Sethu aze peseurt doare soniou a gaver el leor savet gant ar mouller Laterre hag ar c'hemener Gourvil.

Sell hini ar *Bonomik* :

Debonjour d'ac'h, Bonomik
 Bonjour d'ac'h a laran
 Breman !
 Konje ho merc'h Janedik
 Diganac'h c'houlennan
 Da zimei ar bloa-man !...

Ar Bonomik na c'houll kleved netra.... Mez Janedik a chom.... klanv.... hag ar bonomik a zeu d'hi c'hinnig neuze d'ar c'hloarek, pehini na n'euz ken ezom anezhi....
Reneadth C'hlas o oa great d'ezhi eureuji en despet d'ezhi hag e varvaz gant ar galonad.

An Disput divar benn an dimezi a zo fentus ken ec'h eo. Hag ar *Miltner*, ar c'houil miliner, a ouie karga ervad o sier d'ar merc'hed pa zeuent da gas ed d'ar vilin....
 Ha son an *Amourousted* ! Ha hini ar *Gwall Deodou* ! Ha merc'hed *Lokenole*, pere na blij d'ezo dansal nemed gant « potred vat !... » Ha *Rolland hag Izabel*, pe ar wreg na oa ket bet fidel d'he fried. Homa zo eur werz kaer.

Mez red e vefe d'in hanya anezo penn-da-benn. Gant-se ec'h achuan. D'an dud divar ar maez, d'an dud a vicher, da ziskuez brema o c'harantez hag o anoudegez vad da zaou Vreizad iaouank en eur brena al leor, mez dreist-holl, en eur ziski ar c'hanaouennou a zo eoz, en eur gana anezo hardi en eureujou, er goueliou, er festou-noz, da ziskuez d'an holl pegen kaer, pegen c'houek eo hon soniou-ni e kichen an traou plad gallek a zo c'hoaz boued spered eun neubeud mat euz hon c'henvroiz....

Ar *Bobl*, 10 Juin 1911.

Amddiffyniad y Beirdd

Ni wn i beth y mae'r Cymry yn tybio yn ngwaelod eu calon o'r erthyglau a gyhoeddir gan *Macwy'r Lheyn* yn y *Byrthox* yn erbyn Gorsedd y Beirdd. Drwg gennyf fodd bynnag, na ddarllennir mwy o bapurau Cymraeg yn Llydaw nag a wneir, oblegid yr wyf yn sicr mai, os nid yw y Cymry yn abl i amddiffyn eu Cymdeithas Genedlaethol, byddent canoedd yn y wlad yma'n "gwaelod" ar yr anghall a gredasai dwyn ei llaw ar gyfansoddiad y Beirdd, yr hon sydd yn parchu eto yn Ewrop enw y *Derwyddiaeth*. Dylasem ninnau'r Celtiaid ymfalchu o'r *Derwyddiaeth*, yn lle gwawdio ein hunain a'n traddodiadau. Dyna fel y buasom bob amser o flaen yr estron, yn parotoi'r ty iddo i ddod i mewn ! Ar lawer o bynciau, y mae Llydaw ar ol Cymru, ond ar bwnc parchu'r sefydliadau cenedlaethol, yr ydym, feallai, yn well nag ydych, rhag os byddai ryw *Facwy'r Lheyn* yn codi yn ein bro, byddai yn rhaid iddo fynd i daro ar ddôr newyddiadur Ffrengig cyn cael lle i gyhoeddi ei ymgyrch erbyn-feirddol. Fel *Macwy'r Llwyn* Cymru, y wna *Macwyaid* Ffrengig ein gwlad, nid oes dim enw ar eu drem, maent yn ymguddio dan flugenw. Paham ? Nid oes ond *un* gwirionedd. Mae'r Gwir gan yr Orsedd neu gan *Macwy*. Os mae hi gan gwawdiwr y *Derwyddon*, paham na ddangos ei wyneb noeth i'r *bobl* ? Bydd y Cymry yn ei barchu am byth. Ond ofnaf nad oes dim ffyddlondeb yn ymgyrchiau *Macwy* : os byddai, rhoddasai ei enw ar droed ei golofnau. Paham, ynte, y mae *Macwy'r Lheyn* yn gwrthod yn erbyn yr Orsedd ? Nid yw, yr wyf yn meddwl, yn naeaw wrth y Cymdeithas honno y teilyngdod o fod bob amser ar y

rheng gyntaf yn gweithio, ac yn danfon enwogiaeth y Cymry a'r Cymraeg tu hwnt i'ch terfynau? Beth ynte sydd ar galon *Macwy* yn erbyn yr Orsedd? Dim ond un peth: nid yw Derwyddiaeth yr Orsedd yn ddigon hen i deilyngu ei barch, ebe o. Cweryl Almaenwr! ebe ni yma. Nacâu defnyddioldeb cymdeithas oblegid nid yw yn ddigon hen sydd yn blentinaidd! Beth am hynny? Derwyddiaeth ffugiol, celwyddog, anghywir, twyllodus, yw ein Derwyddiaeth ni, ebe *Facwy*. A welsoch chwi, anwyl *Facwy*, Derwyddiaeth yr amser gant? Pa fodd ydych yn gwybod, wedyn, yw celwydd ein heiddo ni? Ac os "ffug" ydyw mewn gwirionedd, beth am hynny eto? Nid orthrymir neb i gredu mae mor hen a'r Wyddfa neu Menez-Bre! Nid ydym ninnau yn addolwyr Duw newydd. Galwn ar galon y Celtiaid, nid ar eu *hysbryd*. Os gwnawn seremonïau, os gwisgwn robynau, nid i dwyllo'r bobl na lladrata ei harian a wnawn, ond i'w gadw ar ffordd yr wladgarwch. A dyna fel yr ydym yn iawn, ac fel y mae ein Derwyddiaeth ni yn gyffellyb i Dderwyddiaeth cyndadau ein cyndadau. Ac yr wyf yn sier, os heddyw y codasai o'r bedd hen Dderwydd penlwyd bynnag o adeg Julius Cæsar, yr wyf yn sier y dywedasai i Feirdd Gorseddau yr Ugeinfed Ganrif — "Yr wyf yn eich adwaen. Os newidiodd y gwisgoedd, fel y newidiodd popeth yn y byd, y mae y teimladau a'r iaith a'r galon yn un. Fel ninnau, yn y dyddiau gynt, ydych yn codi fel mur o feini o flaen lanw yr estron. Tra bo Derwyddon a Beirdd, bydd Cymru a Llydaw yn rhydd!"

Mae'r Orsedd yn "gywydd," ebe *Facwy*! Ond os dodwch yr Orsedd i lawr, pa beth arall a fydd yn *enwedig* i Gymru? "Mae gennym yr Eisteddfod!" ateba *Macwy*. Wel, ond y mae yr Eisteddfodau yn ymseisnigo yn fwy fwy; heb yr Orsedd, byddent yn fwy Seisnig eto nag y maent. Heblaw hyn, y mae Eisteddfodau (dan enwau amrywiol) ymhob cenedl a gwlad; y mae gwyliau eân gan yr Allmaen, Switzerland, Ffrainc,

Canada, Iwerddon, etc. Ond y mae sefydliad yr Orsedd yn neilltuol i Brydain Fawr ac i Brydain Fychan. Digon o reswm i ni i'w cadw rhag pob dinystrwr. Rheswm arall sydd eto. Y mae yr Orsedd yn hen ac yn barchus trwy ei theimladau, ond y mae yn hen hefyd fel oed. Y mae llawer o gymdeithasau yn geni ac yn meirw yn ystod deg, ugain, deu-ugoin blynedd. Faint o flyneddau sydd gan yr Orsedd fel y cynhelir hi heddyw? Cant a hanner, dau gant, tri chant, feallai. Oed parchus, yr wyf yn meddwl. Faint yw oed yr *Académie Française*? Richelieu hi greuodd [yn 1635 yn Mharis. Nid yw hi, ydych yn gweld, mor hen a'r meini; ond er hynny, y mae'r Ffrancwyr yn ei pharchu fel sefydliad cenedlaethol. Y mae'r Ffrancod yn bobl gwawdus, pawb yn gwybod hynny; er hyn, y mae yn caru dull ei *Académie* (ryw fath o Orsedd, yn amddiffyn yr iaith, y llenyddiaeth, etc.) Y mae *Macwy'r Lhwyn* yn gwawdio "Cledd Arthur." Ond, anwyl *Facwy*, dewch ynte i Baris ryw dro, pan fydd yr *Académie* yn eu gwisgoedd heirdd, y mae ganddynt dillad euraidd, ac wrth eu glin cleddyfau hefyd, ond cleddyfau papur, ie, papur ydynt. Gwell gennyf eto cledd y Proff. Herkomer, mae hi yn gledd o bris, o leiaf!

Dyna fel yr ydym ninnau yn hoff o Dderwyddiaeth, yr ydym yn syllu ar y Dderwyddiaeth ein hadeg, nid fel ryw fath o grefydd gyda baneri, cyrn, robynau, a chlychau — yr ochr oddi faes yw hwnyna — ond fel ryw fath o *offeiriadaeth lleiggol o'r Sacrament o wladgarwch*.

Y Brython, Liverpool, 20 avril 1911.

Au banquet de la Table-Ronde

« Je crois sentir bouillonner en moi le vieux sang Gaulois, et voilà ce qui explique ma sympathie pour mes frères issus des Curiosolites, Osismiens, et Venètes. »

Signé : « Un Français », *Réveil des C.-du-N.* 15 juin 1914.

Ces lignes me semblent un exorde tout naturel à cet article qui n'a d'autre prétention que de montrer l'affinité qui existe entre nous, Bretons, et nos frères de France qui travaillent dans le même sens que nous, pour se refaire une Gaule, une France à eux, vraiment nationale.

Nous lisons dans les *Commentaires* (de Bello Gallico) de Jules César, VII, 75 :

« Lorsque Vercingétorix assiégé dans Alésia clama un suprême appel aux patriotes Gaulois, chacune des tribus armoricaines fournit à l'armée de secours un contingent de 3.000 hommes »

C'était en l'an 52 avant Jésus-Christ.

Depuis ces temps reculés, la Gaule a été envahie plusieurs fois et tour à tour Romains, Goths, Germains, Franks et Anglais la soumirent, et s'y établirent à demeure, fusionnant avec l'élément indigène.

La même chose se passa en Armorique.

Peut-on croire que les vagues humaines qui ont passé sur la Gaule et sur l'Armorique depuis 2.000 ans aient effacé, absorbé, les autochtones ? Cela ne saurait s'admettre.

La monarchie franke à laquelle succédèrent dans le

même ordre d'idées l'Impérialisme napoléonien et le Parlementarisme actuel, n'ont jamais, croyons-nous, répondu à notre racialité : et nous avons expliqué ailleurs, en réponse à l'Enquête de l'*Action Française* sur la Monarchie, (Bulletin breton d'A. F. 1^{er} mars 1911) que, sans vouloir choquer les opinions respectables de nos amis qui pensent autrement, notre persuasion restait que la République est le seul régime *aborigène*, qui puise sa force au tréfonds du sol, en émanant de la nation toute entière.

Les vices de la République sont ceux qui lui ont été légués par la centralisation précédente. D'où le palliatif du Régionalisme.

Nous qui, au début du Régionalisme, avons voulu d'abord rendre conscience d'elle-même à notre chère patrie la Bretagne et y avons réussi, nous avons, ensuite, élargi nos horizons. Bien qu'aimant Breiz par-dessus tout, nous avons aperçu aussi la patrie de Vercingétorix, et nous nous sommes demandés si un malentendu séculaire devait persister en ce siècle de lumière... si les Bretons devaient continuer à considérer la masse des Gaules comme "l'ennemi « frank » odieux", si les Français devaient persister à se représenter la Bretagne comme une Irlande vaincue, ou si au contraire, faisant table rase et abstraction de la conquête du pouvoir par les Romains et les Franks, nous ne devions pas nous tendre une main fraternelle pour refaire la Fédération primitive en tant qu'elle peut s'accommoder avec l'esprit de progrès, auquel nous sommes fermement attachés.

Nous sommes arrivés à cette conclusion nécessaire à la suite d'une évolution basée sur une étude approfondie des origines et de la philosophie des événements historiques.

Ailleurs, en France, le même phénomène se manifeste. Dans chaque province, des sociétés se sont constituées pour conquérir de plus grandes libertés régionales et lutter contre la centralisation royalo-napoléonien-

ne. De là est née cette Fédération Régionaliste Française, où Provençaux, Gascons, Berrichons, Bretons, Auvergnats, Champenois, Lorrains, Flamands, etc. sans rien abdiquer de leur caractère propre, se sont unis pour refaire *leur* Gaule... Et ici encore, le contingent celtique pur amené par les éléments bretons incorporés dans cette vaste armée qui bat aux flancs la pieuvre étatiste a fait de bon ouvrage...

Mes lecteurs vont être sans doute bien étonnés que je leur cite le nom de nombreux Français, et non des moindres, qui sont déjà prêts à acclamer les Bretons comme des sauveurs.

—0—

Voici d'abord un Champenois, Félicien Cruzillac, d'Épernay, qui a appris le breton et l'a enseigné à ses enfants, parce qu'il est Gaulois et non Frank.

Le célèbre sculpteur berrichon, Jean Baffier, qui organisa le congrès de Bourges, se proclame Gaulois et non Frank.

Le grand poète auvergnat Michalias m'envoyait un jour ses poèmes et une carte postale représentant un dolmen avec des vers à la louange des Celtes, ses ancêtres.

À l'occasion du millénaire normand, des habitants de cette province ont protesté avec indignation contre l'erreur qui leur attribue une origine piratique alors que presque tous sont issus des anciens Gaulois-Neustriens.

Le romancier bien connu, Félicien Pascal, d'Auvergne, ami de feu Jean Le Fustec, est traditionaliste gaulois.

On a appelé le félibre Charles-Brun, secrétaire de la F. R. F. le pèlerin du Régionalisme inter-provincial. Lui aussi bien qu'il soit méridional, est bien fils de la Gallia Bracata.

Citerai-je encore un Flamand, Victor Tourneur, auteur d'une *Histoire des Etudes Celtiques* ; puis un autre

Français, auquel nous devons un *Dictionnaire Etymologique du breton*, M. Victor Henry, de la Sorbonne ; puis Louis Aubert, autre Français installé à St-Brieuc, qui a écrit le Livre de la Bretagne.

Citerai-je Albert Travers, Languedocien de Montpellier, auteur de nombreux travaux sur les Bretons-Armoriques ; d'Arbois de Jubainville, le Jurassien, qui fut professeur de celtique au collège de France ; Dottin, de la Seine-et-Marne, le grand historien de l'antiquité celtique ; Pierre Lelong, de Seine-et-Oise, dont les romans comme *Luroué le Braco* sentent le vieux sol gaulois à pleines narines ; le majoral Miqueu Camelat, ce Celtibère célèbre dans son pays, et qui, perché, au sommet des Pyrénées, éprouve pour les Brito-Armoricains une sympathie qui ne peut venir que d'une commune et lointaine origine ; d'autres Français encore comme les publicistes antilatins Philéas Lebesgue, de l'Oise et Léon Sazie ; le Docteur Maurice Adam, un Bourguignon, auteur de la *Tradition Celtique et ses adversaires*, où on lit ces choses stupéfiantes qu'un Barde eut signées :

— « Que nous devons le 19/20^e de notre sang à une seule race, voilà qui n'est plus douteux aujourd'hui. Cette race, c'est la race celtique. »

Chap I, § 1.

— « Le Celte et le Gaulois étant de même souche, ont la même âme collective, et par conséquent, les qualités qui les différencient sont plutôt dans l'action, la réalisation, que dans l'essence de l'âme. § 4. »

« Les Francs voulurent établir la monarchie sur le type de l'empire romain : c'était le Césarisme. p. 53. »

Le maître du journalisme français Edouard Drumont, a souvent entrevu aussi ces vérités fondamentales.

Enfin, un autre Français, un Picard, Serge Sculfort de Beaurepas, s'est fait dans son beau livre *Rénovation celtique* l'apôtre hardi du panceltisme universel contre le pangermanisme.

Feu l'amiral français Réveillère n'était pas moins affirmatif :

— « Il est dans l'ordre des choses, écrivait-il, que les Celtes un jour ou l'autre se groupent suivant leurs affinités. Il faut que le panceltisme devienne une religion, une foi. »

Avec de pareilles sympathies, les Bretons-Armoricains que nous sommes, unis aux Français par le mariage d'Anne et par l'abdication du 4 août 1789, avons lieu d'espérer que lorsque que l'élément gallo-celtique dominera par l'union de tous les régionalistes, dans la constitution, non seulement la Bretagne recouvrera son autonomie, son Home Rule, mais toute la France verra s'effondrer le monstre étatiste.

— « Nous luttons pour la même cause, m'écrivait de Marseille le 12 juin, M. Valère Bernard, l'éminent *capoulié* du Félibrige. C'est le vieil esprit celtique d'indépendance qui s'éveille après un sommeil séculaire. Je crois, je suis certain que nos petits-fils verront les Provinces rétablies avec toutes leurs libertés, dans un Etat dont nous ne pouvons encore prévoir la forme. Et nous aurons la gloire d'avoir entrevu et préparé cette ère de délivrance. L'Occitanie entière, qui est le peuple de langue d'oc, est de cœur avec les Bretons et je suis fier de vous serrer la main... »

Il faut se dire que ce Capoulié est le chef-suprême d'une fédération de sociétés et d'écoles comme la *Santo-Estello*, l'*Escolo deras Pyreneos*, l'*Escolo-Gastou Fébus*, l'*ou Bournat* etc. comprenant plus de cinq mille félibres.

Quant cet Occitan représentatif élu par des milliers d'intellectuels et non des moindres, vient avec cette chaleur, nous affirmer que « l'esprit celtique » s'éveille, même en France méridionale, cela a tout de même quelque importance... Après ces preuves, qui se refuserait à croire que le Régionalisme soit un mouvement profond, racial, propre à ramener les Provinces de l'ancienne Gaule au banquet fraternel de la Table-Ronde d'Arthur?...

Ar Bobl, 24 juin 1911.

Kaozeaden

great en Gorsedd Sant-Weltas, ar 14 a viz Eost 1911

Kenvroiz.

Eur mab da barroz Carnoët a zeu da gemer ar gomz divar lein an dosen-ma, divar behini n'euz ket bet prezeget d'ar bobl abaoue tost da zaou vil vla. An dosen-ma a oa ankouaet gant an dud, hag he fianeden a oa kollet. Hirio eo adkavet adarre...

Kredi a c'hellet, ma c'henvroiz, penoz a zo obarz em c'halon eur joa dreist bord o tond da lavaret eur gir bennag d'ac'h, divar lein eur bos douar hag a zo bet pleustret gwechall gant an Drouized, ar Varzed, ar Var-c'heien hag ar Sent.

Stad a zo ennon pa zonjan 'on bet savet ha maget a grenn dostik d'eoc'h holl, du-se dirag ma daoulagad, en tam bourk vikan a Garnod pignet evel eun neiz bran var lein meneiou an Argoat !

A holl viskoaz, ar ouenn euz ma zi he deuz hevet a-bont e kreiz-tre ar reier, o turc'hial an douar treut evid lakaat anezan da daol ed puill, ha pa vije red, o skuill he gwad varnan, e giz temz, d'hen difenn euz an Estranjour. Enor d'id gant doujanz ha karante, kavel binniget ma zadou... ha d'ac'h-hu, kenvroiz, paizanted, salud a greiz ma c'halon, ha trugare en araoek evid an evez mad a deurevet presta d'am neubeud komziou.

—o—

An eil ac'hanoc'h en deuz goullet meur a wech digant egile :

— « Petra ziniñ ar goueliou a ver o tond da ober en Sant-Weltas Carnoët ? »

Chilaouet ha me ia d'hen displega d'ac'h.

Neb a ia var raok gant ar vuez en eur zerri e zaoulagad na zihano ket da gerzet, mez kerzet a reio en noz. hag e dreid a stoko ouz peb skoasel. Elec'h an hini a gerz, gantan en e zorn eur c'hantouellerevid taol sklerijen var histor an amzer dremenet, hennez a zibabo e hent, hag a zigaso ar re all d'e heul.

Gwechall eta, me gomz d'ac'h moarvat aboue eur pennad mat, — mez an amzer na gont ket evid ar Vretoned, rag ar re-ma n'o devo fin a-bed — gwechall eta, e oa beleien hag a vije great Drouized ané. Beva reent en deun ar c'hoajou — aze en Koat Freo — hag eno e reent skol d'ar vugale.

Ar Varzed a oa breudeur d'an Drouized. Ar Varzed a oa *poëted, skrivanterien* ar Vreiziz. Lakaat a reent en o c'hanaouennou ar peb gwella euz buez ar vro, ha pe a vije peoc'h, pe a vije brezel, bepred e vijent kavet da rei sklerijen ha kourach d'ar bobl, en eur hanteri he foaniou pe he flijadur.

E kichen d'an daou rum genta, e oa an Oveded. An Oveded a oa tud a skiant vraz, medisined, ijinerien, hag o aliou mad a dalvee d'an dud en meur a feson.

An tri rum-ze a oa gwechall etouez ar Vretoned hag ive etouez ar C'hallaoued, eun spes Kolach Enorus.

Ma c'henvroiz ker, *ni a bretant kemer e lec'h, ha hadhrout ar Golach-ze, ar Gorsedd-ze.*

Eur c'hoantaden, a lavarfet-hu, hag a zo a dra-zur, en tu-all d'hon nerz. Pell ac'hané! Netra esoc'h.... *hag ar breuwen skler a weled dirag ho taoulagad*, pegwir oc'h deut ama mil ha mil da zilaou ahanomp gant karante; pegwir e oa mil ha mil en Naoned, er Mens-Bre, en Brest, en Sant-Briek, en Brignogan, en Rosko, en Karnak, ha me oar en ped lec'h-all.

Gwelet a ret 'ta ne oa ket torret tre ar chaden p'hon euz gallet souda anei ken founnus.

—0—

Ha perag, emet-hu c'hoaz, e wisket-hu sañiou? N'on ket nec'het o respont. Da genta tout, abalamour ar Saë a zo eur sin a ver dizroug. Eur saë a ve gant ar bugel, eur saë a ve gant ar belek, eur saë a ve gant ar professor, eur saë gant an avokat... Ar saë a zo sin a c'hlanded nag a eünder. Ouspenn, ar sañiou o deuz eul lavaridigez all.

Ar sañiou gwer-ze a zo douget gant an Oveded. An Oveded a ve dibabet en touez an dud a vicher, an dud a labour, hag evelse o gwiskamant en deuz liou an douar d'an nevez-amzer, liou an delliou, seblant esperanz ha fianz.

Ar Varzed-ze, gwisket en glaz, a zo tud a bluen, pe tud a gomz. Ar glaz a zo liou an oabl, liou an nenv pa ve miz eost, seblant eo euz al *lealded* hag ar *justits*.

Erfin, an Drouized, gwisket en gwen, a zo ar re gosa hag ar re enorusa: an erc'h a zo gwen, ha pa ve c'hoant da lavaret e ve kaër ha mad eun dra bennag e ve lavaret e ve gwen. Ar bleo gwen a zo eur zin a respet hag a enor. Ze zo kaoz an Drouized a zo en gwen.

Evelse ive eo gwisket an Drouized, ar Varzed, an Oveded en Breiz-Veur. Na reomp nemed heul ar c'hiz koz.

Peb Breizad a skiant a c'hall kaout digor en hon breuriezh, nemed eo red heul serten reolennoù.

—0—

Sethu ama brema eul lec'h uhel hag hon euz choazet evid ober ar bla-ma gouel ar Gorsedd.

Deut omp ama evid eur rezon vad: al lec'h-ma a zereze tre-ha-tre deuz ar gouel hon boa c'hoant d'ober, rag n'eo ket ar wech kenta ve great varnan.

Heman n'eo ket eur c'hamp romen eo, bet sonj mad. Ar Barizianed a lar ze, mez gaou eo. Eur c'hamp romen a zo ive, mez ne ma ket aman. Ama zo bet gwechall eun templ pe mar be gwell ganac'h eun iliz. La Borderie

e-hunan, historier braz ar Vretoned, a gomz euz an dosen-ma en e leoriou. An Tad Jouan, maro n'euz ket pell, eur bugel da Garnoët c'hoaz, en deuz displeget skler ive en eul leor, histor al lec'h-ma. Ama oa gwechall eun templ druizek, hag aze lec'h emoc'h holl dastumet, e oa eur vered. En diabarz an dosen-ma e vefe kavet beiou, mar befe kleuzet. Santel eo eta al lec'h-ma, m'ho ped da gredi.

Sant Weltas, pa zeuaz da brezegi an Aviel en hon bro, a zeuaz hed gant traoniennou ar Blawez beteg aman, ha pa zigouez gant an templ-ma, lec'h ma ne oa ken a zrouized pell a oa, mez a oa bepred enoret dre ar vro, ar sant a chomaz en e zao hag a laraz : « Ama, emezan, e savin eur chapel. Ama, Doue a zo bet adoret ha meulet araok donedigez Hon Salver ; ama a vo meulet hag adoret c'hoaz goude m'eo kouezet ar relijion goz, beteg ar c'hantvejou pell. »

Ha Gweltas Fur a zavas eun ti da Jezus ar Gristenien a grenn dost d'an ti lec'h ma oa bet pedet *Hezus* ar C'hel-ted hag ar Galled.

Evelse, al lec'h-ma a zo diou wech sakr d'an eneu.

Divezatoc'h, en XIII^{ed} kantved, hon bro a Vreiz he doa da zifenn he frankiz dre ar brezel. Ar Fransizien hag ar Saozon a oa deuz an daou du oc'h esa rei lamm d'hon bro.

Parroz Karnoët a zo hano anei c'hoaz er brezel-ze.

An Aotrou Jollivet, pehini en deuz skrivet *Histor parroziou Côtes-du-Nord*, a gont penaoz roue Bro-Saoz, Richard-Kalon-Leon, a oa antreet en Breiz-Izel gant eun arme niverus, en eul lakaat an tan dre-holl. Mez pa oa arru da dremenn tost da Geraez, var derouer parroz Karnoët, ar c'honted a Rohan, a Leon, ar Faou, Montfort, a oa o c'hortoz anezan ama, var lanneier tosen Gweltas ; koueza rechont asamblez var ar Saozon, pere a oa distrujet ha kalz ané lac'het. O c'horfou a oa intereset en Hibridou hag en Keransker. En Hibridou a zo c'hoaz eur park a rer *Parc-ar-Vered* anezan ; hag en Keransker,

brema zo seiz pe eiz vla, a zo bet dizoloet eur bern eskern pa oat o sevel eur c'harz.

Var derouer parroz Karnoët a zo c'hoaz eun dra-all kurius ; dismantrou kastell Rospellen, kichen Pont-Troell. Ar c'hastell-ze, pehini zo bet d'ar Fontanella, ar brigand braz a reaz reuz euz 1576 da 1593, a zo bet difoeltret dre urz Richelieu, ministr Loeiz XIII. Fontanella, goude bea great beb sort torfejou, a oa tapel, ha brevet e gorf d'ezan gant pevar a gezek o chacha var e izili.

Var zouar Karnoët a zo ive diou chapel goz-koz, savet da enori ar sent ansien : beza ma chapel Kaourintin ha beza ma chapel Kado — mignon mad Gweltas. Enori a ret o envor ha mad a ret, rag meritet o deuz hoc'h anaoudegez vad da viken.

Du-ze, lec'h ma par ma sellou em dremwel, me wel c'hoaz gant ma daoulagad meur a lec'h burzudus, evel reier Plourac'h, lec'h mazo bet eur gann etre ar Chouanted hag ar Re-C'hilaz ; evel Koat Porz-Duot, lec'h e oa marshosi braz ar c'hezek-servich euz hon Duked a Vreiz !

Awalc'h eo kement-ma, ma c'henvroiz ker, evid diskuez d'eoc'h pegen kaër eo da behini anaout histor e vro.

Seulvui ma ouifomp petra zo bet great gant ar re-all en hon raok, ha seulvui ma talc'himp stard d'hon gouenn, d'hon brezonek, d'hon giziou. Eun bennag an euz lavarret penoz brasa enebour ar brezonek a oa an ignoranz. An diwiegez a skuill tenvalijen var an traou hag a harz gweled ané evel me maint.

En skol ar Varzed, dreist-holl en skol journaliou ha leoriou ar Varzed, ar bobl a Vreiz a zihuno ! Ha ne gredet ket, ma mignoned, ar re a zeui dre vis fall da lavarret d'ac'h omp o klask « digas an dud a-drenv ! » Ar re ac'h anave ahanomp a oar mad eo ze eur gaou skrijus.

Barnit ar masoner deuz troad ar vur, ar wenn deuz e frouez, ha ni deuz hon oberou.

Araok bepred, ha Breiz da virviken !

Pourquoi nous allons à Rennes

Nos amis attendent sans doute de notre part un mot d'explication sur l'attitude que nous avons adoptée concernant les fêtes prochaines qui vont avoir lieu à Rennes pour célébrer l'Union de la Bretagne et de la France par le mariage de la Duchesse Anne avec le roi Charles VIII le 6 décembre 1491.

Lorsque nous connûmes le projet, actuellement à la veille d'être réalisé, nous fûmes les premiers à élever la voix pour protester, non pas contre le principe même de la célébration de l'union des deux peuples frères, mais contre l'interprétation de cet acte solennel qui semblait résulter de la conception qui avait présidé, chez l'auteur du monument commémoratif, à la facture de son œuvre.

Le sculpteur Jean Boucher — une indiscretion nous l'avait fait connaître — avait en effet dans la maquette première qui figurait à ses ateliers, imaginé le sujet suivant.

Assise sur un trône, se tenait la France. Derrière elle, un homme d'armes debout. Agenouillée devant la France, la Bretagne venait faire hommage et promettre fidélité. Derrière la Bretagne, quelques Bretons sans armes, l'air contrit et « semblant pleurer le départ de leur souveraine ».

Ce symbolisme contraire à la vérité historique eut le don d'émouvoir les fiers Bretons, et tout ce bruit parvint jusqu'à l'artiste, qui, dans une interview accordée au *Fureteur Breton*, crut devoir expliquer les attitudes autrement que nous, et affirmer hautement ses sentiments bretons.

D'après notre confrère *Le Journal de Rennes* voici quelle serait maintenant la composition du Groupe :

« Les deux figures principales : la France et la Bretagne, sont d'une stature colossale, quoique d'un beau dessin.

La première porte sur la tête la couronne royale ornée de fleurs de lys. A demie-assise, elle se lève pour se porter à la rencontre de la Bretagne.

Celle-ci est vêtue du costume lourd et seyant à la fois de l'époque ; le sculpteur lui a fait fléchir le genou et, à ses pieds, est posé le coussin sur lequel elle va rendre hommage à la France, encore que Pitre-Chevalier dit, paraphrasé par un poète, quelle ne le fit que :

Couronne sur la tête et l'épée au côté.

Derrière la France et la Bretagne, se présentent des gens du peuple, représentés par un guerrier appuyé sur son épée, des marins, une paysanne bretonne tenant son enfant dans ses bras et divers anonymes ».

Nous renouvelons aujourd'hui toutes nos réserves sur l'acceptation de ce symbolisme par les Bretons, et nous répétons que nous eussions préféré un sujet plus à l'honneur de notre pays, moins flatteur pour la France qui a seule le beau rôle ; par exemple deux personnages femmes se tendant la main, entourés de guerriers sans armes ; ou le roi de France Charles VIII posant la couronne de reine sur la tête de notre duchesse Anne.

Le bronze est coulé. Le monument pèse 8 tonnes. Il ne s'agit pas de songer à le refondre. Sous toutes les réserves formelles ci-dessus, nous l'acceptons donc tel qu'il est exécuté, en espérant qu'il servira quand même la gloire de la Bretagne.

Et en effet, il la servira. Son inauguration se prépare, et elle promet d'être une manifestation splendide de la vitalité de la race bretonne.

Notre Capitale a le bonheur de posséder un maire qui nous fait l'effet d'être un homme remarquablement

doué de l'esprit d'indépendance nécessaire pour l'organisation et la mise en train de fêtes aussi considérables comme programme et comme portée.

M. Janvier est un breton-Gallo de la trempe de ces bourgeois de Haute-Bretagne qui surent aux Etats, faire entendre la grande voix du Tiers, et dont l'influence prépondérante au Parlement de Rennes ne se démentit pas un instant jusqu'à la Révolution.

Dans l'organisation des fêtes que Rennes prépare, M. Janvier et sa municipalité se sont rendu compte que la Bretagne n'était pas complète sans sa *langue*. Et il se sont empressés de reconnaître la justesse de l'idée que nous leur soumîmes, que la langue bretonne avait des droits à figurer sur le monument.

Premier geste tout à leur honneur.

Ensuite, M. Janvier s'est dit que dans une manifestation semblable, une ville qui a un passé national et historique aussi intégral que *Rennes* ne pouvait fêter l'acte décisif de notre histoire sans le concours des *Bardes* du Gorsedd c'est-à-dire des personnalités actuellement en Bretagne les plus représentatives de ce sentiment régionaliste, provincialiste, nationaliste, ou de tout autre nom qu'on vaudra lui donner, sentiment qui est au XX^e siècle en accord direct avec celui qui brûlait au cœur de ces patriotes intégraux que furent, (pour nous en tenir à l'époque de l'Union,) les Pierre Landais, chancelier de Bretagne ; Guillaume Guéguen, son secrétaire ; Pierre Le Pennec, maître des requêtes ; Jacques Bouchard, greffier du Parlement de Rennes ; Le Moine, grand écuyer de Bretagne, qui s'illustra à la défense de St-Malo ; Olivier de Coatmen ; et ces deux négociants de Morlaix, Yves Coatcongar et Nicolas Coatanlen, qui organisèrent dans leur ville la résistance à l'invasion. (1)

Une fois que le maire de Rennes eut acquis cette certitude qu'en dehors du corps des Druides et des Bardes

(1) La Borderie, tome 4, chapitre 23.

il ne pouvait trouver la « représentativité » certaine de l'esprit traditionnel qu'il tenait à voir représenté à ses fêtes, il résolut d'inviter individuellement chacun de nos collègues.

C'est là, pour notre corporation, un honneur qu'elle saura apprécier. C'est une sorte de reconnaissance officielle par la capitale de la province de l'importance qu'a pris l'action bardique dans la vie intellectuelle de ce pays.

Assurément cette institution, comme toute autre, a subi des assauts et affronté la critique. Elle ne s'en plaint pas, puisqu'elle se sent assez forte pour confondre ses détracteurs obscurs par son silence.

D'ailleurs, son œuvre se poursuit dans la paix.

Et c'est parceque les fêtes de Rennes seront des fêtes de PAIX et d'UNION qu'elle a accepté d'y figurer.

Quelles que soient les opinions politiques que professent ses membres, individuellement, ils se rendront compte que leur présence à Rennes attirera l'attention de la France et du monde entier.

Bien plus, elle vaudra au Gorsedd la faveur de figurer, pour la première fois, à une solennité où le Gouvernement de la République sera officiellement représenté.

Il y a certains rapprochements que les circonstances ont peut-être ménagé à notre race, et d'où peuvent résulter pour elle les plus grands bienfaits. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la pérennité de la langue et de la nationalité bretonnes seront affirmées à Rennes le 22 octobre par les druides et les bardes du XX^e siècle.

Ainsi continue à s'accomplir *toujours* la prophétie du grand Luzel :

Keid vo gerrek en eod ar mor
Bepred en lez koz an Arvor
Gano ar Barz var dreuz e zor.

Ar Bobl, 9 septembre 1911.

Ar Brezonek antreet er Skol-Veur a Raozon

Barzed ha Broadelerien Breiz na zihanont ket, abaoue daouzek vloaz, da c'houlenn gant beb sort rezoniou mad ma vije lakeet ar brezonek eur renk a enor, ma vije disket ebarz ar skoliou, da vihana, evid komans, ebarz ar Skoliou-Uhel, var an hevelep troad hag ar latin, ar gregach, hag ar iezou estranjour.

Ar Brezonek an euz bet — eur wech n'eo ket dalc'h-mad — eur chans dreist-ordinal. Kavet an eus da vond a du gantan eun toulla tud gwiziek hag a oa en kargou-uhel ebarz en Skol-Veur ar gear-benn a Raozon.

Da genta, an Aotrou Joseph Loth, ar iezour disket braz, na baouezaz morse da labourat evid ma vije krouet eur « gador » keltiek er *Faculté des Lettres*. Dond a reaz a benn deuz e daol. Furmi a reaz eun diskibl mad en Aotrou Georges Dottin, kelenner er Skol-Veur, ha pa bartiaz an Aotrou Loth da Bariz, lec'h 'n evoa bet eur garg kaerroc'h, an Aotrou Dottin a heultaz roudou e vestr. Evel ma oa deut mad gant ar C'houarnamant, hag ouspenn kelenner, ma oa c'hoaz eil-vaer Raozon, petra c'halljed nac'h outan? Ar pezh a c'houlenn an Aotrou Dottin a zeblante gwallhardi: goulenn a rea (netra ken) ma vije aozet eun *diplom* evid rei d'ar studierien a c'hoantaje tremenn o c'hendamoueziou var ar Brezonek. Ouspenn, goulenn a rea ma vije roet an titr a Zoktor-ez-Liziri da biou bennag a brezantfe d'ar varnerien eul labour skrivet kouls en brezonek evel en gallek, var eur sujed breton dibabet vel ma karje...

An Aotrou Dottin a oa harpet gant an Aotrone Anatol Ar Braz ha Per Ar Rouz, daou Vreizad rik hag a zo ive kelennerien er Skol-Veur a Raozon.

D'ezo o zri e teu an enor da veza goneet ar barti. Deut eo an taol da vad ganto. Eun affer c'hreat eo; bet o deuz o meno var gement poënt, digant an Aotrou Steeg, ministr an Diskadurez Publik.

Sethu brema hon iez iaouankeet en eur antreal er Skol-Veur, nompaz dre an nor vihan mez dre an nor dal.

Mez ze n'eo awalc'h. N'eo ket eat eno da azea, evel eur brinsez, ha ni en dro d'ezhi boëmet gant an eston o weled anezhi savet ken uhel. Antreet eo eno evid labourat, ha ni da labourat ganthi hag evithi, evid ober enor d'ezhi, ha diskuez d'ar re o deuz rentet d'ezhi eun hevelep servich, ec'h ouzomp istimout ar priz anezan, hag hon deuz anaoudegez-vad evid o skoazel prisius.

D'al Labour eta, Studierien Liziri, Profesored ar C'holajou, Beleien, Barzed, Mestrou-Skol hag all, skrivit dustu d'an Aotrou Dottin, dean Skol-Veur-Liziri Raozon ha goulennit digantan penoz e fell d'eoc'h ober evid gounid an diplom brezonek. Pe mar 'peuz c'hoant da grapat uhelloc'h, goulennit ar c'hondisionou a zo red da heuil evid tremenn an « Doctorat d'Université » gant eul labour bennag dibabet en Breiz.

Mar be kalz a dud o labourat var an dra-ze, aez eo komprenn e c'hallo goude an Aotrou Dottin lavaret d'ar C'houarnamant:

« Sed, roet ho poa droet d'ar Vretoned da chacha var ar maout evid en em sevel dre ar brezonek. Graet o deuz. Kemend ma kemend a zo anezo. An dud-ze o deuz bet diplomou hag a brou int gouest da ziski brezonek d'ar re-all. Ar mestrou zo prest. Na fell ken d'ê nemed diskibien. »

Hag ar c'holajou a vo digoret neuze ive d'ar brezonek.

Ar Bobl, 9 décembre 1911.

Après la Séparation de Saint-Renan

On a vu, au début de ce livre et au cours des articles qui y sont reproduits, quelle grande place l'*Union Régionaliste Bretonne* (Kevredigez Broadus Breiz) fondée par nous à Morlaix, le 14 août 1898, a su garder dans le Mouvement Breton. A ses débuts, elle marqua en Bretagne par les célébrités qui la présentèrent, par l'enthousiasme de la jeunesse qui s'y enrôla. Les jeunes Bardes de 1900, qui forment aujourd'hui les cadres de notre organisation militante, lui communiquèrent la sève débordante de leur enthousiasme et de leur patriotisme. L'on vit cette brillante association conduite depuis 1902 par M. de l'Estourbeillon, qui sut, parfois remplir son rôle avec courage et désintéressement et qui ne fut pas, nous nous plaçons à le reconnaître, un Président au-dessous de sa tâche, tenir des Congrès qui répandirent la bonne parole et le bon exemple aux quatre extrémités du pays. L'œuvre de l'U. R. B. et la nôtre personnelle furent souvent unies ; et nous devons à cette entente de treize années consécutives, à cette collaboration éclairée des Bas et des Hauts-Bretons, à ce travail en commun où une petite phalange de nobles, bardes, bourgeois, clergé, laboureurs et travailleurs se sont aidés et se sont aimés, nous lui devons, dis-je, la mise en train de l'entente irlando-scoto-kymro-bretonne ; la remise en honneur du costume national breton et le port du *dragou braz* ; la renaissance du Théâtre breton populaire ; une éclosion superbe d'œuvres bretonnes de toutes sortes en prose et en vers ; l'appui donné au lancement heureux de tout un vol de

journaux, de revues, de brochures bretonnes ; des expositions de produits régionaux ; des réunions et des conférences d'où la doctrine se répandait sur la foule ; bref, le nom de l'*Union Régionaliste Bretonne* restera intimement mêlé aux événements celtiques qui se sont passés en Armorique, en Galles, en Ecosse et en Irlande, de 1898 à la fin de 1911.

..

L'*Union Régionaliste Bretonne*, cette *Kevredigez* à laquelle je fus prié d'apporter, en la salle de l'Hôtel-de-Ville de Morlaix, un nom de baptême breton, à la prière de Le Braz et de Le Goffic ses parrains, n'est plus désormais, hélas, qu'une demeure désertée par ses meilleurs enfants, qu'un sépulcre blanchi, dont la vie s'est envolée, la vie bretonne s'entend, la bonne vie celtique pleine d'entrain et de fraternité, avec le triste Congrès de Saint-Renan (9-14 septembre 1911).

Il m'appartient dans ce livre d'être l'impartial chroniqueur de la Crise parce que je me flatte d'avoir suffisamment apporté ma part contributive à l'Union pour n'avoir à craindre aucune fausse interprétation.

Monsieur le Marquis de l'Estourbeillon, le 3^e directeur que l'Union se donna, a conservé la confiance entière des Bardes dont il fut, à proprement parler, l'Elu, jusqu'au Gorsedd de Brest, en 1908. Cette même année, une personnalité politique et mondaine, très connue à Paris, pour la part active qu'elle prit à certaines œuvres de Mutualité et d'Assistance, M. le Docteur Le Fur, parut pour la première fois à un congrès de l'U. R. B. Ce livre n'est pas une œuvre de polémique : je ne ferai donc que constater, mettons une coïncidence, et la voici : du jour où M. le Docteur Le Fur fréquenta l'Union, M. de l'Estourbeillon s'éloigna systématiquement des Bretonnants et évita de paraître aux solennités publiques du Gorsedd pour s'appuyer de préférence sur le groupe des « Bretons de Paris ».

En 1899, à Cardiff, il avait reçu des mains de feu l'Ar-

chidruides Houva-Mon la moitié bretonne du glaive divisé, qu'il avait, jusqu'en 1908, présenté lui-même ainsi qu'il l'avait promis, à tous les meetings où Gallois et Bretons se trouvaient réunis. M. de l'Estourbeillon refusa, pour des motifs d'opportunité politique, de remplir au Gorsedd de Brest, où participait une délégation galloise, sa fonction officielle.

Je dois ajouter qu'au point de vue bardique pur, on ne peut s'expliquer que M. de l'Estourbeillon ait eu honte ou peur d'assister au Gorsedd de Brest, puisqu'il avait auparavant participé à de nombreuses cérémonies druidiques en Galles, et que le Gorsedd de Bretagne l'avait reçu dans son sein *coram populo* à l'assemblée de Kenac'h-Laëron, en 1907.

Cette abstention d'un homme dont ils ne s'attendaient pas au lâchage après tant de témoignages d'amitié, attrista les Bardes qui ne furent pas sans remarquer qu'elle coïncidait encore avec des articles tendancieux parus dans les n^{os} des 18 et 26 septembre 1908 du *Breton de Paris*, où M. le D^r Le Fur, exprimait pour la première fois, le désir que le Gorsedd des Bardes et l'Union Régionaliste se séparassent.

Monsieur Yves Berthou, grand-druide du Gorsedd, refusa par la suite de restituer à M. de l'Estourbeillon, son détenteur depuis 1899, le glaive-divisé qu'il n'avait pas présenté à Brest. M. de l'Estourbeillon réclama l'objet véhémentement et l'affaire fut soumise à l'Archedruide Dyfed, qui la trancha en déclarant que le glaive divisé ayant été fabriqué en 1899, à Cardiff, par souscriptions, n'appartenait pas à un particulier, mais au Gorsedd, et que puisqu'il y avait contestation, le Grand Druide breton en aurait la garde à l'avenir, et désignerait lui-même celui qui aurait l'honneur de le présenter à une cérémonie.

M. de l'Estourbeillon considéra cette décision comme un manque de déférence et une marque de méfiance ; il

en garda un profond ressentiment, qui sans se traduire par une hostilité ouverte, se remarqua à tous les congrès qui suivirent, et qui manquèrent de cordialité. Les Bardes furent laissés de côté par le Président. Dans la partie « concert » (autrefois *Ti Kaniri Breiz*) leur place fut prise par de charmantes cantatrices dont il n'est pas dans mon intention de médire, mais je dois constater qu'ici encore, comme dans toute affaire complexe, les historiens futurs de la crise devront se poser l'inextricable problème : « Cherchez la femme. »

Il se forma alors au sein de l'U. R. B. deux partis distincts : d'un côté M. de l'Estourbeillon, les Dames, M. le docteur Le Fur, l'Aristocratie, les Régionalistes habitant Paris et tous les amis politiques du député de Vannes ; d'autre côté, les « Intégraux », c'est-à-dire les Bardes membres de l'U. ; les Celtisants, les auteurs, quelques membres du bas-Clergé, et un petit nombre de Nobles terriens.

La cohésion se maintint tant bien que mal jusqu'au Congrès de Saint-Renan, où devaient avoir lieu les élections triennales. M. de l'Estourbeillon était résolu à sacrifier M. Le Berre, premier secrétaire, qu'il considérait comme « indocile » et « turbulent. » Loeiz Herrieu avait déjà démissionné en 1910, et M. de l'Estourbeillon lui avait donné comme remplaçant M. Boscher, qui n'a jamais fait montre de beaucoup de sympathie pour le Gorsedd. Il semble maintenant certain, d'après les indiscretions des uns et des autres, que les adversaires arrivèrent à Renan avec leurs candidats prêts. Chacun des deux partis voulait incontestablement l'*Union*, mais comme elle n'était plus possible que si l'un ou l'autre était annihilé, on se montra intransigeant. A M. de l'Estourbeillon comme Directeur, fut opposée la personnalité de M. Jos Parker, vice-président.

Cette élection eut lieu la première : elle devait décider des autres. M. de l'Estourbeillon fut réélu par 59 voix contre 34.

Les "Intégraux" refusèrent alors de prendre part aux élections des Secrétaires et des Bureaux; ils refusèrent également d'occuper toute fonction; ils sortirent de la salle, et banquetèrent à part.

Quels furent les petits moyens "électoraux" employés par M. de l'Estourbeillon pour enlever le vote, je n'ai pas à les décrire. Les journaux du moment n'ont pas été avares de renseignements qui n'ont jamais été démentis.

*
*
*

Les "incidents" qui ont marqué ce que j'appellerai sans phrase, le dernier Congrès de l'U. R. B., du moins son dernier Congrès *véritablement breton* avec la collaboration de tous les régionalistes indistinctement, ont eu leur répercussion dans la presse bretonne. Des polémiques s'y greffèrent, des animosités personnelles entrèrent en jeu, et l'on vit des Bretons s'agonir d'injures et de reproches qui, leurs écrits en témoignent, s'estimaient et se louangeaient encore quelques mois auparavant.

Ces discussions ont fort réjoui les ennemis de la Bretagne. Elles sont trop rapprochées de nous pour que nous puissions les commenter sans parti-pris.

*
*
*

Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que cette séparation, puisque séparation il y a, ne peut en rien briser l'essor, l'élan que le mouvement breton a pris depuis 14 ans.

L'U. R. B. « nouvelle manière » continuera son évolution; son œuvre n'aura peut-être plus la grande portée qu'elle avait précédemment; mais elle peut cependant, dans certains milieux mondains, politiques, et même religieux, exercer quelque influence heureuse pour le Régionalisme.

A côté de l'U. R. B., qui nous échappé, les Oppositionnistes de Saint-Renan ont créé la *Fédération Armoricaïne* (Unvaniez Arvor) dont le nom est devenu par

la suite *Fédération Régionaliste de Bretagne*. Les statuts en furent élaborés par l'Ovate Goblet (Yann Morvan) et la nouvelle société a été fondée à Rennes, le 28 octobre 1911, par un petit groupe de Patriotes en tête desquels MM. Parker, André Mellac, Le Berre, Loeiz Herrieu, Jean Choleau, Goblet, auxquels s'étaient joints de jeunes et enthousiastes recrues comme MM. Joseph Duchauchix et Yves Le Diberder. La *Fédération* a tenu son premier congrès à Ploërmel. Nous l'attendrons à l'œuvre avant de la juger.

*
*
*

Tout concourt donc à faire ressortir ce fait: le congrès de Saint-Renan a été une « bifurcation » où les éléments régionalistes se sont divisés en deux groupements qui ont pris chacun sa voie. On ne peut espérer qu'au début, le rendement de travail soit aussi intense que lorsque la phalange régionaliste bretonne, compacte avec son millier de militants, se sentait résolument les coudes.

Or ce rendement, il faut qu'il se produise quand même, car il ne peut être question de piétiner sur place.

Ce que les Associations dispersées ne peuvent faire, il faut y suppléer :

- 1) Par la Propagande Individuelle.
- 2) Par la Presse et le Livre.
- 3) Par le Bardisme.

La propagande individuelle, voilà où le Celte est maître! Individualiste par tempérament, il ne fait jamais meilleure besogne que quand il est seul, ou en petit nombre. Nous reprendrons donc la tactique Ancestrale. Chacun sèmera son champ: le grain poussera tout de même, et la récolte sera mise en commun.

En second lieu: la Presse! C'est la force du jour. Le Juif Crémieux disait: « Ayons la Presse, nous aurons tout! »

Que les Bretons fassent le même raisonnement.

Qu'ils aient une presse bien à eux, et surtout qu'ils la soutiennent et la répandent. Avec nos journaux régionalistes nous atteignons un public relativement considérable, que des congrès, quelque bien organisés qu'ils soient, ne peuvent déplacer. En attendant le grand quotidien *brezonek*, appuyons donc individuellement toujours la Presse bretonnante.

Agissons de même par le Livre et la Brochure. A Brest, à St-Brieuc, à Quimper, à Morlaix, à Carhaix, à Lorient des Imprimeries produisent sans cesse des livres bretons qui n'ont pas toujours de lecteurs suffisants pour payer les frais de leur tirage. Et la faute en est à ces régionalistes de parade qui n'ont même pas dans leur bibliothèque une demi-douzaine de livres bretons, alors que *leur fortune leur permet de les acheter tous*. C'est une question de principe avec laquelle on ne saurait transiger. On doit se priver d'autre chose, mais on doit acheter les livres bretons, qui ne peuvent espérer d'autre public que les Régionalistes et les Bardes jusqu'au jour où notre langue sera entrée dans les Ecoles primaires.

Enfin, notre propagande s'exercera par le Bardisme. Le Bardisme n'est pas un mot vide de sens. Il complète ce que le mot de Régionalisme a de large et de général. Il s'applique plus particulièrement à notre Bretagne, tant par le mot que par le but qu'il s'est assigné.

Alors que le Régionalisme figure actuellement au programme de presque toutes les Sociétés Provinciales, que les Partis politiques eux mêmes, après l'avoir, ainsi qu'on l'a vu, boudé pendant 10 ans, s'empressent de s'en réclamer à cette heure, le Bardisme, lui, est un état d'âme, une inclination intellectuelle qui a trouvé dans le Gorsedd une organisation, des cadres, et un gouvernement. C'est ce qui explique que le Gorsedd n'ait d'autre programme que le mot BREIZ. Les règles qu'il s'est données sont observées en toute indépendance par ses membres, qui conservent leur entière liberté d'action, de méthode et de pensée. Le Gorsedd

est par là bien breton, puisque Michelet lui-même reconnaissait que le Celte, individualiste d'abord, rebelle aux embrigadements et aux omnipotences, ne révèle ses extraordinaires qualités de résistance et de lutte que dans le "corps à corps" avec l'obstacle.

Dans le Bardisme, nous avons un merveilleux instrument pour faire des prosélytes dans l'Elite de la Nation. Par son mode de recrutement au choix, par l'inamovibilité de son Comité de Direction, le Gorsedd est une institution qui a tout pour être durable ; par ses cérémonies enfin, il offre à la foule un spectacle élevé et lui inculque un enseignement public. Le Gorsedd breton entend ainsi devenir, comme l'est le Gorsedd Gallois, un Aréopage composé des meilleurs enfants de Bretagne.

De ces trois manières, par l'exemple d'une vie familiale et publique bretonne, dédaigneuse du qu'en dira-t-on par la diffusion de la presse et du livre, par la renaissance de l'Esprit Bardique, nous ne cesserons, avec le même entrain qu'au temps de notre adolescence, de propager la Cause Bretonne partout où notre action pourra atteindre.

Il fut un temps où avec quelques bons pionniers, nous allions par étapes et randonnées, parcourant les bourgades de Kerné et de Trégor, nous imaginant peut-être ingénument qu'il suffisait de chanter aux Bretons pour que le filtre magique de sommeil qui leur a été versé cessât d'agir comme par enchantement.

Mais si la vie nous a donné des résultats consolants et des succès personnels, en regard nous avons eu à souffrir de « lâchages » qu'il serait puéril de nier.

Non, l'œuvre de rénovation de la Bretagne, n'est ni celle d'un jour, ni celle d'un homme, ni celle d'une société.

Il faut encore, pour qu'elle s'accomplisse, l'effort soutenu d'une génération d'intellectuels avec la collabo-

ration de la Masse Rurale dont nous tâcherons de nous assurer la confiance, et de la Pédagogie que nous nous efforcerons de gagner à nos idées.

31 Octobre 1911.

Telen Aour

Henry Thibault de la Guichardière (Telen Aour) a publié en une jolie plaquette ses *Saisons de Merlin* (Amzeriou Marzin), avec illustrations de Jacques Pohier.

On se souvient du succès qu'obtinrent ces Mois Bardes, lorsque *Kloc'hdt Breiz* les publia en 1902. La Bretagne ne connaissait encore du poète des Curiosolites que *La Harpe d'Or*, ce magnifique poème, d'une haute envolée lyrique, qui seul assura à La Guichardière une réputation de maître.

De ce coup d'essai le souvenir survit dans le nom bardique que ses amis lui donnèrent aussitôt : *Telen Aour*.

Cette Harpe, depuis lors, n'a cessé de résonner pour la Bretagne. Bardits, hymnes de foi et d'amour, poèmes savants (comme celui qui valut récemment à son auteur le premier prix aux Jeux Floraux de Toulouse) se sont succédés sur la Harpe d'Or de Telen Aour.

Le beau Harpeur qu'il est sait aussi, lorsqu'il le faut, s'accompagner du cliquetis du Glaive d'Arthur qu'il porte aux grands jours du *Gorsedd Digor* : alors,

il chante la guerre sainte, il invoque les esprits des aïeux morts pour l'indépendance, il est le poète inspiré de *l'Apologie des Bretons*, qui, déclamée par lui au Congrès de Pontrieux en 1909, jeta l'émoi parmi les « Franks » et bien plus encore pour ses conséquences possibles, chez les âmes craintives de quelques bons régionalistes de l'U. R. B.

Le barde Telen Aour a, dans notre époque de veulerie et de sous-entendus, le grand mérite d'être en effet fabriqué « tout d'un morceau » suivant une expression populaire. C'est un barde qui aime sa Bretagne pour elle-même, la chante pour son passé glorieux qu'il connaît en historien consommé, la veut libre, indépendante et respectée. C'est un caractère et c'est aussi une figure, que ce gentilhomme représentatif de Corseul, qui a su, en plein pays gallo, se modeler, par l'étude et la volonté, une âme celte généreuse et enthousiaste dans un magnifique galbe de wiking scandinave.

Ar Bobl, 23 décembre 1911.

Conclusion du Concours de Noël 1911

Je vous présente ici, chers lecteurs, un *Phalange de 124 concurrents* qui est la Jeune Garde de la Bretagne intégrale. Voilà les petits bardes d'aujourd'hui qui seront les grands Bardes de demain s'ils persévèrent !

Nous nous plaisons à constater que bien qu'en aient dit ou écrit certains, nous avons en eux des disciples,

comme nous sommes nous-mêmes les disciples des grands Bretons qui nous ont précédés : La Villemarqué, Luzel, Prosper Proux, Milin, Le Scour, La Borderie.

On ne peut plus nier, sans être de parti-pris, que le Régionalisme, quand il puise sa force dans le Bardisme, n'ait fait sentir son influence bienfaisante et pacifique sur la Bretagne tout entière, puisque nous avons pour nous *les enfants* accourus libres, sans embrigadement organisé, de Languidic en Vannes à Saint-Renan du Léon, de Plouguernevel, en Haute-Cornouaille, à Pont-l'Abbé, en pays Bigouden, et des Montagnes Noires à l'Arrhée ! Les familles des Bretons émigrés elles-mêmes sont représentées.

Le breton est donc vivace d'un bout à l'autre du vieux pays et l'instruction, qui augmente, sert ses intérêts au lieu de leur nuire.

124 voix d'Enfants de 58 Communes clament un démenti formel à ceux qui, prenant leurs désirs pour des réalités, annonçaient la fin prochaine du *Brezonek*. Nous sommes persuadés que grâce pour une bonne part aux efforts tenaces d'*Ar Bobl*, secondé par tous nos amis, une ère nouvelle va s'ouvrir bientôt pour la langue des Celtes et par elle, pour tout ce qui touche à leur bien-être moral et matériel, car tout s'enchaîne en Bretagne, langue, tradition, intellectualité, industrie, commerce : quand l'un se relèvera tout le reste suivra. Ce concours nous donne du moins tout lieu de l'espérer.

Ar Bobl, 30 décembre 1911.

Les trois Étapes d'un siècle

Si l'Alliance Panceltique se réalise un jour — et elle se réalisera — elle devra se fonder sur les bases que lui constitueront la fraternité cambro-armoricaine. Il ne peut être contesté, par ceux qui ont étudié l'histoire de la formation de la Bretagne après le bouleversement qui suivit l'effondrement de la puissance romaine, que notre nationalité s'est refaite, s'est ressoudée, grâce au ciment apporté par les Emigrés insulaires, conduits par les *pen-tierns* et les moines. Ce ciment, dont la dureté devait défier les siècles à venir, était formé d'une religion, d'une langue et d'une constitution civile.

Eur feiz, eur iez, eur galon.

Que les Emigrés fussent en grande partie originaires d'autres points de l'île que le Pays de Galles, cela peut être admis. Mais ce qu'il y a de certain, et ce sont des faits précis qui parlent ici et non des thèses historiques ou ethnologiques sujettes à caution, c'est que les Gallois ont eu sur la formation du peuple Breton une influence prépondérante puisque au moins 80 pour 100 des noms de villes, villages, montagnes, cours d'eau, etc. sont identiques dans les deux presqu'îles.

Jetez les yeux sur une carte du Pays de Galles et comparez avec une carte de Bretagne, vous êtes chez vous là-bas comme ici. Dans l'île de Mon : *Llynnon* (Lennon) ; *Penrhos* (Penroz) ; *Bodedern* (Bodedern) ; *Ty Croes* (Ti Kroaz) ; *Plas gwyn* (Plas gwen) ; *Pentraeth* (Pentrez) ; *Caerwen* (Kerwen) ; *Ceryg hoyd* (Karreg loued) ; *Trecastell* (Trégastel).

Dans le Nord : *Bangor* (Bangor en Belle-Isle-ee-Mer) ; des *Aber* nombreux ; *Berwen* (Berven) ; *Llangollen* (Langollen) ; *Coed du* (Koat du) ; *Trefriw* (Treffry) ; *Porth gwyn* (Porz gwen) ; etc.

Dans le Sud : *Caermarthen* (Kermarzin) ; *Llandilo* (Landelean) ; *Llanbedr* (Lanneber) ; *Merthyr* (Merzer) ; *Llaniltud* (Lanildud) ; *Castell-Neu-ydd* (Kastellnevez).

L'un des premiers qui, au XIX^e siècle, fut frappé de cette similitude topographique qui appelle une similitude de race — pas de langue, pas de nation, disent les Allemands — fut Le Gonidec. Il visita, pendant son exil en Angleterre, le Pays de Galles et la Cornwall, et en rapporta des documents précieux.

Mais celui qui fut incontestablement le « pionnier » de l'alliance nouvelle, ce fut l'immortel auteur du *Barzas Breiz*, Hersart de la Villemarqué.

Il n'avait que 23 ans, et déjà son nom volait de bouche en bouche. La première édition des *Barzas* venait de paraître à Saint-Brieuc, chez Prud'homme, au début de 1838. Cette même année 1838, l'*Eisteddfod* annuelle Galloise se tenait à Abergavenny, comté de Monmouth. Tout proche d'Abergavenny s'élevait le château de Llanover, où habitait une riche dame la druidesse « Gwynnyn Gwent » dont l'influence fut considérable sur les littérateurs gallois de la première moitié du 19^{ème} siècle. Elle conseilla au comité des *Cymrygeiddion y Venni* d'inviter à l'*Eisteddfod* un certain nombre de célébrités bretonnes, entre autres Le Gonidec et La Villemarqué. Il est probable que Rio et du Marc'hallac'h furent aussi invités, bien que l'on ne sait au juste à quel titre. Rio, nous apprend quelque part M. de la Villemarqué, avait épousé une Galloise. (1)

Lamartine fut-il invité également par l'entremise de Milady ? Peut-être. Celle-ci ne devait pas être fâchée de recevoir chez elle le plus célèbre poète français de ce temps. Il ne vint pas. Mais il envoya un poème de circonstance, qui fut lu publiquement.

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève
En souvenir vivant d'un antique départ
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive
Dont chacun d'eux gardait la symbolique part.

(1) L'AN BOBL du 1^{er} juin 1912 a donné une notice biographique détaillée sur ce Rio.

Touchante fiction poétique qui devait devenir une réalité 60 ans plus tard. La légende donne toujours naissance à l'histoire.

Le Gonidec ne se rendit pas davantage à Abergavenny. Le jour même de l'*Eisteddfod*, le 12 octobre 1838, l'immortel grammairien rendait le dernier soupir.

La Villemarqué fut le héros de la fête. Sa connaissance du gallois lui permit de prononcer quelques discours en cette langue, qui achevèrent d'enthousiasmer les Gallois pour les Bretons. Le Gorsedd reçut La Villemarqué dans son sein, et Lady Llanover elle-même lui noua au bras le ruban bleu.

29 ans passèrent... et la visite d'Abergavenny n'eut d'autre lendemain que l'attribution d'un prix à l'*Eisteddfod* de 1839 au barde qui présenta la meilleure ode sur la communauté d'origines des Gallois et des Bretons.

* *

Nous retrouvons le pionnier du Pan-Celtisme, La Villemarqué, au Congrès Celtique organisé à St-Brieuc, du 15 au 20 octobre 1867, par la *Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*.

« Ce congrès, disent les statuts d'organisation, est « ouvert pour répondre aux vœux exprimés par des « savants des deux côtés de la Manche. Il est destiné à « rapprocher les membres de la famille celtique, Gaëls « et Bretons, à étudier les questions d'histoire, de littérature, d'art et autres intérêts communs. »

Le président de la Société d'Emulation, M. Geslin de Bourgogne, constatait que l'appel des Bretons ne fut pas très écouté de l'autre côté de la Manche. Les sociétés savantes s'abstinrent, et se contentèrent, comme celle de Glasgow, d'envoyer des lettres de sympathie.

Seul, le Pays de Galles fut représenté par les délégués suivants :

MM. Lukis, président d'une société archéologique (?) (le rapport ne dit pas de quelle localité) mais je suppose qu'il devait habiter Dinan ou Dinard ; Ewan Powell, qui dans un toast gallois, dit être venu à titre individuel, « sans recommandation aucune » ; Gruffydd, harpiste attaché au château de Llanover, et sa fille Suzanne, ces deux derniers envoyés par Gwenynen Gwent. Enfin, le Pasteur Jenkins, résidant à Morlaix, se joignit à la délégation et lut un mémoire sur l'identité des dialectes breton et gallois.

A compiler les rapports complets de ce Congrès de 1867, qui fut partagé entre des séances de travail au Palais de Justice, des excursions, des concerts, des banquets, on a l'impression que M. de la Villemarqué y joua le premier rôle d'officiant avec MM. Charles de Gaulle et Henri Martin comme diaques.

Nous y trouvons groupées toutes les personnalités bretonnes, célèbres à l'époque, MM. de la Borderie, Guy Ropartz, Luzel, du Cleuziou, Le Jan, Milin, Halléguen, Gaultier du Mottay, de Kerenflec'h.

A certaines séances parurent même le Préfet des Côtes-du-Nord et l'évêque de St-Brieuc et Tréguier, Mgr David.

L'écho de ces fêtes celtiques, où l'enthousiasme des Bretons suppléa à l'absence des « frères et cousins insulaires » se perdit dans le fracas des batailles de 1870, et les organisateurs moururent l'un après l'autre sans que le Pays de Galles, ni l'Irlande, ni l'Ecosse, ne leur rendirent à leur tour leur politesse.

**

Une autre génération devait achever par un effort soutenu la tentative des premiers semeurs. Et l'Eisteddfod de Cardiff, en 1899, fut la troisième étape, après un cycle encore trentenaire... 1838 — 1867 — 1899 !
Etrange coincidence.

31 décembre 1911.

Index des principaux noms de personnes vivant actuellement cités dans ce livre.

A

Allo (abbé), 18, 118.
Alaw-Manod, 48.
Abhervé, 53, 55.
Abéré (Emile), 115.
Arlunydd-Penygarn, 138, 139.
Aubert (Louis), 175.
Adam (Maurice), 175.

B

Buléon (abbé), 18, 26, 112.
Bryfdir, 40.
Barlwydon, 40.
Boyle, 40.
Bürgen, 52.
Barbier (Paul), 52.
Bodin (Charles), 64, 65.
Berthou (Yves), 69, 72, 130, 144, 159, 190.
Berre (Léon Le), 71, 73, 100, 102, 118, 157, 162, 191.
Botrel (Théodore), 74, 91, 93, 101.
Braz (Anatole Le), 94, 101, 117, 148, 154, 167, 186, 189.
Barrès (Maurice), 128.
Bellamy, 144.
Baffier (Jean), 174.
Brun (Charles), 174.
Bernard (Valère), 176.
Boucher (Jean), 182.
Boscher, 191.

C

Corfec (Guillaume), 18, 32, 52, 117.
Cozannet (abbé), 18.
Cadoudal, 64.
Cuven, 64.
Combes, 107, 109.
Clerc (abbé Le), 112.
Commelin, 130.
Castletown (Lord), 115, 156, 158.
Carmichaël, 156.
Cavaller (Auguste), 159.
Cleuziou (du), 163.
Calan (de), 163.
Crouzillac (Félicien), 174.
Camélat (Michel), 175.
Choleau (Jean), 193.

D

Dubourg (archevêque), 24.
Davies, 43.
Davitt (Michaël), 59.
Desgrées du Lou, 64.
Durocher (Léon), 69, 71, 75, 93.
Dartigue (Henri), 75.
Dayot (Armand), 93.
Desrolle, 101.
Dyfed, 139, 190.
Duhamel (Maurice), 142, 167.
Dottin (Georges), 175, 186.

Drumont (Edouard), 175.
 Diberder (Le), 193.
 Duchauchix (Joseph), 193.

E

Ernault (Emile), 19, 26, 112.
 Estourbeillon (marquis de l')
 36, 82, 118, 157, 188, 189 etc.
 Edwards (John) 37, 38, 159 etc.
 Evans, 39.
 Evans (Beriah), 42.
 Edwards (O. Morgan), 44.
 Evans (Tom), 55.
 Enaud, 64.
 Even (Francis), 117, 148.
 Evans (Lena), 139.
 Erskine (Stuart), 156.

F

Facy (Maurice), 73.
 Fournier d'Albe (Edmond),
 74, 117, 154 et suivantes.
 Fur (René Le), 189, 190.

G

Guennou (Charles), 10, 13, 18,
 26, 117.
 Goffic (Charles Le), 36, 69, 71,
 72, 75, 93, 101, 159, 189.
 Grivart (René), 36.
 Gouriou, 64.
 Goureuff (de), 69.
 Gall (Théodore Le), 70, 72, 73.
 Garrec (Toussaint Le), 71.
 Gurjon, 75.
 Guyader (Frédéric Le), 93.
 Guénon (Marcel), 106.
 Gourvil (Fanch), 166 et suiv.
 Guichardièrre (Henry de la),
 196 et suivantes.
 Goblet (Yann-Morvran), 193.

H

Herbert (Madame), 36, 50, 52.
 Havard (Oscar), 36, 108.
 Hayde (R. P.), 52, 54, 118.
 Hanotaux (Gabriel), 86.
 Hamonic (Emile), 93.
 Herrieu (Loeiz), 130, 191, 193.
 Herkomer, 171.
 Henry (Victor), 175.

J

Jones (Alun), 39.
 Johnson, 50.
 James (Peder), 51.
 Jouy, 130.
 Janvier, 184.

K

Kerangué (Nouël de), 71.
 Kerviler (fils), 75.

L

Laurent (Pierre), 18, 69, 71,
 75, 93.
 Lewis (Owen), 51.
 Loth, 65, 75, 112, 186.
 Lajat (Alfred), 71, 72, 73, 74,
 93, 102, 118, 157.
 Lewis (Herbert), 74.
 Latolye, 86.
 Lecoiffier (abbé), 98.
 Leguilloux, 101.
 Lowel (Thomas), 139.
 Leroy-Beaulieu (Paul), 140.
 Lloyd George (David), 162.
 Laterre (Hippolyte), 162 etc.
 Le Long (Pierre), 175.
 Lebesgue (Phileas), 175.

M

Mariéton (Paul), 13.
 Mistral (Frédéric), 17.
 Matthews (Hobson), 36.
 Mac Kintosh, 54, 156.
 Mac Kay, 54.
 Mac Bride, 54, 156.
 Mac Napier, 54, 156.
 Menn (Jean Le), 64, 65, 73.
 Moal (Yves Le), 75, 92, 93,
 115, 148.
 Miard, 75.
 Maurras (Charles), 76.
 Mougeot, 89.
 Mailloux (Auguste), 94.
 Maufra, 101.
 Mosher (Madame), 148.
 Michalias, 174.
 Mellac (André), 193.

O

Owen (Job), 44.
 Ollivier, 72.
 Ogé (Pierre), 93.

P

Pongleuic, 26.
 Pearse, 52.
 Picquenard (Charles), 73, 74.
 Prud'homme (René), 92.
 Parker (Jos), 93, 191, 193.
 Pinault, 138.
 Pascal (Félicien), 173.

R

Rees (Daniel), 42.
 Roberts, 48.
 Richard, 72.

Rumengol (Yan), 75, 100.
 Roux (Pierre Le), 186.

S

Saint-Méleuc (de), 36.
 Savouré, 64.
 Stephan, 64.
 Sébillot (Paul), 66.
 Sagory (Ollivier) 73, 115.
 Savidan (Jean), 115.
 Symoneaux (Pierre), 115.
 Saib (René), 154.
 Sazie (Léon), 175.
 Sculfort (Serge), 175.

T

Tiercelin (Louis), 12, 93.
 Thomas (T. H.), 36.
 Thomas (Cochvarv), 53, 138,
 139.
 Telen Aour, 131, 196.
 Turmel, 142.
 Thomas (Milmish), 162.
 Tournour (Victor), 174.
 Travers (Albert), 175.

V

Villerabel (de la), 15, 112.
 Vallée (François), 18, 36, 50,
 52, 75, 86, 102, 110 et sui-
 vantes, 148.
 Vourc'h (Jean-Louis), 73.
 Vallée (Olivier), 115.

W

Williams (Lloyd), 45.
 Wynn (Llew), 55.

TABLE DES MATIÈRES

La Bretagne de demain	5
Fondation de l'Union Régionaliste Bretonne	18
Koz ha Iaouank	20
Ar Brezonek er skol	22
La question orthographique	25
Le mouvement des races	28
Allocution à Cardiff.	32
Le Gorsedd de Cardiff	33
Un mois au Pays de Galles.	35
L'Université de Bretagne	56
Les Celtes et les Anglais au Transvaal.	58
An trec'h goude an emgann	61
Fondation de la Fédération des Etudiants Bretons.	63
Improvisation à Rennes	65
Les colonies bretonnes	66
Visite à l'Exposition bretonne de Paris	70
Rapport lu au Congrès de Guingamp	72
Politique Nouvelle	76
Prezegen er « Cercle Militaire »	95
Conférence à Nantes	100
Eur gouel braz	102
L'Ame Française et l'Ame Celtique	103
Allocution à Auray.	106
Le Complot de l'U. R. B.	108
François Vallée (Abhervé)	110
Petra omp	120
An nerz	123
Prezegen en Kerian.	126
Le Combat des Morts	128
Napoléonville	131

Socialisme et Régionalisme	133
Kentel an traou.	136
Discours à Swansea	138
Les Français	140
Adresse à Nantes	144
Prezegen war bez Marc'harit Phulup	147
Nos richesses cornouaillaises	150
Ar Gann	152
E. E. Fournier d'Albe	154
John Kelt Edwards.	159
Barn an Histor	163
Eul leor brezonek great gant daou vicherour	166
Amddiffynniad y Beirdd	169
Au banquet de la Table-Ronde.	172
Kaozeaden en Sant-Weltas	177
Pourquoi nous allons à Rennes	182
Ar Brezonek antreet er Skol-Veur	186
Après la Séparation de Saint-Renan	188
Telen-Aour	196
Autour d'un Concours de Noël.	197
Les trois étapes d'un siècle.	199
Index des noms de personnes cités	203
Table	206

